



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

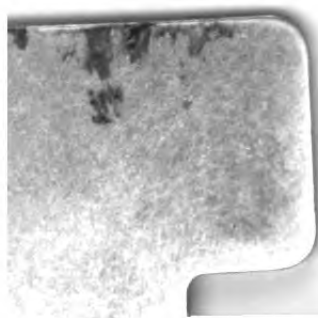


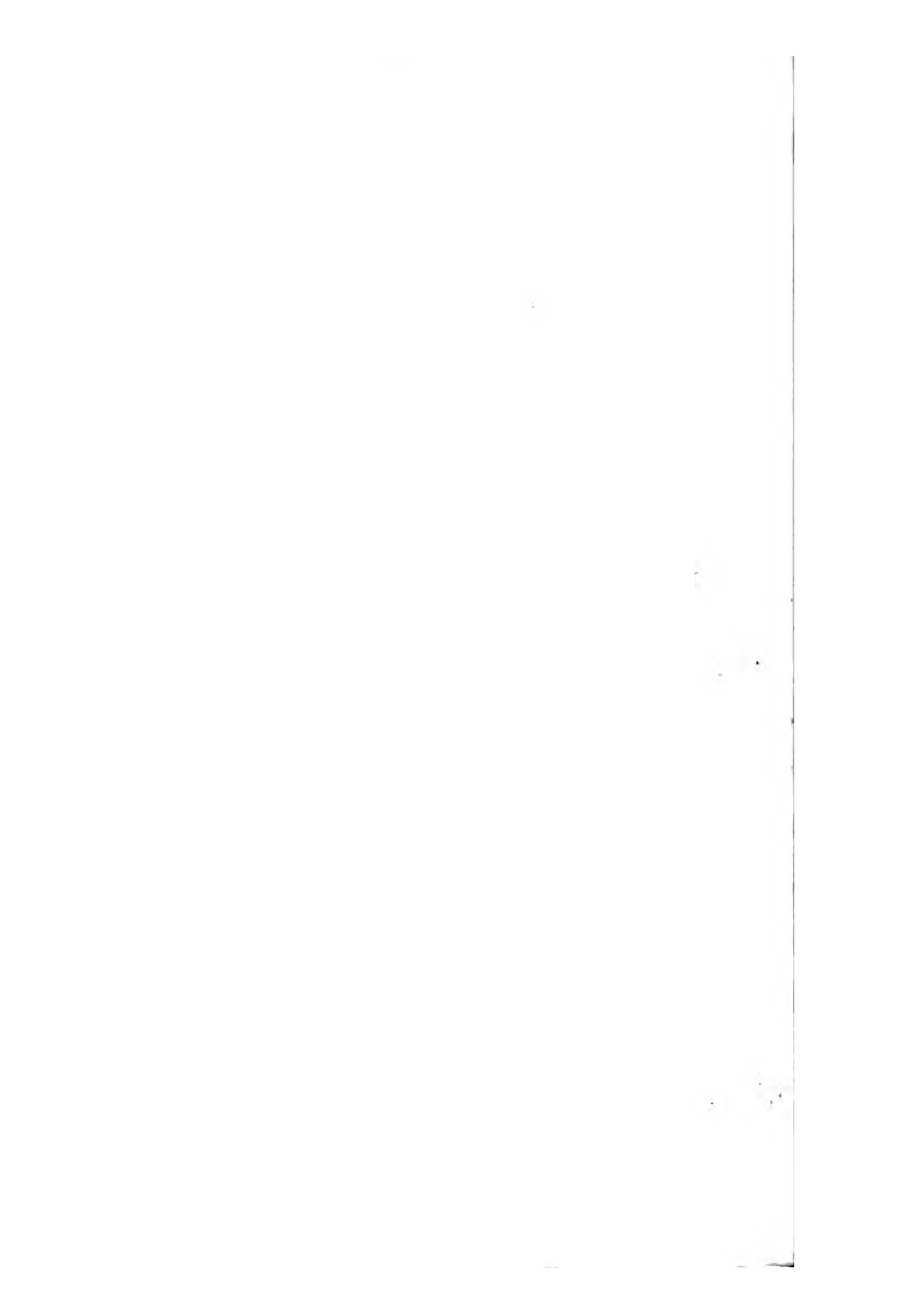
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. II A 588.





LETTRES
EN VERS,
ET
ŒUVRES MÉLÉES

DE M. DORAT,
Ci-devant Mousquetaire ;

Recueillies par lui-même.



A PARIS.

M. DCC. LXXV.



LETTRE

DE L'AUTEUR.

LA différence des occupations, des sociétés & des plaisirs, nous éloigne pour un tems l'un de l'autre : mais nos ames s'entendent, se répondent; & cette délicieuse correspondance est un des charmes de ma solitude. Les vrais amis ne sont jamais séparés. Malheur aux êtres froids, & bornés, dont l'union dépendroit des tems & des lieux !

Tu te rappelles que, dans un de ces momens où nos esprits s'épanchoient avec nos cœurs, je te fis part de mes réflexions sur *le Marchand de Londres*. Je venois de le lire; j'étois encore tout brûlant de l'impression qu'il m'avoit faite. J'éprouvois le besoin d'écrire: besoin impérieux, lorsqu'il naît de la sensibilité. Tu me conseillas de traiter ce sujet, qui manque à notre théâtre. Echauffé par tes avis, je m'enfonçai dans le chaos de la pièce angloise; car c'est ainsi que j'appelle un ouvrage où rien n'est préparé, motivé, justifié; & dont les grands traits ressemblent à ces

étincelles qui paroissent dans des tourbillons de fumée.

Je fus effrayé à chaque pas de la difficulté de mon projet. En effet , souffriroit-on sur notre scene un enchainement de crimes aussi révoltans , une suite de tableaux où l'intérêt doit toujours naître de la terreur ? Souffriroit-on un monstre tel que Milvoud , ne méditant que bassesses , qu'assassinats, conduisant le poignard dans le sein d'un homme vertueux , & faisant traîner sur l'échafaud l'infortuné qu'elle a rendu coupable ? J'entends d'ici le cri de l'indignation publique repousser cette furie , & interrompre cet horrible spectacle. Voilà pourtant le fond du drame-anglois. Voilà ce qui a intéressé , pendant quarante représentations de suite , une nation respectable. C'est qu'elle est sensible aux beautés , & ne calcule point les défauts ; c'est que les seuls adieux de Trumant & de son ami ont dû justifier l'ivresse de tout un peuple , & ce délire des cœurs qui ne se rétractent jamais.

Le génie anglois ressemble à la nature ; il est sublime & inégal comme elle. Le peuple qui voit avec plaisir des fossoyeurs remuer des ossemens & plaisanter sur des tombeaux , après avoir ad-

miré les nobles & étonnantes scènes de *Hamlet*, de *la Mort de César*, de *Juliette*, &c. ce peuple définit lui-même son goût & son caractère. Il lui faut des tableaux énergiques, à quelque prix que ce soit. Il faut émouvoir puissamment cette ame sombre & mélancolique, répandue, pour ainsi dire, sur toute la nation. Ainsi disposé, il excuse tous les moyens qui produisent de grands effets. Rien ne lui paroît absurde, lorsqu'il pleure ou qu'il frémit; & c'est toujours par dédain qu'il critique.

Le génie des François est d'une complexion, si j'ose le dire, plus foible, plus délicate, plus susceptible : ils veulent sur la scène une nature choisie, & par conséquent altérée. Je ne fais quel fantôme de perfection a privé notre théâtre de mille beautés que n'a point manqué de saisir l'audace sublime de nos voisins. Notre ame, qui s'ouvre volontiers à une sensibilité douce, se refuse au charme affreux de la terreur. Et qu'espérer, pour les progrès de la tragédie, d'une nation qui applaudit tous les jours aux éclairs du bel-esprit, & ne peut se familiariser avec la coupe d'Atrée?

Tu m'avoueras qu'avec de pareils juges, qui

§ LETTRE DE L'AUTEUR.

ont toute la délicatesse & la timidité du goût, il est difficile de rien hasarder. Je pouvois, me diras-tu, m'écarter de mon original, supprimer ce que j'y trouve de défectueux, & n'en montrer que le côté brillant. Voilà justement, mon ami, ce que je ne pouvois pas faire. La tragédie de Barnevelt (*) a besoin de ses défauts : ses beautés y tiennent, en sont inséparables. Transportez Milvoud derriere la scene, vous ôtez au tableau sa couleur, sa vie, cette teinte sombre qui le caractérise, ces contrastes qui le mettent dans son jour ; & c'est Milvoud qui, à coup sûr, révolteroit nos spectateurs.

Cependant je n'ai point renoncé tout-à-fait à mon premier plan : j'ai imaginé une lettre de Barnevelt à son ami ; je te l'envoie : j'ai tâché d'y renfermer ce que mon sujet m'a offert d'intéressant. J'ai donné des motifs à Barnevelt ; si cependant il peut en être pour le crime. On pardonnera sans doute au récit ce qui n'auroit pu souffrir la représentation.

(*) J'ai changé l'orthographe de ce nom, afin d'en faciliter la prononciation.





LETTRE

DE BARNEVELT.

C'EST du fond d'un cachot que Barnevelt en pleurs
Fait passer jusqu'à toi ses profondes douleurs :
Barnevelt ton ami , mais indigne de l'être ,
Et dont tu vas rougir , quand tu vas le connoître.
Barnevelt ! . . ton ami ! . . Que ce nom , cher Trumant,
Déshonoré par moi , redouble mon tourment !
Hélas ! il fit long-tems ma gloire & mes délices.
Les plus doux souvenirs font pour moi des supplices.

Mais par où commencer ? Ma défaillante main
Pourra-t-elle à tes yeux retracer mon destin ?
Te traîner sur mes pas au fond de cet abyme ,
Et verser dans ton cœur l'amertume du crime ?
Tes jours purs & sereins s'écoulent dans la paix :
Irai-je les fouiller du récit des forfaits ?
Infortuné ! . . . Du moins gémissons en silence ;
Respectons le bonheur que goûte l'innocence.

Que dis-je ? cette voix qui dans tout l'univers
Éclate & retentit en mille échos divers ,

Viendroit te répéter , au fond de ta retraite ,
 Quels sont mes attentats , quel supplice on m'apprête ?
 Elle diroit le crime , & tairoit le remord.

Moi-même , en frémissant , je t'apprendrai mon fort :
 A cet affreux tableau je trouverai des charmes ;
 Coupable & malheureux , j'ai des droits à tes larmes.

Sois donc instruit de tout. Avant que le printemps
 T'eût loin de ton ami rappelé dans tes champs ,
 Mon cœur te fut ouvert : tu connus ma maîtresse.
 O mon ami ! toi-même approuvas ma tendresse.
 « Cher Barnevelt , je pars ; sois heureux , me dis-tu :
 » Un innocent amour ajoute à la vertu. »

Eh ! quels cœurs froids & durs , c'est toi que j'en atteste,
 N'eussent point adoré cette beauté funeste ?
 Jeunesse , éclat , fraîcheur , mille appas ravissans ,
 N'étoient point à mes yeux ses traits les plus puissans.
 De l'infortune même elle empruntoit ses armes ,
 Et devoit à ses pleurs encor plus qu'à ses charmes.
 Tu dois t'en souvenir : dans un lieu retiré ,
 Asyle ténébreux & de Londres ignoré ,
 Elle ensevelissoit l'aurore de sa vie.
 Au sein de l'indigence & de l'ignominie ,
 Elle sembloit garder une noble fierté ,
 Et ne point soupçonner l'abus de la beauté.
 Je crus trouver l'objet digne enfin de ma flame.
 Je lui vouai mes soins , je lui livrai mon ame ;

Cette ame jeune encore , où régnoit la candeur ;

Cette ame tendre & pure , avide de bonheur.

Combien j'aimois Fani ! combien j'étois sincere !

Comme j'étudiois les moyens de lui plaire !

Je lui sacrifiois . . . jusques à mes desirs.

Je partageois ses maux : c'étoient là mes plaisirs.

Hé bien , cette Fani . . . tout mon corps en frissonne,

Cette même Fani , . . la force m'abandonne . . .

Cet objet si sacré pour mon cœur éperdu ,

Idolâtré par moi , c'est lui qui m'a perdu.

Tu vas frémir d'horreur : l'enchanteresse à peine

De mon être soumis se sentit souveraine ;

Elle jura ma perte , & déjà son orgueil

Voyoit dans l'avenir son trône & mon cercueil.

J'apportoïis à ses pieds , ne pouvant davantage ,

Le fruit de mes travaux , simple mais pur hommage.

Ces secours dans Fani redoubloient ce desir ,

Ce besoin de briller , de tout assujettir ,

Ces élans inquiets vers ce pouvoir suprême ,

Qu'un sexe ambitieux préfere à l'amour même ;

Et moi qui faisois tout pour vaincre son malheur ,

De ses mortels ennuis je me croyois l'auteur ;

Oui , je m'en accusois. Jusqu'au fond de mon ame

La perfide observoit les degrés de ma flame.

Sa douleur à mes yeux croissoit de jour en jour ,

Et d'un secret reproche accabloit mon amour.

Il est donc des momens où, penché vers l'abyme,
Malgré lui l'homme tombe entre les bras du crime !
Quand l'amour a parlé, quel cœur est combattu ?
Tout ce qu'on fait pour lui se transforme en vertu.
Je ne pus supporter ce tableau douloureux,
Et prêt à m'avilir, je me crus généreux.

Le sage Sorogoud, ce frere de mon pere,
Commerçant respectable, à l'état nécessaire,
De ses travaux sur moi se reposant alors,
Laissoit entre mes mains circuler ses trésors.
J'osai les détourner ! Grand Dieu, pour quel usage !
Fani le commandoit . . . oui, ce fut son ouvrage.
Je lui portai soudain, pâle, glacé d'horreur,
Cet or, cet or fatal . . . payé de mon honneur !
Elle parut enfin, & fixa tous les vœux.
De ma honte parée, elle éblouit les yeux.
Mon amour en acquit une force nouvelle ;
Je respirois l'encens que l'on brûloit pour elle.
Sans cesse mon orgueil se sentoît chatouillé ;
Je partageois l'éclat dont elle avoit brillé.
Je me trouvois heureux ! Port, démarche, fourire,
Elle réunissoit tout ce qui peut séduire ;
Animoit, en parlant, tant de charmes muets,
Et par tous les liens m'enchainoit aux forfaits.
A cet égarement j'abandonnois mon être ;
De mes sens enivrés je n'étois plus le maître.

A chaque pas , ami , je trouvois un écueil ;
Je dépendois d'un mot , d'un geste , d'un coup-d'œil.
De ce sommeil de mort , hélas ! si redoutable ,
Oseras-tu prévoir la suite épouvantable ?
Non . . . cet excès d'horreur ne peut s'imaginer :
J'ai fait ce que sans crime on ne peut soupçonner.

Sorogoud ignoroit que , bassément avide ,
J'avois sur ses trésors porté ma main perfide ;
Mais bientôt il apprit quel funeste poison
Embrasoit tous mes sens & troubloit ma raison.
Sa tendresse en conçut un sinistre présage.
Ce vieillard redoutoit la fougue de mon âge ,
Un cœur simple , facile , aisément abattu ,
Enclin à la foiblesse , ainsi qu'à la vertu ;
Le feu des passions allumé dans mes veines ;
La beauté de l'objet dont je portois les chaînes ;
Et voulant me sauver de ses pièges secrets ,
Il briguoit l'ordre affreux d'enfermer ses attraits.

Fani l'apprend , je vole : elle s'offre à ma vue ,
L'œil de larmes noyé , sur son lit étendue ,
La pâleur sur le front , dans ce trouble enchanteur ,
Avec tous ces appas qu'embellit la douleur.
Elle me tend les bras , me remplit de sa flame ;
L'ardeur de ses baisers coule au fond de mon ame.
« Barnevelt . . . cher amant , dit-elle , je te vois ,
» Et je t'embrasse , hélas ! pour la dernière fois. . . »

Je les entends encor ces mots si redoutables ;
 Ces parjures sanglots , & ces soupirs coupables.
 Sur le sein de Fani je retombe mourant.

“ O mon cher Barnevelt , poursuit-elle en pleurant ,

» Tout est fini pour moi . . . Sorogoud . . . ce barbare . . .

» Ce monstre veut ma mort ! demain il nous sépare !

» O forfait ! m'écriai-je ; il faut le prévenir.

» Tes vœux sont mes devoirs , & je cours les remplir.

» Qu'il me traite en esclave , & s'il veut , en victime ;

» L'amour seul est mon dieu , c'est lui seul qui m'anime ,

» C'est lui seul que j'écoute. Hé bien , entends sa voix ,

» Reprit-elle , il te parle , il te dicte ses loix.

» Mais ne perds point de tems : demain , si tu differes ,

» On élève entre nous d'éternelles barrières.

» Plus de Fani pour toi , pour moi plus de vengeur.

» Préviens ce coup affreux , préviens notre malheur ;

» Mon trépas & le tien. La nuit paroît moins sombre ;

» Un foible jour s'échappe & pénètre dans l'ombre.

» Tu fais que Sorogoud se rend chaque matin

» Dans ce bois solitaire & de ces lieux voisin ,

» Où sans doute son cœur médite ma ruine.

» Va , qu'il y trouve seul la mort qu'il nous destine.

» Ose tout , fais-toi de ces trésors secrets

» Qui , sur lui déposés , ne le quittent jamais.

» Pour fuir en sûreté ce dangereux asyle ,

» Ainsi que son trépas , son or nous est utile.

» Prends ce masque & ce fer; va, cours, frappe, & soudain
 » Toute entière à toi seul, je me jette en ton sein.
 » Je t'obéis, te suis aux plus lointains rivages,
 » A travers les rochers, dans des antres sauvages.
 » Je veux créer pour toi, soumise à tes desirs,
 » Un nouvel art d'aimer, & de nouveaux plaisirs.
 » Je veux, fermant ton ame aux cris de la victime,
 » Dans l'excès de mes feux anéantir ton crime.
 » Mais frémis, si jamais, foible & timide amant,
 » Tu m'oses préférer l'auteur de mon tourment.
 » Si tu crains de verser un sang que je déteste,
 » Pour répandre le mien, cet autre fer me reste. »

O cher Trumant ! peins-toi ton malheureux ami,
 Foudroyé par ces mots, respirant à demi,
 Cherchant en vain sa voix dans les sanglots mourante,
 Renversé dans les bras de sa cruelle amante,
 Qui joignoit la tendresse à ces instans d'horreur,
 Et les feux de l'amour à ceux de la fureur.
 Peins-toi, si tu le peux, cette effrayante scene,
Ce trouble, ces transports d'une femme inhumaine;
Ce lit, ce lit fatal, d'une lampe éclairé,
Et ce double poignard par Fani préparé.
 Que te dirai-je enfin ? attendri par ses larmes,
 Échauffé par sa rage, entraîné par ses charmes,
 Ses menaces, ses cris... je promis tout . . . Ah, dieux !
Fani, dans ces momens, me force d'être heureux ;

Avant de l'égorger , enivre la victime ;
Et son dernier baifer est le signal du crime :

Elle voile mes traits , elle enhardit mon bras ;
D'une main assurée elle conduit mes pas.
Enfin , dans ce farouche & ténébreux silence ,
Je fors , marche au hafard , frémis , pleure , balance.
Si dans mon défefpoir je fouleve mes yeux ,
Chaque objet que je vois m'est un préfage affreux.
Le foleil à regret commençoit fa carrière ,
Un nuage de fang me cachoit fa lumière.
La terre gémiſſoit ; des torrens fous mes pas
Murmuroient les accents de meurtres , d'attentats.
Tout me fembloit flétri de mon haleine impure ;
L'afpect d'un affaffin confternoit la nature.
Tant l'Arbitre éternel , qui punit les pervers ,
Fait de la mort d'un fage un deuil pour l'univers !

J'entre enfin dans ce bois , pour moi feul formidable,
Aſyle accoutumé d'un vieillard respectable.
Je l'apperçois : le front élevé vers les cieux ,
Au monarque fuprême il adreffoit des vœux.
Il offroit un cœur pur , une longue ſageſſe ,
Ce calme attendriffant d'une heureuſe vieilleſſe ;
L'uſage de ſes biens fans remord amaffés ,
Au fein des malheureux par lui-même verſés ;
Soixante ans de travaux ! Qu'il me parut auguſte !
Que le coupable fouffre en préfence du juſte !

D'avance

D'avance je sentis tous ces tourmens secrets ,
Et ce déchirement qui suit les grands forfaits :
Près d'un arbre appuyant ma démarche tremblante ,
Le fer tomba vingt fois de ma main défaillante ;
Contre mon sein vingt fois je voulus le tourner :
Je crus loin de ce lieu me sentir entraîner.
Mais de Fani bientôt la menaçante image
S'offrit à mes regards , & me rendit ma rage.
Oui , je croyois la voir , un poignard à la main,
Errer autour de moi , se découvrir le sein ;
Me dire : frappe , lâche , ou j'expire à ta vue.
Ces mots retentissoient dans mon ame éperdue ;
Ce fantôme chéri guidoit , pressoit mes pas ;
Vainqueur de mes remords , il affermit mon bras.
Ne voyant que Fani , respirant sa vengeance ,
Furieux un instant... ô Trumant ! je m'élance ,
Je vole , & dans les flancs de ce foible vieillard
Ma main dénaturée enfonce le poignard.
Il jette un cri , succombe , & d'une voix mourante :
„ Dieu , quel réveil , dit-il , pour toi plein d'épouvante ,
„ O mon cher Barnevelt ! Loin de moi que fais-tu ?
„ Dans ces cruels momens tu m'aurois défendu.
„ Dieu veille sur ses jours , veille sur sa jeunesse ,
„ Et d'un semblable fort préserve sa vieillesse.
Je veux fuir , & ne puis : inanimé , tremblant ,
Je jette loin de moi mon poignard tout sanglant ;

Je découvre mes traits : des pleurs trop inutiles
 Coulent à longs ruisseaux de mes yeux immobiles.
 Je ne puis m'arracher de cet objet affreux ;
 J'approche , & vais tomber sur ce corps malheureux.

Sorogoud ouvre à peine une foible paupiere ;
 Il se voit soulagé d'une main meurtriere ,
 Il reconnoît la mienne ; & s'arrêtant sur moi ,
 Son œil peint la tendresse encor plus que l'effroi.
 „ Est-ce toi , Barnevelt , me dit-il sans colere ?
 „ Eh ! que t'avois-je fait , que te servir de pere ?
 Contre son sein alors il vouloit me presser ,
 Et son errante main cherchoit à m'embrasser.
 Ma bouche en sanglottant s'attache à sa blessure ;
 De son sang qui bouillonne & sort avec murmure
 Je comprime les flots , j'en repâis ma douleur ;
 Et des flots de ce sang ont coulé dans mon cœur.
 Secours vains & tardifs ! Ses membres se roidissent ,
 Sa main me quitte , tombe , & ses yeux s'obscurcissent.
 Sa lamentable voix exhale un dernier son ,
 Et se ranime encor pour sceller mon pardon.
 Dans cet effort sublime il s'épuise , il expire ;
 Il meurt entre mes bras ; il meurt ! & je respire !

Les cheveux hérissés , chancelant , égaré ,
 Enfin j'abandonnai ce cadavre sacré.
 La barbare Fani réclamoit sa victime :
 En tribut à ses pieds je cours porter mon crime.

Au comble des forfaits , au comble de l'horreur ,
J'entrevois encore un rayon de bonheur.

Si j'étois parricide , au moins c'étoit pour elle ;
Et pleurant Sorogoud , j'adorois la cruelle.

À peine elle me voit, le bras ensanglanté :

„ C'en est donc fait , dit-elle , & le coup est porté ?

„ Viens.. suis-moi... Mais où sont les trésors du perfide ?

„ Ses trésors , m'écriai-je ! arrête. . . . au parricide

„ Joindre le sacrilège ! Ah ! Fani , laisse-moi....

„ Ne me demande rien... respecte mon effroi....

„ Vois ce sang , vois mes pleurs.... Déjà cette furie

Pâlit de mes remords , & tremble pour sa vie ,

Tremble d'être surprise avec un assassin.

O fureur inouïe ! exécration !

Pleine d'une horreur feinte , inquiète , éperdue ,

Elle fuit , un moment elle échappe à ma vue.

Coupable par l'amour , & par l'amour puni ,

On vient , on me saisit par l'ordre de Fani.

Je voulois lui parler , & ma langue glacée

Refusoit son organe à mon ame oppressée.

Je restois immobile , & je crus quelque tems

Que de noires vapeurs venoient tromper mes sens.

Je tâchois d'excuser cette femme inhumaine.

On me charge de fers , à ses yeux on m'entraîne.

Ah ! Fani , m'écriai-je , en lui tendant les bras ;

Ah ! Fani... Je sortis , & ne l'accusai pas.

Pardonne , cher Trumant , ce récit effroyable.
Pardonne... je pouvois devenir plus coupable.
Non , tu ne conçois pas quelle étoit mon erreur ;
L'excès de mon amour , l'excès de ma fureur ,
Cet abandonnement , cette fatale ivresse ,
Cette fièvre des sens , que je nommois tendresse.
Nourri de jour en jour par un monstre adoré ,
Ce penchant infernal m'avoit dénaturé.
J'avois reçu des cieux quelques vertus peut-être :
Fani d'un regard seul faisoit tout disparoître.
Si dans ses noirs accès Fani l'eût ordonné ,
Toi-même , ô mon ami , je t'eusse assassiné.

Epouvantable aven , mais que j'ai dû te faire ,
Tels font mes attentats ; j'en reçois le salaire.
La douleur dans mon ame entre par tous mes sens.
Je suis environné de spectres menaçans.
Pour moi , toujours rongé de serpens invisibles ,
D'horribles jours font place à des nuits plus horribles.
Si j'ai quelques instans d'un pénible sommeil ,
Soudain ils sont troublés par l'effroi du réveil.
Je me crois descendu dans un profond abime ,
Et pour souffrir alors ma force se ranime.
Sorogoud me poursuit , je l'entends , je le voi ;
Sa blessure toujours se r'ouvre devant moi ;
Et dans cette effrayante & lugubre demeure ,
Sur la terre étendu , c'est du sang que je pleure.

Malgré tous mes forfaits , oui , pour ton amitié ,
Qui , je ferois encore un objet de pitié.
Ton ame s'ouvreroit à mes douleurs mortelles....
Tes larmes se joindroient à mes larmes cruelles ;
J'entendrois tes soupirs ; je verrois ta vertu
Soutenir un coupable , à tes pieds abattu ;
Un criminel ami , frémissant de lui-même ,
Qui fut chéri de toi , qui se repent , qui t'aime ;
Objet infortuné de mépris & d'effroi ,
Mais digne cependant d'être pleuré par toi.
Hélas ! si je pouvois jouir de ta présence ,
D'un moment d'entretien obtenir l'indulgence ,
Toucher encor ta main , & répondre à ta voix ,
Me plonger dans ton sein pour la dernière fois ,
Te serrer dans mes bras !... Insensé ! je m'égare...
Qui , toi ! toi , mon ami , dans les bras d'un barbare !...
Ah ! ces liens de fer doivent seuls m'embrasser :
La nature m'abhorre , & doit me repousser.
J'abjure , cher Trumant , un souhait qui te blesse.
Eh ! de quel prix pour toi peut être ma tendresse ?
Demeure dans tes champs , dans ces paisibles lieux ,
Asyles du vrai sage , & du mortel heureux ,
Cultivés par toi-même , & que tu rends fertiles ,
Où ta main se consacre à des travaux utiles ,
Où l'haleine du crime & l'accent du malheur
Ne troublent point tes jours , aussi purs que ton cœur.

Peut-être en cet instant , l'œil ferein , l'ame émue ,
En parcourant des cieux la brillante étendue ,
Pénétré de respect , & de joie enflamé ,
Tu bénis en secret l'Être qui t'a formé.
Peut-être , revenu d'un si noble délire ,
Tu vois tes chers enfans autour de toi sourire ,
Et ta fidelle épouse , assise à tes côtés ,
Applaudir à leurs jeux par toi-même imités.
Hélas ! à ce bonheur j'avois osé prétendre.
Oui , j'aimois dans Fani l'épouse la plus tendre :
Je méditois déjà ces liens fortunés
De deux cœurs l'un à l'autre à jamais enchainés.
Que je me suis trompé ! Victime déplorable ,
C'est l'attrait des vertus qui m'a rendu coupable.
O célestes plaisirs , qu'autrefois j'entrevis ,
Qui te sont prodigués , & qui me sont ravis !
Va , jouis-en long-tems , ils sont ta récompense :
Cueille & moissonne en paix les fruits de l'innocence.
Les malheurs que du fort te gardoit le courroux ,
Qu'ils se joignent aux miens , je les réclame tous !
Qu'ils n'approchent jamais de ton ame sublime !
Les maux sont mon partage , ils sont faits pour le crime.
Inutiles souhaits ! Barnevelt , que dis-tu ?
Eh ! peut-on être heureux , après t'avoir connu ,
Quand on doit partager l'horreur qui t'environne ,
Quand on respire un air que ton crime empoisonne ?

Ami , console-toi , je mourrai vertueux.

Mon ame par degrés s'épure pour les cieux.

J'ose tout espérer de l'Arbitre suprême :

Ses augustes décrets , qui l'enchainent lui-même ,

Sont toujours à nos yeux d'ombres environnés ;

Les forfaits qu'il punit sont déjà pardonnés.

Mais quand viendra l'instant , pour moi le seul propice ,

D'acheter mon trépas par un heureux supplice !

De livrer aux bourreaux , une fois bienfaifans ,

Ce cœur qui , pour renaître , a besoin des tourmens !

Interpretes des loix , en vous je me confie.

Que mon affreuse mort puisse expier ma vie !

Et puisse par mon sang , goutte à goutte versé ,

Le sang de Sorogoud être enfin effacé !

Vous auriez à rougir d'une lâche indulgence.

Aux mânes de mon maître il faut une vengeance.

Il la faut éclatante : il faut épouvanter

Ces cœurs , ces foibles cœurs , qui pourroient m'imiter.

Je crois être à ce jour : cette image sanglante ,

Bien loin de m'effrayer , est pour moi consolante.

Je vois nos citoyens , confusément épars ,

Fixer sur Barnevelt leurs avides regards ,

Parler , s'interroger , s'indigner de mon crime ,

Détester à la fois & plaindre la victime.

Du voile de la nuit mes tourmens sont couverts ;

Ma honte doit paroître aux yeux de l'univers.

Que dis-je ! cette mort flétrissante & cruelle ,
 La mort des scélérats , on peut la rendre belle.
 Un repentir sincère attendrit tous les cœurs.
 Combien de criminels ont fait verser des pleurs !
 Je veux que de ce jour on garde la mémoire ;
 Je veux d'un jour d'opprobre en faire un jour de gloire,
 Et qu'enfin mon pays , justement combattu ,
 Punissant mes forfaits , regrette ma vertu.

O Trumant , si Fani , par qui je fus coupable ,
 Peut hériter au moins du remord qui m'accable !
 Si des rayons secrets pénétroient dans son cœur !
 Si Fani quelque jour expioit sa fureur !
 Sur-tout n'abuse point de cet écrit funeste.
 Je suis loin de nourrir un feu que je déteste ;
 Mais la pitié me parle , & j'écoute sa voix :
 Moi seul de mon forfait je veux porter le poids.
 Que le sien soit voilé d'une nuit éternelle !
 Ce cœur qui put l'aimer ne peut se venger d'elle.
 Ne sois point généreux & sensible à demi :
 Ce sont les derniers vœux que forme ton ami.
 Au trépas qui m'attend s'il faut qu'elle me suive ,
 Crains les gémissemens de mon ombre plaintive.
 Un instant ranimé pour ce tourment nouveau ,
 Je sentirois sa mort dans l'horreur du tombeau.
 Ne crois point que Fani , par sa cruelle adresse ,
 De quelqu'autre jamais égare la jeunesse :

Son empire est fini. Va , n'en redoute rien ;
 Il n'est dans l'univers qu'un cœur comme le mien . . .

Le sien fera changé. Toi , mon Dieu , toi , mon juge ,
 La terreur du coupable , & pourtant son refuge ,
 Tu peux tout réparer. Le plus beau de tes droits
 Est de parler aux cœurs , transformés à ta voix.

Parle , agis , dans ses yeux mets deux sources de larmes ,
 Aurois-tu pour le crime assemblé tant de charmes ?

Que Barnevelt mourant , que Barnevelt puni
 Obtienne par ses pleurs les remords de Fani !

Mais quel bruit de ces lieux interrompt le silence ?
 Mon cachot se referme , & vers moi l'on s'avance . . .

Ah , si c'étoit la mort que l'on vint m'annoncer !

Toi que dans ce moment je ne puis embrasser ,
 Reçois , mon cher Trumant , mes adieux les plus tendres.
 Par d'inutiles pleurs ne trouble point mes cendres.

Qu'à l'exemple du mien ton cœur soit affermi.

Je mourrai trop heureux , si je meurs ton ami.



E X T R A I T

D E S M E M O I R E S

D U

C O M T E D E C O M M I N G E S .

LE comte de Comminges est obligé, pour des intérêts de famille, de se rendre à l'abbaye de R***. Son pere & le marquis de Luffan, quoique parens très-proches, étoient défunis dès l'enfance; & cette haine croissant avec l'âge, étoit devenue irréconciliable. Il s'agissoit de rechercher dans les archives de cette abbaye, des titres d'où dépendoit le gain d'un procès qui n'alloit à rien moins qu'à dépouiller entièrement le marquis de Luffan. Le comte part sous le nom de Longaunois, pour être plus obscur & ne donner aucun soupçon dans un séjour où madame de Luffan avoit plusieurs parens.

Comme il se trouvoit près de Bagnieres, il demanda à son pere la permission d'y passer le tems des eaux: il l'obtint. Dès le lendemain de

son arrivée, il fut conduit à la fontaine. Il regne dans ce lieu une liberté qui dispense du cérémonial. Avec toutes les graces de la jeunesse, ornées par l'éducation, le comte ne tarda point à être remarqué. On l'admit dans toutes les parties de plaisir. On le mena chez le marquis de la Valette, qui donnoit une fête aux dames. C'est là qu'il rencontra le bel objet de l'amour le plus tendre, le plus vertueux & le plus malheureux qui fut jamais : c'étoit mademoiselle de Luffan, qu'il ne connut que sous le nom d'Adélaïde. Cette erreur servit encore à le perdre. Il se livre avec sécurité à l'impression vive & rapide qu'il éprouve. Adélaïde, de son côté, s'abandonne sans remords à un sentiment dont elle ne peut prévoir les suites. Ils ignorent ce qui peut les armer contre la séduction de leur penchant, & tous deux sont entraînés l'un vers l'autre par cette sympathie funeste que le ciel fait naître presque toujours entre les cœurs qu'il destine à l'infortune. Enfin ils apprennent qui ils sont, & frémissent de se connoître, en s'applaudissant de s'aimer. Le comte se reproche le motif de son voyage : il ne voit plus dans M. de Luffan l'ennemi de son père ; il n'y voit que le père de sa

maitresse. Tous les papiers dont il est dépositaire , & qui peuvent assurer la ruine du marquis , il les brûle sans balancer. Que l'amour est sublime dans les belles ames ! C'est de toutes nos passions celle à qui les grandes choses coûtent le moins. Après ce sacrifice , que le comte double en le cachant , il s'arrache à ce qu'il aime , & va rejoindre son pere , qu'il trouve déjà instruit , & à qui il a le courage de ne rien cacher. Reproches , menaces , emportemens , rien ne l'effraie. Ce sentiment consolateur , qui naît des belles actions , le tranquillise. Il oppose au courroux paternel une ame respectueuse , mais dévouée pour jamais à l'amour & au malheur. Ce pere inflexible cherche tous les moyens de traverser un attachement qui fait échouer sa haine & ses espérances. Il propose pour femme à son fils une fille de la maison de Foix. Le comte la refuse , & est enfermé dans une tour , où sa seule consolation est d'aimer Adélaïde , & de souffrir pour elle. On ne met de terme à son esclavage que l'engagement de son amante avec un autre. Tremblante pour les jours du comte , elle se détermine enfin à lui donner la liberté aux dépens de la sienne. Elle choisit , dans la foule

de ses adorateurs, le marquis de Benavidès, homme révoltant par sa figure, son esprit & son caractère. Plus ce lien est affreux, moins il pèse à la délicatesse de cette ame tendre & courageuse; c'est la compassion du comte qu'elle prétend exciter, & non pas sa jalousie. Elle veut, en renonçant à lui, lui laisser la certitude qu'elle ne peut être heureuse qu'avec l'époux qu'on lui destine.

Le comte, prévenu des résolutions d'Adélaïde, s'abandonne à la plus vive douleur. Il trouve le moyen de s'échapper de sa prison, & part avec l'espérance de détourner son amante de son horrible projet. Il n'étoit plus tems : son mari l'avoit déjà emmenée dans ses terres. La situation du comte de Comminges ne peut se décrire. Après le premier accablement, il s'occupe des moyens de revoir Adélaïde, & des déguisemens qu'il pourra employer pour s'introduire dans les lieux qu'elle habite. Il apprend que Benavidès a besoin d'un peintre; il saisit cette idée; rien ne peut le retenir, il court se présenter. Quel spectacle pour lui ! il voit Adélaïde rêveuse, solitaire, occupée à dévorer ses larmes : mais enfin il la voit, il fuit tous ses

mouvemens, frémit au seul son de sa voix, distingue le bruit de ses pas; il entend jusqu'à son silence. Il jouit de son abattement, de sa tristesse, de son malheur même : plaisir cruel & empoisonné, qui suppose le comble de l'infortune ! Un jour, n'étant plus maître de son trouble, il entre dans la chambre d'Adélaïde, se précipite à ses pieds qu'il arrose de pleurs. Benavidès les surprend, met l'épée à la main, & veut se jeter sur sa femme. Le comte s'élançe au-devant d'elle : il est attaqué & blessé par Benavidès. C'est alors qu'il cherche à se défendre, bien moins par amour pour la vie, que par haine pour Benavidès, qu'il fait tomber à ses pieds & laisse presque mourant. Ce monstre, après quelques jours où l'on désespéroit de lui, revient à la vie, pour empoisonner celle de sa malheureuse épouse. Ses premiers sentimens, en ouvrant les yeux, sont la jalousie & la fureur. Graces, jeunesse, beauté, attrait impérieux des larmes, rien ne peut le fléchir. Las d'être tyran, il veut être bourreau. Le barbare ! il traîne Adélaïde dans le fond d'un cachot, & la fait passer pour morte. Ce bruit parvient aux oreilles du comte. Désespéré, privé de tout, anéanti, il fuit

l'œil des humains. Errant de déserts en déserts, il porte dans les lieux les plus sombres & les plus sauvages, l'excès de son désespoir & le délire de sa douleur. Enfin, je ne fais quel mouvement le conduit à la Trappe : il court s'ensevelir au fond de ces tombeaux où la religion enchaîne ses pâles victimes, & où le feu des passions brûle encore sous la haire & les cilices. Quelques mois s'écoulent. Benavidès meurt. On rend à sa femme le jour & la liberté. Ne tenant plus à rien, ignorant le sort du comte, elle sort du château sous des habits d'homme, & se détermine à finir ses tristes jours dans le couvent où elle a été élevée. En chemin pour s'y rendre, elle se détourne, & entre dans l'église de la Trappe. Parmi les voix qui chantoient les hymnes célestes, elle y distingue la voix de son amant; elle le reconnoit à travers sa pâleur & les traces des austérités. Elle ne peut s'éloigner d'un lieu qui renferme ce qu'elle aime, profite de son déguisement, & va se présenter au pere abbé. Il la reçoit, est touché de son trouble, & prend pour des dispositions religieuses, des pleurs que l'amour seul fait répandre.

Fiere de partager la retraite de son amant, contente de le voir, de le soulager dans ses travaux, de respirer le même air que lui, elle a le courage de ne se point faire connoître. Cette contrainte, les rigueurs d'une vie pénitente, l'amour, ce poison lent lorsqu'il est malheureux, épuiserent entièrement le corps foible de cette infortunée. Elle tombe malade. Couchée sur le lit de cendre où elle est expirante, entourée de religieux qui adressent au ciel de lugubres prières, elle ose dévoiler le mystère de ses amours, ranime ses forces pour demander pardon de sa conduite, offre à Dieu ses larmes & ses malheurs, fait approcher le comte de Comminges, entr'ouvre les yeux, le nomme, lui serre la main, & meurt entre ses bras.

J'ai cru que cet extrait pourroit être utile : il met sur-le-champ le lecteur au fait, & lui épargne la peine de recourir à l'ouvrage même, qu'on ne trouve point séparé. Je n'ai jamais rien lu de plus intéressant que ces mémoires : ils laissent dans l'ame cette voluptueuse impression de mélancolie & de tristesse, dont on remercie l'amour & ceux qui savent le peindre. On

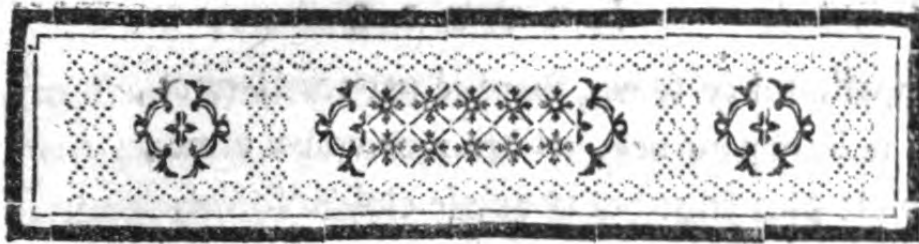
y a su renfermer tout ce que le sentiment a d'expressif; la douleur, de pathétique; l'amour vertueux, d'héroïque & d'attendrissant. Ils sont attribués à madame de Tencin (*). Il n'y a guere en effet qu'un auteur de ce genre qui ait pu répandre sur ses productions cet intérêt, cette flamme d'une sensibilité douce, ces graces simples & touchantes, bien préférables à tout le luxe du bel esprit. Les femmes auteurs conservent, pour la plupart, dans leur style, un caractère de tendresse & de séduction qui les distingue: elles ont, si on peut le dire, plus de souplesse dans le cœur, & possèdent mieux que nous le grand art des développemens: l'on diroit que l'attrait de leur sexe se communique à leurs ouvrages: elles excellent sur-tout dans les peintures où l'amour est la nuance qui domine: l'habitude de ce sentiment leur en facilite l'expression; & en général toutes les vertus, toutes les passions d'instinct sont faites pour leur ame & pour leur pinceau.

(*) Je m'étois trompé, ou plutôt je l'avois été par des gens qui se disoient instruits, en avançant que ces mémoires étoient de la comtesse de Murat. On prétend qu'ils sont de madame de Tencin; ce qui n'est pas sans contradicteurs.

J'ai choisi dans la lettre du comte de Comminges, le moment où il vient de perdre sa maîtresse : c'est là que l'ame est déchirée, que les larmes coulent, & que le grand intérêt commence. Quelle situation que celle de ce malheureux amant, séparé de l'univers, ne pouvant implorer ni recevoir de consolation, portant aux pieds des autels un cœur brûlant de regrets amoureux, calculant par ses maux tous les points du tems qui composent les heures, n'ayant pour refuge qu'un Dieu qu'il redoute, qu'une tombe pour demeure, & que l'éternité des siècles pour perspective !

Plus ce sujet est admirable, plus j'ai lieu de trembler pour l'exécution. Toutes les langues paroissent pauvres, lorsqu'il s'agit de donner à certains tableaux le degré de force qu'ils demandent ; & il en faudroit, pour ainsi dire, une particuliere pour exprimer les grandes douleurs, les grands plaisirs, & toutes ces émotions profondes qui restent ensevelies dans le sanctuaire des ames sensibles.





L E T T R E

D U C O M T E

D E C O M M I N G E S. (*)

C'EST de tous les mortels le plus infortuné,
De tous les malheureux le plus abandonné,
C'est ton fils qui t'écrit : peux-tu le méconnoître !
Ton fils ! depuis long-tems tu l'as pleuré peut-être.
Il respire , frémis. Au comble de l'horreur ,
En attendant la mort , il vit de sa douleur ;
Il vit ! .. près d'un cercueil ! qu'ai-je dit ? ah, pardonne.
J'entends des cris plaintifs , & l'effroi m'environne :
Mes pleurs coulent... Ma mere ! .. ô sort ! ô sort affreux !
Je vais troubler tes jours , que je dus rendre heureux :
Mais j'ai besoin d'un cœur compatissant & tendre ,
Où mon cœur oppressé puisse enfin se répandre.
Tout est muet & sourd au fond de mes déserts ,
Et toi seule à ton fils restes dans l'univers.

Rappelle-toi. . . combien je t'ai coûté de larmes ! . .

(*) Le comte de Comminges est supposé écrire quelque tems après l'événement qu'il raconte.

Rappelle-toi ce tems , marqué par tes alarmes ,
Où le bras paternel , contre mes vœux armé ,
Brisa le plus saint nœud que le ciel ait formé.
Que de maux ont suivi cette rigueur d'un pere !
Je fus respectueux autant qu'il fut sévere :
Mais j'aimois un objet , tu le fais , tu l'as vu ,
Qui prit sur moi les droits que donne la vertu ;
J'aimois Adélaïde ! . . . Ombre à jamais chérie ,
Et c'est ce même amour , qui t'arracha la vie !
C'est pour briser mes fers , pour fermer mon tombeau ,
Que tu choisîs l'époux qui devint ton bourreau !
Ma mere , il t'en souvient. . . j'en frémis d'épouvante ,
Dans un cachot ce monstre enferma mon amante.
Auteur de ses tourmens , de son horrible sort ,
Anéanti , trompé par le bruit de sa mort ,
Privé de tout , j'errai long-tems à l'aventure ;
J'eus la terre pour lit , mes pleurs pour nourriture.
Sombre habitant des bois , dans leurs profonds détours ,
Je pleurois mon amante , & la cherchois toujours.
J'allai , je m'enfonçai dans cette solitude ,
Où mourir à foi-même est la premiere étude ,
Où d'épaisses forêts & des rochers affreux
S'élevent tristement sous un ciel ténébreux :
Tombeaux anticipés qu'habite le silence ,
Et que le repentir dispute à l'innocence ,
Toi-même ignoras tout. Sous ces dômes sacrés ,

Figure-toi ton fils , l'œil , la marche égarés ,
 Parcourant au hazard cette lugubre enceinte ,
 Séché dans les ennuis , mourant dans la contrainte ,
 Vers la terre baissant les yeux noyés de pleurs ,
 Et flétri , jeune encor , par l'excès des malheurs.
 L'aspect religieux de tous nos solitaires ,
 Pénitens sans orgueil & martyrs volontaires ;
 Le spectacle touchant de ces sages mortels ,
 Qu'on voit vivre & mourir , à l'ombre des autels ,
 Dans le mépris des biens , des espérances vaines ,
 Et loin du tourbillon des passions humaines ;
 L'intéressante paix , la majesté d'un lieu ,
 Où l'homme , en s'oubliant , s'approche de son Dieu :
 Tout réveilloit en moi la plainte & le murmure ;
 Tout , par un poison lent , aigrissoit ma blessure.
 Je confiois ma plainte aux antres d'alentour :
 Mes traits défigurés peignoient encor l'amour.

Combien de fois , au fond de ma retraite obscure ,
 Séduits par les attraits d'une vaine imposture ,
 Mes yeux ont contemplé ce portrait enchanteur ,
 Que me donna sa main dans mes jours de bonheur !
 Cet aspect consolant soutenoit mon courage :
 Avec recueillement j'adorois son image.
 J'y retrouvais ce front , si noble sans fierté ,
 Où l'art ne fut jamais farder la vérité :
 Cette bouche où souvent , oserai-je le dire ?

Je vis , à mon approche , errer un doux sourire ;
Et cet œil qui , sévère & tendre tour à tour ,
Imprimoit le respect , en inspirant l'amour.

Un jour , ce souvenir m'occupera sans cesse ,
Parcourant ce portrait , si cher à ma tendresse ,
Au feu de mes regards il parut s'animer :

Ce que je ressentois , il parut l'exprimer.

Un voile de douleur s'étendit sur ses charmes ;
Il sembloit me parler , frémir , verser des larmes ;
Et je crus un moment , satisfait & trompé ,
Qu'il répandoit les pleurs dont je l'avois trempé.

Mon désordre , mes cris , mes pleurs involontaires ,
Détournerent enfin l'œil de nos solitaires.

Ces mortels recueillis , & qu'on ne voit jamais
Promener leurs regards curieux ou distraits ,
Reposant sur moi seul une vue importune ,
Ne s'appercevoient plus de leur propre infortune ;
Et comparant leur sort à mon sort rigoureux ,
Sous la haine sanglante ils se trouvoient heureux.

Le plus jeune sur-tout (j'en accusois son âge)
Sans cesse , en gémissant , erroit sur mon passage.
Sous nos tristes cyprès je le voyois rêver ,
Et d'un œil douloureux il sembloit m'observer.

Fraicheur de la jeunesse , éclat des premiers charmes ,
Rien ne s'étoit sauvé du ravage des larmes.

Soulevois - je mes yeux , je rencontrois les siens ,

Toujours avec langueur attachés sur les miens.
 Quand je croyois le fuir , je le trouvois encore.
 Si j'allois dans nos bois , au lever de l'aurore ,
 Fendre le chêne antique , ou bien puiser des eaux ,
 Ses délicates mains partageoient mes travaux.
 Il me suivoit par-tout. Au bord d'un lac tranquile ,
 Je travaillois un soir à mon dernier asyle ;
 Je creusois mon cercueil : en moi-même absorbé ,
 Je restai quelque tems sur ma beche courbé.
 Dans ces sombres objets mon ame ensevelie ,
 Aimoit à contempler le terme de la vie.
 Sans trouble, sans terreur, trop foible pour mes maux,
 D'avance je goûtois le calme des tombeaux.
 Ma main, dans ce moment, incertaine & timide ,
 Sur le sable imprima le nom d'Adélaïde.
 A peine est-il tracé ; ce même pénitent
 Jette un cri, s'offre à moi, pâle, égaré, tremblant,
 Peignant dans ses regards le trouble & la tendresse,
 Sur les arbres voisins appuyant sa foiblesse.
 Sa défaillante voix murmure quelques mots
 Confus, entrecoupés, mourans dans les sanglots :
 Il me fixe ; & content d'exciter mes alarmes ,
 Il disparoit soudain, pour me cacher ses larmes.
 Sans doute, me disois-je, amant infortuné,
 De la même infortune il m'aura soupçonné.
 Il aime, il brûle encore au sein de la retraite ;

Il rougit devant Dieu d'une flamme secrète ,
Et s'élançe vers moi , dans son mortel ennui ,
Me croyant malheureux & tendre comme lui.
Combien je le plaignois ! Pourfuivrai-je , ô ma mere ,
Le récit effrayant de ce fatal mystere ?
Te peindrai-je mes sens , de douleur consumés ,
Ce cœur brûlant toujours de regrets enflammés ,
Mes éternels tourmens accrus par le silence ,
Tous ces foibles retours vers le Dieu qu'on offense ,
Les horreurs de la nuit , les supplices du jour ,
Et mes tristes sermens démentis par l'amour ?

Enfin après trois ans , devenu plus paisible ,
Affaibli sous mes maux , j'étois presque insensible.
J'éprouvai ce néant & ces tristes langueurs ,
Que le tems par degrés verse au fond de nos cœurs.
Je me sentoîs mourir. Dans mon ame expirante ,
Dieu , long-tems oublié , balança mon amante.
Je crus qu'Adélaïde , heureuse dans les cieus ,
Vouloit un encens pur & de plus nobles vœux.
Je m'excitois moi-même , & réchauffois mon zele
Pour ces devoirs sacrés qui me rapprochoient d'elle :
Je pensois chaque jour m'élever d'un degré ,
Vers le céleste objet dont j'étois séparé. . . .

O retour inoui ! de profondes ténèbres
Enveloppoient ces tours & ces dômes funebres.
Je m'entends appeller par ces sons effrayans ,

Lamentable signal de nos derniers momens.
 J'accours... Dieu ! quel spectacle, & que vais-je t'apprendre !
 Je trouve un malheureux étendu sur la cendre.
 Nous l'environnions tous ; l'observant de plus près ,
 Dans l'ombre de la mort je distingue ses traits. . .
 Je crois le voir encor. . . J'en frissonne. . . Ma mere. . .
 C'étoit. . . le croiras-tu ? . . . ce même folitaire ;
 C'étoit. . . tu me péviens , tu vois mon sort affreux. . .
 C'étoit Adélaïde . . . expirant à mes yeux.

Elle m'envifageoit d'un regard fixe & tendre.

“ O mes freres , dit-elle , oferez-vous m'entendre ,
 „ [Me plaindre & pardonner ? Je suis indigne , hélas !
 „ D'habiter parmi vous , de mourir dans vos bras.
 „ Vous ne voyez en moi qu'une femme coupable ,
 „ Conduite par l'amour dans ce lieu respectable.
 „ J'aimois... J'étois aimée... Un d'entre vous... ah Dieu !
 „ Il me voit , il m'entend ; il est devant vos yeux. . .
 „ Son effroi . . sa douleur , criminelle peut-être ,
 „ Et son faiffissement le font assez connoître. . .
 „ Comminge , approche-toi ; sur ce lit malheureux ,
 „ Le ciel pour un moment veut nous unir tous deux.
 „ Viens.. me reconnois-tu?..c'est moi ; c'est ton amante.
 „ Elle n'est plus à craindre, alors qu'elle est mourante.
 „ Depuis plus de six ans j'habite ce féjour :
 „ Ah ! par ce feul effort juge de mon amour.
 „ Dans ces réduits sacrés , témoins de ma tendresse ,

- » Ai-je pu t'oublier ? Je te voyois sans cesse. (*)
- » La sainteté du lieu retint cent fois mes pas ,
- » A l'instant où j'allois me jeter dans tes bras.
- » J'épiois tes soupirs , & j'y trouvois des charmes.
- » Je goûtois , en pleurant , la douceur de tes larmes.
- » Entre tes mains souvent je surpris mon portrait ,
- » Et de mon ame alors s'envoloit le regret.
- » J'aimois ; & près de toi , sous ces tours renfermée ,
- » Je m'enivrois encor du plaisir d'être aimée.
- » Va , je n'eusse jamais voulu d'autre bonheur.
- » Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur :
- » Je le craignis du moins. Au sein de la souffrance ,
- » Ton front calme peignoit la froide indifférence.
- » Ton œil étoit serein ; tes soupirs & tes vœux ,
- » Réclamés par l'amour , se tournoient vers les cieux.
- » Je vis l'horrible joug dont je m'étois liée :
- » Seule , dans un désert. . . . où j'étois oubliée.
- » J'envifageai soudain le terme de mon sort.
- » L'amour troubla ma vie... Il va causer ma mort....
- » O mon Dieu ! j'obéis à ta voix qui m'appelle :
- » Je me soumets à toi ; frappe une criminelle ,
- » Frappe , & pour mon amant réserve tes faveurs ;
- » Il a connu sans doute & pleuré ses erreurs ;

(*) J'ai cru devoir retrancher ici l'histoire de son entrée à la Trappe : ce détail auroit nécessairement été froid. Ceux qui voudront se le rappeler , peuvent recourir à l'extrait qui précède.

„ Ou , s'il n'a point encore étouffé sa foiblesse ,
 „ Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de sa tendresse ,
 „ De ces charmes si vains le reste inanimé ,
 „ Et qu'il tremble en voyant ce qu'il a tant aimé.

O prodige ! ô terreur ! ô chere Adélaïde !

Je reste quelque tems & muet & stupide.
 Sans force , sans couleur , près d'elle prosterné ,
 Sous un bras tout-puissant j'étois comme enchaîné.
 Mais , dès qu'à la lueur d'une lampe expirante ,
 Je vois l'affreuse mort sur ses levres errante ,
 Luttant avec effort , si-tôt que je la voi ,
 Me tendre encor les bras soulevés jusqu'à moi ,
 Avec peine entr'ouvrir sa débile paupiere ,
 Me chercher , me nommer à son heure dernière :
 Ma voix alors , ma voix sort du fond de mon cœur ;
 Par des cris redoublés j'exhale ma douleur.
 Je tombe sur ce lit qu'entoure l'épouvante ,
 Sur la cendre sacrée où périt mon amante.
 Tout dispaçoit pour moi : ce corps déjà glacé ,
 Cet auguste dépôt , je le tiens embrassé.
 Je couvre de baisers ce front pâle & livide ,
 Où j'entrevois encor des traits d'Adélaïde.
 J'arrose de mes pleurs sa défaillante main ,
 Que la mienne , en tremblant , presse contre mon sein.
 “ Réponds-moi , m'écriai-je ; oui , c'est moi qui t'appelle.
 „ Oui , c'est moi qui t'adore & qui te suis fidelle.

„ Si cet aveu t'est cher & peut te ranimer ,
 „ Va , jamais ton amant ne cessa de t'aimer .

Elle semble , à ces mots , tendrement me sourire .
 Je renais . . . vain espoir qu'un instant vient détruire .
 Hélas , son cœur bientôt reste sans mouvement . . .

Je ne m'apperçois point de ce fatal moment .
 Je respire la mort sur sa bouche flétrie ,
 Et sa belle ame au moins est par moi recueillie .
 Que dis-je ? dans mon trouble & dans mon abandon ,
 Je lui parlois encore , & répétois son nom .
 Long-tems après sa mort je la croyois vivante .
 Te représentes-tu cette nuit effrayante ,
 Cette cendre , ce lit , ce flambeau ténébreux ,
 Aux ombres du trépas mêlant un jour affreux ;
 Autour de moi rangés , nos pâles solitaires ,
 Au ciel avec des pleurs adressant des prières ?
 Ainsi la piété n'endurcit point les cœurs !

Ces séveres mortels partageoient mes douleurs .
 Confidens & témoins de nos destins horribles ,
 Ils ne rougissoient point de paroître sensibles .
 Leur œil compatissant étoit fixé sur nous ;
 Et le Dieu que je fers , de ses droits si jaloux ,
 Pour la première fois , sous cette voûte obscure ,
 Laissa gémir l'amour , & parler la nature . . .

Espoir , amour , bonheur , tout ce qui fut sacré ,
 Ce cercueil le renferme ; il a tout dévoré !

Ciel ! me trompé-je ? En proie à ses ardeurs secretes ,
 Elle habita six ans ces sauvages retraites !
 L'amour dans ces tombeaux fut entrainer ses pas !
 Le cilice a meurtri ses innocens appas !
 Lorsque dans son portrait je contemplai ses charmes ,
 C'est elle que j'avois pour témoin de mes larmes !
 Mille fois sur ses pas je me suis égaré !
 Je respirois cet air qu'elle avoit respiré !
 Elle étoit près de moi ; je la voyois fans cesse !
 Ses timides soupirs m'exprimoient sa tendresse !
 Et rien n'a pu frapper mon œil appesanti !
 Malheureux ! & mon cœur ne m'a point averti ! . . .
 Ah ! secondé par toi , s'il t'avoit reconnue ,
 Si ta main secourable eût deffillé ma vue ,
 Chere amante , à tes pieds j'eusse tombé foudain ,
 Et j'aurois su peut-être adoucir ton destin.
 Jusqu'aux pieds des autels , parmi nos solitaires ,
 Nous aurions confondu nos voix & nos prieres.
 Le souverain des cieus , qui reçut nos sermens ,
 Sans courroux, dans son temple, auroit vu deux amans
 L'implorer , le servir & l'adorer ensemble ,
 Dans cette heureuse paix de deux cœurs qu'il rassemble ;
 Et , transformé par toi , ce funeste séjour
 Eût servi pour nous seuls de retraite à l'amour . . .
 A l'amour ! Un cercueil , où repose ta cendre ,
 Voilà donc ce qui reste à cet amour si tendre !

Ah ! de mon cœur au moins rien ne peut t'arracher.
Dût, la foudre à la main, Dieu me le reprocher,
Tu vivras à jamais dans ce cœur qui t'adore ;
Je te vois, je t'entends & je te parle encore.
Les lieux que plus souvent parcouroient tes douleurs,
Sans cesse j'y reviens & les baigne de pleurs.
Dans le temple divin j'ose occuper ta place.
Par-tout j'écris ton nom... en pleurant je l'efface.
Quel terme à tant de maux !... ma mère... je frémis ;
Prends pitié de mon trouble & de mes longs ennuis.
Le tems semble fixé sur ces froides demeures :
En douloureux instans il prolonge mes heures.

Quand mes freres lassés de leurs pieux travaux,
Endorment leurs tourmens au sein d'un doux repos,
Moi seul je veille encor dans cet asyle sombre :
La timide infortune aime à gémir dans l'ombre.
J'appelle Adélaïde ; & des profondes nuits
Le calme formidable est troublé par mes cris.
Je vais, marche à grands pas : des fantômes funebres
Semblent autour de moi secouer les ténèbres.
Et je reviens bientôt, frémissant, oppressé,
Tomber près du cercueil, que je tiens embrassé.
L'ombre d'Adélaïde à mes yeux s'y présente ;
Je tressaille de joie, & crois voir mon amante.
Plus léger que les vents, le spectre quelquefois
Fuit, & va se plonger dans l'épaisseur des bois.

Je m'élançai, le suis, palpitant, hors d'haleine ;
 Je prête un corps, hélas ! à cette ombre incertaine.
 Mais la foible vapeur, prompte à s'évanouir,
 S'échappe de mes bras, tout prêts à la saisir.

Tantôt je crois la voir, cette femme adorée,
 Rayonnante d'éclat, de ses attraits parée,
 Telle que je la vis dans ces bosquets rians,
 Où son premier regard s'empara de mes sens,
 Où la divinité, dont elle fut l'image,
 Se montrant sous ses traits, emporta mon hommage.
 Elle me dit : « arrête, & commande à ton cœur :
 » La mort est un passage, & nous mène au bonheur,
 » J'habite ce séjour où l'ombre est dissipée,
 » Où l'on jouit enfin, où l'âme est détrompée.
 » Ce Dieu que l'on nous peint de ses foudres armé,
 » Est un Dieu bienfaisant, mais qui veut être aimé.
 » Cher amant, ne crains point ses fureurs vengeresses.
 » Qui forma les humains, pardonne à leurs foiblesses.
 » Imploré par mes vœux, il va veiller sur toi.
 » Tu n'as plus qu'un instant pour monter jusqu'à moi.
 » Déjà s'ouvre à tes yeux l'éternité brillante.
 » Adore & sers un Dieu qui te rend ton amante.

Vaines illusions ! mon esprit révolté
 Cherche en vain à reprendre un joug qu'il a quitté.
 Adélaïde . . . ô Dieu ! . . . tu l'emportoïis sur elle ;
 Et l'amant plus tranquille étoit chrétien fidelle.

Je baïffois devant toi mon front respectueux :
 Aux pieds de tes autels je portois tous mes vœux.
 A mes côtés pourquoi plaçois-tu mon amante ?
 Pourquoi dans ces déferts me l'offrois-tu mourante ?
 Puis-je , puis-je oublier fes regards expirans ,
 Sa main qui me ferroit , & fes tendres accens ,
 Ces mots entrecoupés , encor pleins de fa flamme ,
 Que sa voix défaillante a gravés dans mon ame ?
 Arbitre de mon fort , ah ! c'est assez punir ;
 Dans le même tombeau daigne au moins nous unir.
 Sauve de sa foiblesse , épargne à ta vengeance ,
 Un cœur qui te chérit , & pourtant qui t'offense.
 La mort , que je verrai d'un œil si satisfait ,
 Sera le premier don que mon Dieu m'aura fait.

Tels font mes vœux , mes pleurs , mes plaintes inutiles ,
 Et le trépas pour moi semble fuir ces asyles.
 Es-tu content , mon pere ? A mon seul souvenir ,
 Combien , au fond du cœur , ne dois-tu pas frémir ?
 A ces horribles traits faut-il te reconnoître ?
 Je devrois te haïr : c'est toi qui m'as fait naître.
 Ton nom seul me confterne & me remplit d'effroi :
 Mes pleurs depuis vingt ans déposent contre toi.
 O toi , par le devoir à fes destins unie ,
 Fais-lui , pour me venger , l'histoire de ma vie.
 Qu'il frémissé à son tour : porte au fond de son cœur
 L'accent de mes regrets , le cri de ma douleur.

D'un

D'un fils tendre & soumis persécuteur sévère,
 Bourreau d'Adélaïde, est-il encor mon pere ?
 Non ! de sa main barbare il a brisé nos nœuds.
 Puissé-je transporter ce cercueil sous ses yeux !
 Puissent ces noirs tableaux l'environner sans cesse,
 Et le malheur d'un fils tourmenter sa vieillesse !

Qu'ai-je dit? . . . ah ! . . . pardonne à mon égarement,
 Ces coupables transports, ces fureurs d'un amant.
 Malgré sa cruauté, je sens que je l'honore ;
 Il ne m'aima jamais, & moi je l'aime encore.
 Dérobe-lui mes maux, confiés à ta foi :
 S'il peut te consoler, il est un dieu pour moi.
 O pensée accablante ! ô comble de misère !
 J'ai donc perdu le droit de consoler ma mère ! . . .
 Un devoir redoutable enchaîne ici mon sort,
 Et m'attache vivant aux horreurs de la mort !
 Ma tendre mère ! . . . ah Dieu ! c'en est fait . . . je succombe . . .
 Chère amante, est-ce toi qui souleves ta tombe ? . . .
 Elle s'ouvre ! c'est toi . . . Je te suis . . . Je me meurs . . .
 Que le trépas est doux après tant de malheurs !





L E T T R E
D E P H I L O M E L E
A P R O G N É.

CHERE Progné, sans doute on a pleuré ma mort.
Lis, reconnois ces traits, ils contiennent mon sort.
Reconnois en tremblant ta sœur infortunée,
Loin de l'œil des humains, par un monstre enchaînée.
Je vis pour me venger; oui, ce cruel espoir
Me fait chérir le jour, que je n'osois plus voir.
Quand pourrai-je franchir le lieu qui nous sépare,
De mes sanglantes mains déchirer un barbare! . . .
Pardonne à ce transport, & du fond des déserts,
Puissent mes cris plaintifs armer tout l'univers!

Je frémis . . . malheureuse! ah! que vais-je te dire?
De mon opprobre, hélas! est-ce à moi de t'instruire?
Ces traits, chere Progné, par mes pleurs effacés,
Ces mots interrompus devoient t'en dire assez.
Mais non. Il faut parler & bannir l'artifice:
Victime d'un forfait, je n'en suis point complice.
Il faut qu'au monde entier un trop juste courroux
Dévoile l'attentat de ton horrible époux.

LETTRE DE PHILOMELE A PROGNÉ. 51

Rappelle-toi ce tems , si cher à ma tendresse ,
Où , pour te plaire , il vint me chercher dans la Grece.
Je parois à ses yeux , il se trouble , & soudain
Le plus coupable feu s'allume dans son sein.
Pour hâter mon départ , il gémit , il soupire.
Qu'un cœur est éloquent lorsque l'amour l'inspire !
Si son empressement le trahit quelquefois ,
C'est Progné , me dit-il , qui parle par ma voix.
Ces pleurs que je répands , charmante Philomele ,
Ces pleurs & ces soupirs sont ordonnés par elle.
Crédule , n'osant rien soupçonner de sa foi ,
J'imputois ses efforts à son amour pour toi.
Et , me précipitant dans les bras de mon pere ,
A ces perfides soins je joignois ma priere.

Vieillard infortuné , qu'aveuglerent les dieux ,
Tu caufas tous mes maux , croyant combler mes vœux.

„ Puisque vous le voulez , je cede , cher Thérée ,
„ Lui dit-il : par les nœuds d'une amitié sacrée ,
„ Par les dieux immortels , par nos embrassemens ,
„ Ayez soin de ma fille , & gardez vos sermens.
„ Vous savez , vous voyez combien elle m'est chere ;
„ Ah ! rendez-la bientôt aux alarmes d'un pere.
„ Que l'un de mes enfans , en me fermant les yeux ,
„ Reçoive au moins mon ame & mes derniers adieux !

En prononçant ces mots , présens à ma pensée ,
Dans ses bras languissans il me tenoit pressée.

Ses longs gémissemens présageoient mes malheurs ;
Et ses yeux , malgré lui , laissoient couler des pleurs.

De mon départ enfin le jour est prêt d'éclorre.
Jour fatal ! jour affreux ! souvenir que j'abhorre !
Le voile se déploie , & le souffle des vents
Seconde d'un cruel les vœux impatiens.
On eût dit que la mer , contre moi conjurée ,
Étoit complice alors du forfait de Térée.
Je pars ; & Pandion , l'œil fixé sur les eaux ,
Suit , en me rappelant , la trace des vaisseaux.
Avec frémissement je vois fuir le rivage.
Mon ravisseur triomphe , & changeant de visage :
J'ai donc vaincu , dit-il. Un transport furieux
S'échappe de son cœur & brille dans ses yeux.
Il ne peut renfermer sa criminelle joie ;
D'un œil avide & sombre il contemple sa proie.
Et moi , qui ne pouvois démêler ses desseins ,
Je pleurois , & semblois pressentir mes destins.
Des mouvemens confus dans mon cœur s'éleverent.
Je rougis , je pâlis ; tous mes sens se troublèrent ;
Et jetant mes regards sur l'espace des mers ,
Je me crus un moment seule dans l'univers.
Je voulus lui parler : ses regards , son silence ,
Son trouble , consternoient ma timide innocence.
Je souhaitai cent fois que le vent opposé
Repoussât son vaisseau , par l'orage brisé.

Et lorsqu'il s'applaudit du destin qu'il m'apprête,
 J'implore au fond du cœur la mort ou la tempête.
 Dieux, ne deviez-vous point, dans ces cruels momens,
 Pour sauver l'innocence, armer les élémens ?
 Lancer sur moi la foudre, ou m'ouvrir un abyme ?
 Aimez-vous mieux punir que prévenir le crime ?
 La rame cependant redouble ses efforts,
 Et déjà de la Thrace on découvre les bords.
 On arrive ; on descend : le parjure Térée
 Guide seul en ces lieux ma démarche égarée.
 Tremblante il me conduit au fond d'un bois épais,
 Où, parmi des débris, s'éleve un vieux palais,
 Effroyable tombeau, prison inaccessible,
 Que l'aspect des déserts rend encor plus terrible.
 Il me fallut entrer dans ce séjour d'horreur ;
 D'une mourante voix je demande ma sœur.
 En ce moment Térée, ô comble de l'outrage ! . . .
 Les yeux étincelans d'un amour plein de rage. . .
 Tu frémis, & m'entends... Mais que devins-je, ô dieux !
 Quand mon œil se r'ouvrit à la clarté des cieux ?

“ Barbare, m'écriai-je, exécration adulateur,
 „ Ni la foi des sermens, ni les larmes d'un pere,
 „ Ni l'hymen profané par ta coupable ardeur,
 „ Ni ma foiblesse enfin n'ont pu toucher ton cœur ?
 „ Acheve ; ta fureur seroit-elle assouvie ?
 „ Tu m'as ravi l'honneur, arrache-moi la vie ;

- „ Ou bien , tremble à ton tour : révélant ces secrets ,
„ Ma voix , ma propre voix , publiera tes forfaits .
„ De tes horribles feux malheureuse victime ,
„ Je mourrai de ma honte , en avouant ton crime ;
„ Et si ta cruauté m'enchaîne en ces déserts ,
„ De mes lugubres cris je remplirai les airs .
„ Les antres , les rochers rediront mon injure ;
„ Je saurai contre toi soulever la nature .
„ Mes plaintives clameurs monteront jusqu'aux cieux ,
„ Et tu seras puni , s'il est encor des dieux .
„ Préviens le désespoir d'une femme outragée .
„ Que je meure à l'instant , ou je ferai vengeance .

Ce discours dans ses sens jette un trouble secret .
Il tremble ; de ma rage il redoute l'effet ;
Mais bientôt dans son cœur cette crainte soudaine ,
A son farouche amour fait succéder la haine .
Te le dirai-je ? ô ciel ! . . malgré tous mes efforts ,
Mes sanglots redoublés , mes larmes , mes transports ,
Ce monstre impitoyable , & que ma plainte anime ,
Croyant dans le silence ensevelir son crime ,
D'un bras ensanglanté m'arrache , sans frémir ,
L'organe dangereux qui pouvoit le trahir .

Enfin , las d'exercer son horrible furie ,
Pour comble d'infortune il me laisse la vie !
Il va , bravant les dieux & mes ressentimens ,
Il va fouiller ta couche & tes embrassemens .

Il mêle ses regrets à tes vives alarmes ;
Et couvert de mon sang, il me donne des larmes.
Tu m'apparois souvent, en longs habits de deuil,
Appellant Philomele autour d'un vain cercueil.
Ah ! cesse de pleurer, sur la foi de Térée,
Le trépas d'une sœur qui vit déshonorée.

Vois cette malheureuse, au fond de ses déserts ;
Vois la fille d'un roi mourante dans les fers.
Rien ne s'offre à mes yeux, qu'une garde terrible,
Et toujours importune, & toujours inflexible.
Livrée à ma douleur, depuis plus de deux ans,
Je n'entends près de moi que des rugissemens,
Ou le bruit effrayant de quelque source impure,
Tombant sur des rochers avec un long murmure.
Les chênes, frémissant autour de ces tombeaux,
Entre-choquent leur cime & brisent leurs rameaux.
Il semble que le ciel, sur ces réduits sauvages,
Ait voulu rassembler les vents & les orages.
Pour les autres humains prodigue de ses dons,
Il colore les fleurs, il mûrit les moissons.
Loin de moi le printems ranime la nature,
Rend leur émail aux prés, aux arbres leur parure.
On goûte loin de moi la fraîcheur des beaux jours.
Les ténébreux hivers ici regnent toujours.
Le soleil pâlisant s'y dérobe dans l'ombre ;
Tout, jusqu'à la verdure, est formidable & sombre.

A chaque instant je meurs , je succombe , & je croi
Que la terre & les cieux ont disparu pour moi.

Te peindrai-je mes nuits , mes nuits épouvantables ;
La foudre qui répond à mes cris lamentables ;
Cette terreur profonde , où mes sens sont plongés ,
Et ces pleurs éternels dont mes yeux sont chargés ?

Je crois toujours le voir cet infame Térée ,
L'œil brûlant de courroux & la main égarée ;
Pâle , n'écoutant rien que ses cruels desirs ,
M'affaffiner , pour prix de ses affreux plaisirs.

Ah ! ma sœur , est-ce là cette jeune princesse ,
Qui d'un pere adoré partageoit la tendresse ,
Qu'il ferroit dans ses bras , & qui fut avec toi
Le consoler souvent du malheur d'être roi ?
Séjour de mon enfance , ô palais de mon pere ,
Peuple heureux sous ses loix, peuple à qui je fûs chere,
Plaisirs de l'amitié , qu'à peine j'ai connus ,
O jours de mon bonheur , qu'êtes-vous devenus ?
Qu'est devenu ce tems , où par tes mains ornée ,
J'attirois les regards d'une cour fortunée ,
Où la nature & l'art , dans le sein du repos ,
Pour embellir nos jours , unissoient leurs travaux ?
Je me rappelle encor ce bosquet folitaire ,
Où l'œil des courtisans n'osoit point nous distraire ;
Où , sans replis pour toi , dans un doux entretien ,
Mon cœur paisible & pur s'épanchoit dans le tien.

Vous, que le ciel forma pour être mes sujetes,
Dans un rang plus obscur vous vivez satisfaites.
Bornant à votre sort vos tranquilles desirs,
Si vous avez des maux, vous avez des plaisirs.
Et moi, d'adorateurs autrefois entourée,
Du reste des humains je me vois séparée;
Au milieu de ces bois, sans espoir, sans soutien,
Mon cœur est effrayé de ne tenir à rien.
Tous mes nœuds sont rompus : pour une infortunée
Il n'est plus désormais d'amour ni d'hyménée.
En apprenant ma honte, involontaire, hélas !
Le dernier des mortels frémiroit dans mes bras.
Il me faut renoncer, commençant ma carrière,
Au plaisir d'être épouse, à l'orgueil d'être mère !
Dans cette solitude il faut m'ensevelir,
Et je n'ai plus le droit de former un desir !
Que dis-je ? j'ai perdu, dans l'horreur de mes chaînes,
Le pouvoir douloureux de confier mes peines.
Vainement je m'essaie à prononcer ton nom,
Ma voix se trouble, expire, & ne rend qu'un vain son.
Je ne puis que pleurer, & de mes tristes charmes
Le reste malheureux est noyé dans les larmes.
Vains regrets ! où laissai-je égarer ma douleur ?
Quoi, l'espoir tout-à-coup expire dans mon cœur !
Les plaisirs sont bannis de ce séjour funeste :
Mais en est-il d'égal à celui qui me reste ?

58 LETTRE DE PHILOMELE.

Poursuis , ne cesse point , ô fort , de m'outrager :
Je te pardonne encor , si je puis me venger . . .
Me venger ! . . je renais . . . doux espoir que j'embrasse !
Il me soutient , ma sœur , au sein de ma disgrâce.
Il ne fera point vain. Oui ! cette nuit les dieux
Ont offert , sous tes traits , la vengeance à mes yeux.
Sang que j'ai vu couler , favorable présage ,
Songe affreux , revenez ranimer mon courage.

C'étoit pendant le tems des mysteres sacrés ,
Pendant ces tems d'ivresse à Bacchus consacrés.
Déjà de toutes parts ses terribles ministres
Font retentir les airs de hurlemens sinistres ;
Et de l'airain tonnante l'épouvantable bruit
Augmente encor l'horreur d'une profonde nuit.
Tu t'élances , tu sors , de courroux transportée ,
D'une sainte fureur tu feins d'être agitée ;
Et traînant à ta suite un cortège nombreux ,
Tu viens , un tyrsé en main , m'arracher de ces lieux.
Je marche sur tes pas incertaine , étonnée ,
En ignorant toujours quelle est ma destinée.

A peine ai-je touché le seuil de ton palais ,
Je crois , avec Térée , y voir tous les forfaits.
Tous les murs teints de sang , dans ce palais impie ,
Semblent m'offrir son nom , qu'éclaire une furie.
Mais toi , plaignant mon trouble & mes secrets combats ,
Tu viens , en soupirant , te jeter dans mes bras.

Dans cet embrassement que je trouvai de charmes !

“ Chere sœur , me dis-tu , seche , seche tes larmes.

„ De ce palais en feu veux-tu que les lambris

„ Écrasent le tyran sous leurs brûlans débris ?

„ Veux-tu qu'à ses regards te faisant reconnoître ,

„ De cent coups de poignard j'aïlle percer le traître ?

Immuable au milieu de ces vives douleurs ,
Je ne répondois rien , & je versois des pleurs.

A l'instant , quel objet pour ton ame éperdue !

Ton fils infortuné vient s'offrir à ta vue.

Lui lançant un regard furieux & diftrait :

“ De son pere , dis-tu , c'est le vivant portrait.

„ Les dieux , les justes dieux m'amènent ma vengeance.

Après ces mots , suivis d'un farouche silence ,

Tu nous fixes tous deux , & je te vois soudain

Trembler , frémir , pleurer , & lui percer le sein.

Ce n'étoit point assez : impitoyable mere ,

Tu voulus qu'il servît d'aliment à son pere.

Ce monstre , ce barbare , à tes côtés assis ,

Avec avidité se repaît de son fils.

Et dans ce moment même , ô tendresse trop vaine !

Il cherche Itis , il veut qu'à ses yeux on l'amene.

J'entre aussi-tôt , & l'œil de rage étincelant ,

Je lui jette d'Itis le crâne encor sanglant.

Toi , de loin jouissant de son trouble funeste :

“ Voilà ton fils , tu viens d'en engloutir le reste.

60 • LETTRE DE PHILOMÈLE

„ Lui dis-tu , reconnois Philomele , ma sœur,
„ Entends crier Itis dans le fond de ton cœur.

Il ne se connoît plus , il rugit , il soupire ;
Il s'attache , en pleurant , à ce cœur qu'il déchire.
De son flanc entr'ouvert il voudroit retirer
Cet enfant malheureux , qu'il vient de dévorer.
Errant de toutes parts , il cherche en vain des armes ,
Et de ses yeux le sang ruisselé avec les larmes.
Il nomme encore Itis , & croit à chaque instant
Dans le sein paternel le sentir palpitant.

Au milieu de ses cris , une secrete joie ,
Sur mon front plus serein par degrés se déploie.
Auteur de tous ses maux , voulant les redoubler ,
Mon seul supplice étoit de ne pouvoir parler.
Je ne me laissois point d'une si douce image :
Mais ce tigre , déjà dans l'excès de sa rage ,
S'élançoit sur nous deux... Tout fuit , & le réveil
Vient m'enlever trop tôt ces erreurs du sommeil...

A ce présage heureux mon ame s'abandonne ;
Il faut punir un monstre , & le ciel te l'ordonne.
Tu dois t'en souvenir : quand il s'unit à toi ,
Tu sentis dans ton cœur naître un secret effroi.
De noirs pressentimens troublèrent cette fête ,
La couronne de fleurs se fana sur ta tête.

Ah ! pourquoi retracer ces objets à tes yeux ?
Sans doute ta fureur va surpasser mes vœux.

Songe qu'en m'outrageant c'est toi qu'il a trahie.
Pourrois-tu dans tes bras recevoir cet impie ,
Cet adulateur époux , infame ravisseur ,
Incestueux amant , & bourreau de ta sœur ?
Quoi ! ce jour qui te luit , ce même jour l'éclaire !
Sois sensible à mes pleurs, venge un roi, venge un pere.
Je l'aurois informé de mon sort inhumain ;
Mais ce triste récit eût hâté son destin.
Et plutôt que de rompre un généreux silence ,
J'aime mieux vivre encore & mourir sans vengeance.
Je n'espère qu'en toi : viens briser ma prison.
Dans ce bois pour signal fais retentir ton nom.
Ne rougis point , ma sœur , du courroux qui m'anime.
En plaignant un coupable on partage son crime.
Adieu , chere Progné : tu fais quel est mon fort.
Choisis , j'attends de toi la vengeance ou la mort.



avez-vous pu vous le figurer sous les traits dont je l'ai peint d'après mon modèle ? Avez-vous pu croire qu'il ait existé un monstre tel que Fani, vous que les retours sur vous-même ont dû familiariser avec l'image de la vertu ?

Ces réflexions m'ont dirigé dans le nouveau sujet que j'ai choisi. L'intérêt en est plus tendre, les teintes en sont moins sombres. Vous vous rappelez peut-être l'histoire de Iarico, citée dans le Spectateur Anglois. C'est elle qui m'a fourni l'idée de la lettre que je vous envoie. Voici l'article du Spectateur.

“ M. *Thomas Inkle*, troisième fils d'un de nos
 „ riches citoyens de Londres, âgé de vingt ans,
 „ s'embarqua aux Dunes le 16 juin 1747, sur le
 „ vaisseau nommé l'*Achille*, destiné pour les Indes
 „ occidentales. Il entreprit ce voyage dans la vue
 „ de s'enrichir par le commerce, & il avoit les
 „ talens nécessaires pour y réussir ; il étoit fort
 „ rompu dans la science des nombres, & il pou-
 „ voit calculer d'un coup de plume, s'il y avoit
 „ du profit ou de la perte dans quelque négoce.
 „ En un mot, son père n'avoit rien oublié pour
 „ lui inspirer de bonne heure l'amour du gain,
 „ & l'attacher à ses intérêts d'une manière
 „ capable

„ capable de prévenir l'ardeur naturelle de ses
 „ autres passions. Avec ce tour d'esprit, il n'étoit
 „ pas mal fait de sa personne ; il avoit le visage
 „ vermeil, l'air robuste & vigoureux, & sa che-
 „ velure blonde & frisée lui pendoit négligem-
 „ ment sur les épaules. Il arriva dans le cours de
 „ son voyage, que l'*Achille* manqua de vivres,
 „ & qu'il entra dans un petit port brute sur la
 „ côte d'Amérique, pour y faire de nouvelles
 „ provisions. Notre jeune homme y descendit à
 „ terre avec plusieurs autres Anglois ; & sans
 „ prendre garde à un parti d'Indiens qui s'étoient
 „ cachés dans les bois pour les observer, ils s'é-
 „ loignerent un peu trop du bord de la mer ; de
 „ sorte que les naturels du pays fondirent sur
 „ eux, & les massacrèrent presque tous. M. *Inkle*
 „ eut le bonheur de s'échapper avec quelques
 „ autres, dans une forêt, où, accablé de fatigue
 „ & hors d'haleine, il se jeta sur une petite émi-
 „ nence à l'écart. Il n'y fut pas plutôt, qu'une
 „ jeune Indienne sortit d'un endroit couvert de
 „ buissons qui étoit derrière lui, & le vint trou-
 „ ver. Surpris d'abord l'un & l'autre de cette
 „ entrevue, ils ne tarderent pas à se regarder
 „ d'un œil favorable. Si l'Européen fut charmé

„ de la tournure , des traits & des graces un peu
„ sauvages de l'Américaine toute nue, celle-ci
„ n'admira pas moins l'air , le teint & la taille
„ d'un Européen habillé de pied en cap. Elle
„ devint même si amoureuse de lui , qu'inquiete
„ pour sa vie , elle le conduisit dans une cave ,
„ & qu'après l'y avoir régalé de fruits délicieux,
„ elle eut soin de le mener boire à une source
„ d'eau vive.

„ Ils avoient déjà vécu plusieurs mois au
„ milieu des plus tendres amours , lorsqu'*Iarico*
„ apperçut un navire sur la côte , & qu'instruite
„ par son amant , elle fit divers signaux à ceux
„ qui le montoient. Dès que la nuit arriva , ils
„ se rendirent l'un & l'autre sur le rivage , où ils
„ eurent la joie & la satisfaction de trouver quel-
„ ques-uns des gens de ce vaisseau , qui étoient
„ anglois , & qui alloient aux Barbades. Pleins
„ d'espérance de se voir bientôt délivrés de leurs
„ inquiétudes , de jouir d'un bonheur moins
„ interrompu , ils se mirent dessus. Mais à l'ap-
„ proche de cette isle , notre jeune homme , rê-
„ veur & pensif , vint à considérer le tems qu'il
„ avoit perdu , & à calculer tous les jours que
„ son capital ne lui avoit produit aucun intérêt,

» Afin donc de se mettre en état de réparer ses
 » pertes , & de pouvoir rendre compte de son
 » voyage à ses parens & à ses amis , il résolut de
 » se défaire d'*Iarico* à son arrivée au port , où un
 » vaisseau n'a pas plutôt mouillé , qu'il se tient
 » un marché public sur le bord de la mer pour
 » la vente des esclaves indiens ou autres qu'il y
 » amene , à peu près comme on vend ici les che-
 » vaux & les bœufs. Cette pauvre malheureuse
 » eut beau fondre en larmes & lui représenter
 » qu'elle étoit enceinte de ses œuvres ; insensible
 » à toute autre voix qu'à celle de l'intérêt , il ne
 » pensa qu'à profiter de son aveu pour en tirer
 » une plus grosse somme d'un marchand de la
 » colonie , auquel il la vendit.

Tel est à peu près , madame , le fond de mon
 ouvrage : vous entrevoyez sans doute combien
 il est susceptible de ces développemens heureux,
 qui portent dans l'ame plus d'attendrissement
 que de terreur ; de ces peintures naïves , dont le
 charme est toujours nouveau ; enfin de cette
 douce mélancolie , qui est en quelque sorte la
 volupté de la douleur. *Zéila* , au sortir de ses
 bois , doit mêler des images riantes à sa tristesse
 même ; tout doit se peindre à son imagination

avec la fraîcheur & le coloris de la nature. C'est cette nuance que j'ai cherchée ; c'est elle qui doit dominer dans le tableau. Heureux si j'ai pu la saisir , & si j'attache quelques roses aux cyprès de Barnevelt !

A coup sûr vous vous êtes récriée sur l'horrible bassesse de ce *Inkle*, qui profite de la grosseffe de son amante pour en doubler le prix. Rassurez - vous , madame ; Valcour , dans ma lettre , n'est point coupable de ce crime. Zéila eût cessé d'être intéressante , si j'eusse avili Valcour à ce point. C'est un jeune homme entraîné au changement par l'influence victorieuse du climat où il est né. C'est un François qui s'ennuie , & qui renonce à l'amour , pour chercher le plaisir. J'ai transporté Zéila à Constantinople , afin de motiver sa lettre , que rien n'auroit pu justifier dans les déserts. Je suppose qu'elle est prête d'entrer dans le ferrail , pour ajouter un nouveau trait à sa situation , & sur-tout pour que sa beauté ne soit point équivoque ; car il faut qu'une femme qui se plaint soit au moins jolie , ou elle a tort de se plaindre.

On m'objectera peut - être que Zéila n'est qu'une femme abandonnée , comme tant d'autres.

Sans doute : mais elle est esclave ; mais elle est mere ; mais c'est une sauvage , un être qui a respiré l'air de la liberté , & qui en conserve l'énergie , qu'on veut forcer au déshonneur , & ensevelir dans les bras d'un despote. C'en est assez , je crois , pour rajeunir mon sujet.

Maintenant , madame , permettez - moi quelques réflexions sur ce genre de poésie que vous aimez , & qu'on a depuis peu ressuscité parmi nous. Ovide en est l'inventeur , mais ne peut servir de modele. Les éclairs d'une imagination brillante ne suppléent point à cette flamme du cœur qui doit animer tous les ouvrages de sentiment. Ovide ne verse jamais de larmes , & n'en fait jamais répandre ; chez lui la douleur est parée de toutes les graces du bel-esprit ; & la nature , si belle quand elle est simple , y disparaît sous le faste des ornemens. Il faut le lire , & non l'imiter.

Parmi nos héroïdes modernes , celle qui sans contredit mérite la préférence , c'est l'Héloïse de M. Colardeau ; ouvrage charmant , que l'ame a senti , que l'ame a colorié , où la richesse du fond se fait oublier par la beauté des détails , où la magie du style n'ôte rien à la vérité de la

passion , & qui fera lu tant que l'amour fera des malheureux.

Les autres poèmes qu'on nous a donnés dans ce genre , pechent , presque tous , par la maladresse & la longueur des récits ; ce qui est , je crois , le vice particulier de l'épître héroïque. On a très-bien dit qu'elle devoit être pour l'ame ce que l'ode est pour l'esprit , un trait de feu , un élan de sensibilité non interrompu. D'après cette définition , on doit juger combien le récit y est déplacé , à moins qu'il ne fasse lui-même la plus grande partie de l'intérêt ; à moins qu'il n'apprenne au personnage à qui on écrit , des événemens qu'il ne fait pas ; enfin , à moins qu'il n'offre des tableaux forts & pathétiques , qui puissent remuer , attendrir , ou étonner le lecteur.

J'oserai encore remarquer que , dans ce genre sur-tout , on est trop léger & trop précipité sur le choix des sujets : ils sont presque aussi rares que pour la tragédie même. Dans l'une , les ressources de l'art , l'illusion du théâtre , l'adresse de la conduite , la gradation de l'intérêt , suppléent souvent à sa vivacité. L'autre ne présente point d'accessoires sur lesquels on puisse se rejeter ; le cœur n'y est point distrait par le plaisir des yeux ,

& elle ne peut attacher que par la fécondité & la force du fond.

Il est des sujets dont nous privent tous les jours la délicatesse de nos mœurs, la timidité de notre goût, & la bienséance de notre théâtre : voilà sur-tout ceux qui appartiennent à l'héroïde ; je voudrois qu'elle s'en emparât. Par-là notre littérature ne souffriroit point de nos préjugés, & la muse de l'héroïde deviendroit chere à la nation.

Au reste, madame, c'est à vous de prononcer. Je vous soumets ces réflexions. Le tact délicat d'une ame sensible vaut tous les raisonnemens d'un dissertateur. C'est en vous jouant que vous éclairez les arts ; & souvent un écrivain se donne bien de la peine, pour n'avoir pas le sens commun. Jouissez de tous vos avantages. Badinez avec les graces, recueillez-vous avec les muses : ne quittez point un monde léger qui vous plaît, & qui vous aime. C'est un tableau mouvant qui mérite d'être observé. A quoi s'occuperoit la raison, sans le spectacle de la folie ? Vous ne devez point craindre que votre imagination vous égare ; votre ame vous ramenera toujours : chargez l'une de vos plaisirs, & l'autre

72 *LETTRE A MADAME DE C**.*

de votre bonheur. Je ne vous demande que ces instans de repos , ces intervalles que laisse le tourbillon , & qui cessent d'être des vuides , quand ils sont remplis par l'amitié & ce goût des arts , la vie d'un être qui pense.





L E T T R E

D E Z É I L A .

DES tranquilles déserts une simple habitante,
Vers le déclin du jour, au fond des bois errante,
Rencontre sur ses pas un jeune infortuné,
Par une fleche atteint, mourant, abandonné.
Elle approche, lui tend une main salutaire;
Quoiqu'il soit étranger, le traite comme un frere;
Le traîne avec effort dans un antre voisin,
Et le tient, en pleurant, renversé sur son sein;
Enfin lui rend la vie, & guérit sa blessure.
Il consulte, il entend la voix de la nature.
Attirés l'un vers l'autre, & prompts à s'enflammer,
Ils deviennent amans, par le besoin d'aimer.
Après deux ans passés dans la plus tendre ivresse,
(Que n'eût point fait pour lui sa crédule maîtresse !)
Elle quitte ses bois, elle franchit les mers,
Et le suit, sans regret, dans un autre univers.
C'est là qu'ouvrant son ame au plus noir artifice,
Il conçoit le dessein de fuir sa bienfaitrice.
Tandis qu'elle goûtoit les douceurs du repos,
Et sourioit peut-être à l'auteur de ses maux,

O crime ! ô trahison ! cet ingrat qu'elle adore ,
 S'arrache de ses bras qui le ferroient encore ;
 Craint de troubler , hélas ! son funeste sommeil ,
 S'embarque , & l'abandonne aux horreurs du réveil !

Tu trembles , tu frémis , tu connois le perfide.
 Un moment souviens-toi des champs de la Floride ,
 De ces champs où j'aimai pour la première fois ,
 Où je crus sous tes traits voir un dieu dans nos bois.
 Oui , c'est moi qui t'écris ! c'est l'objet de ta rage ;
 Ton amante , & ta sœur , que tu nommois sauvage ,
 Dont les soins t'ont sauvé de cent périls divers ,
 Et qui fut pour toi seul embellir ses déserts.
 Pour m'oublier , Valcour , tu m'as trop outragée :
 Puissé-je cependant n'être jamais vengée !
 Je t'idolâtre encor : mon ame à tout moment
 S'envole vers les lieux qu'habite mon amant.
 A toi je me livrai , c'est pour toute ma vie.
 En proie à ses douleurs , malheureuse & trahie ,
 Ta Zéila jamais ne veut se dégager :
 Je préfère mes maux au crime de changer.

Dans mes jours de bonheur , qui me l'eût osé dire ,
 Qu'à Valcour infidèle il me faudroit écrire !
 Oui , ces traits que tu vois , qui te sont adressés ,
 La main de Zéila , sa main les a tracés.
 Depuis l'horrible instant qu'elle pleure ta fuite ,
 Pour te parler de toi , Zéila s'est instruite.

Oui , j'appris ton langage , hélas ! trop séducteur ,
Et qu'avant de l'entendre , avoit choisi mon cœur.
Enfin j'étudiai cet art , cet art suprême ,
Pour consoler l'amour , inventé par lui-même ;
Qui peignit tant de fois les plaisirs des amans ,
Et ne peut me servir qu'à peindre mes tourmens.

Valcour , ils sont affreux ! sur un triste rivage ,
Loin de toi je languis , je meurs dans l'esclavage.
Seule dans l'univers , je n'ai devant les yeux ,
Au lieu de mon amant , qu'un maître impérieux.
On me défend les pleurs , & même le murmure ;
J'ai perdu tous les droits que donne la nature ;
Et j'éprouve , soumise à de barbares loix ,
La crainte & le mépris , inconnus dans les bois.
En vain mon fils , ce fils (je t'offense peut-être) ,
Fruit des plus tendres feux que l'amour ait fait naître ,
Qu'au ciel tu demandois , que ton sang a formé ,
Et , quand tu me quittas , dans mes flancs renfermé :
En vain ce fils si cher , puisqu'il est ton image ,
Sourit à ma douleur , peu faite pour son âge ,
Et me presse toujours de ses bras caressans :
Je mêle des soupirs à ses jeux innocens.
Mes yeux , en le fixant , se remplissent de larmes.
Sans secours , sans appui , sans titres que ses charmes ,
Il n'apprendra de moi , dans son triste destin ,
Qu'à prononcer ton nom , & pleurer dans mon sein.

Hélas ! trop insensible au bonheur d'être pere ,
 Tu m'as même ravi les plaisirs d'une mere.
 Valcour , homme cruel , lorsque tu me trahis ,
 Tu frappas d'un seul coup ton amante & ton fils.

Cependant , tu le fais , j'ai tout fait pour te plaire ;
 Et si j'ai dû t'aimer , j'ai bien dû t'être chere.
 Dieux ! avec quels transports je voløis dans ses bras !
 Combien de sentimens . . . que je n'exprimois pas !
 Pour te peindre une ardeur qui cherchoit un passage ,
 Un silence enflammé me servoit de langage.
 Ah ! je fus loin , crois-moi , de rougir de mes feux.
 J'eus l'orgueil de l'amour , quand l'amour est heureux.
 Existant par toi seul , à toi seul asservie ,
 Je croyois dans ton sein renouveler ma vie ;
 Et dans ces doux momens , extases du bonheur ,
 Zéila toute entiere alloit chercher ton cœur.

Rappelle-toi les soins de ta jeune sauvage ,
 Mon amour ingénu , mon zele , mon courage ,
 Et cette simple grotte , agréable réduit ,
 Que n'osoient approcher le chagrin ni le bruit.
 D'arbrisseaux odorans je l'avois entourée ;
 Un éternel ombrage en déroboit l'entrée.
 Là tu ne redoutois , heureux par mes secours ,
 Ni la fraîcheur des nuits , ni la chaleur des jours.
 Couché sur le duvet des plumes les plus belles ,
 Respirant le parfum des fleurs les plus nouvelles ,

Tu n'étois occupé, Valcour, tu le fais bien,
Qu'à sentir ton bonheur, dont je faisois le mien.
C'est moi qui, choisissant ma fleche la plus sûre,
Courois dans les forêts chercher ta nourriture :
C'est moi qui, le matin, dans les plus clairs ruisseaux,
Pour te désaltérer, allois puiser les eaux.
Quand le midi brûlant dévorait les campagnes,
Quand les oiseaux fuyoient le sommet des montagnes,
Renfermée avec toi, cachée à tous les yeux,
Affise à tes côtés, j'inventois mille jeux.
J'entrelaçois des joncs pour soutenir nos treilles.
Pour recevoir nos fruits, je tressois des corbeilles.
Avec tes longs cheveux j'aimois à badiner ;
D'un feuillage nouveau j'aimois à les orner.
Souvent ta Zéila, ne pouvant davantage,
A tes sons enchanteurs méloit sa voix sauvage.
Je te voyois sourire, & voler dans mes bras.
Les heures s'écouloient, tu ne les comptois pas.
Mais dès que le zéphir, murmurant dans la plaine,
Verfoit sur les gazons le frais de son haleine,
C'est alors qu'avec toi, dans les bois d'alentour,
J'allois par un beau soir terminer un beau jour.
Un asyle écarté, retraite du mystere,
Prétoit à nos plaisirs son ombre solitaire.
Près de nous mille oiseaux, jaloux de nos transports,
Sur les rameaux émus soupiroient leurs accords ;

Entremêlant leurs becs , & leurs plumes nouvelles ,
Au-dessus de ta tête ils agitoient leurs ailes.
Que de tendres baisers , dans ce riant séjour ,
Multipliés , donnés , & rendus par l'amour !

Dieu de nos bois, ô Dieu ! que le seul crime outrage,
Je ne t'offensois point par ce brûlant hommage.
J'ose le croire au moins. Deux êtres innocens ,
Dans l'ivresse plongés , de plaisirs frémissans ,
Respirant tour-à-tour , & confondant leur ame ,
Chaque jour plus heureux , sans épuiser leur flame ;
Ces pleurs délicieux qui coulent dans leur sein ;
Au milieu de ses pleurs , leur front toujours serein ;
Et le recueillement de leur volupté pure ,
Sont les plus doux objets que t'offre la nature.
Tu ne peux condamner ce fortuné lien.
Le bonheur des mortels augmente encor le tien.

Combien j'étois heureuse ! Ah Valcour ! ah perfide !
Combien de fois la nuit , dans sa course rapide ,
Vint-elle nous surprendre en ces charmans réduits !
Je ne distinguois plus ni les jours ni les nuits.
Alors sur mes genoux je reposois ta tête :
Au bruit le plus léger , tremblante , toujours prête ,
Et rassurant ton cœur , trop occupé de moi ,
Je feignois de dormir , & je veillois pour toi.
Tu me trouvois plus tendre au lever de l'aurore ;
Le soleil la suivoit , j'étois plus tendre encore.

En vain il coloroit, & les cieux & les mers ;
Valcour étoit pour moi l'astre de l'univers.
Quelques mots t'échapoient ; je croyois les comprendre,
Ce que dicte l'amour , l'amour le fait entendre.

Tu me disois sans doute : “ ô mon unique appui ,
„ Je t'adorois hier , je t'adore aujourd'hui.
„ Ma chere Zéila , je te ferai fidelle ;
„ Aux yeux de ton amant tu seras toujours belle.
„ Je suis content des biens qui me sont réservés.
„ Va , je te dois les jours que ta main a sauvés ;
„ Tu peux en disposer , puisqu'ils sont ton ouvrage.
„ Oui, j'en prends à témoin ces berceaux, cet ombrage ,
„ Ces gazons parfumés , trône de nos desirs ,
„ Dont l'empreinte encor fraîche atteste nos plaisirs ;
„ Ces antres tapissés d'une vigne abondante ;
„ L'onde de ces ruisseaux , sous ces palmiers errante ;
„ Cent baisers amoureux , que je vais te donner ;
„ Et ces naissantes fleurs , qui vont te couronner.

Si j'en croyois mon cœur , ce fut là ton langage.
Quel changement , ô ciel ! .. Mais dis par quelle rage
As-tu voulu troubler le cours de mes destins ,
Et pour des biens peu sûrs , en quitter de certains ?
De trésors , près de moi , tu n'étois point avide.
L'or à côté des fleurs germe dans la Floride.
Ta main cueillit les fleurs , l'or ne t'a point tenté.
Eh ! qu'en faire en des lieux où rien n'est acheté ?

Comblé de mes bienfaits , tu laissois à la terre
Ce métal si brillant , & si peu nécessaire.
Valcour depuis ce tems a-t-il changé de vœux ?
Ce qu'il fouloit aux pieds , peut-il le rendre heureux ?
Un bonheur ignoré te fatiguoit peut-être :
Valcour , trop jeune encor , n'avoit pu se connoître.
Le desir de la gloire , hélas ! toujours trompeur ,
Avec l'ennui sans doute est entré dans ton cœur ?
Dans les bois cependant ce desir téméraire ,
Cet instinct de ton âge a pu se satisfaire.
Combien de fois j'ai vu de la cime des monts
Leurs habitans descendre au fond de nos vallons !
Ces mortels indomptés , ces ames inflexibles ,
Aux charmes de ta voix tu les trouvois sensibles.
Quand tu la mariois au son des instrumens ,
Quels étoient leurs transports & leurs ravissemens !
Danfant autour de nous , ils quittoient leur rudesse ;
Ils marquoient par des cris leur farouche allégresse.
Et leurs bras suspendus , enchainés sous tes loix ,
Laissoient la fleche oisive au fond de leurs carquois.
Chaque jour dans leurs cœurs augmentoit ta puissance,
Et ces droits si touchans , fondés sur l'innocence.
Des sauvages charmés se joignoient à tes jeux.
Ah ! qui les défarmoît , devoit régner sur eux.
Ils t'auroient par mes mains , donné le diadème ;
Zéila sur ton front l'auroit ceint elle-même ;

Et

Et tes nouveaux fujets eussent chéri dans moi
L'épouse de Valcour, l'amante de leur roi.

Dans quelle illusion va s'égarer mon ame ?

L'ambition ni l'or ne m'ont ravi ta flame.

Dés rigueurs de mon sort, des maux que tu m'as faits,

Je ne dois accuser que mes foibles attraits.

Peut-être qu'en effet tu n'es point si coupable.

Peut-être à tes regards je cessois d'être aimable.

On dit que parmi vous on permet le détour,
Et qu'en le repoussant on enchaîne l'amour.

On dit que la tendresse est soumise au caprice,

Que même la beauté n'est qu'un vain artifice,

Un masque séduisant qui trompe votre espoir,

Et qu'on prend le matin, pour le quitter le soir.

Moi, je n'eus dans mes bois, loin de cette imposture,

Que le plaisir pour fard, que des fleurs pour parure.)

Je laissois, tu le fais, sans projet, sans dessein,

Mes cheveux se jouer, & tomber sur mon sein.

Jamais rien n'altéra mes naïves tendresses;

L'art ne glaça jamais le feu de mes caresses.

Ma bouche sur la tienne, & mon cœur sur le tien,

Je te prodiguois tout, & je ne feignois rien,

Faut-il me reprocher ces transports légitimes ?

L'amour éteint l'amour ! Quoi, lui seul fait mes crimes !

Mais, hélas ! s'il est vrai que tu ne m'aimes plus,

Si mes regrets sont vains, & mes vœux superflus,

Du moins l'humanité doit te parler encore.
 Ne hais point, ô Valcour ! l'amante qui t'adore.
 Je t'ai sauvé le jour, accorde-m'en le prix ;
 Sauve-moi par pitié des horreurs du mépris,
 Du destin qui m'attend, d'un maître qui me brave.
 Tu m'as abandonnée... Ah ! c'est trop d'être esclave ;
 C'est trop d'être avilie... Au cri de mes douleurs
 Ne ferme plus ton ame, & respecte mes pleurs.

Je suis toujours aux bords où Valcour m'a laissée.
 Je n'y vois point d'objets, dont je ne sois blessée.
 Là, sous un joug de fer l'homme rampe abattu,
 Et le morne esclavage en bannit la vertu.
 Là tous les droits sont nuls ; & pour comble de crime,
 Sous l'oppresseur commun chaque sujet opprime.
 On y parle d'un lieu, dont le nom fait rougir,
 Où tous les sentimens ne savent qu'obéir,
 Où l'orgueil à ses pieds fait traîner l'innocence,
 Où le tyran des cœurs est un dieu qu'on encense ;
 Que te dirai-je enfin ? où l'inhumanité
 Prodigue au déshonneur le nom de volupté.
 C'est là, c'est dans ce lieu que, pour toute sa vie,
 Ta Zéila bientôt doit être ensevelie.
 Pourras-tu le souffrir ? Qui ? Zéila ! grands dieux !
 Ton amante entreroit dans ce lit odieux !
 Un autre que Valcour, dans son transport farouche,
 Sur mon sein palpitant imprimerait sa bouche,

Fixeroit tristement ses regards sur les miens ,
Et dans mes bras tremblans enlacerait les siens !
Non , non , ta Zéila , les yeux noyés de larmes ,
Repousseroit la main errante sur ses charmes ,
D'un mortel détesté glaceroit les desirs ,
Ou mourroit de douleur , en voyant ses plaisirs.

Je frémis , je ne puis supporter cette image ,
Épargne-moi , Valcour , un si cruel outrage.
Ah ! s'il m'étoit permis , je te ferois bien voir
Tout ce que peut l'amour , quoiqu'il soit sans espoir.
Sur la terre il n'est rien que Zéila redoute :
Va , je saurois vers toi me frayer une route.
Au bord qui te retient , j'irois , n'en doute pas ,
J'irois , je volerois , ton fils entre mes bras.
Je franchirois les monts , les lieux les plus sauvages ,
Je ferois de ton nom retentir les rivages ,
Les antres des forêts , les échos des déserts ,
Et je demanderois Valcour à l'univers.
J'aurois , pour me guider dans la nuit effrayante ,
Et les yeux d'une mere , & les yeux d'une amante.
Enfin ta Zéila parviendroit jusqu'à toi ;
J'oserois attester mes bienfaits & ta foi.
Tu verrois à tes pieds & ton fils & sa mere ,
Si malheureuse , hélas ! & qui te fut si chere.
Serois-tu sans pitié ? Pourrois-tu repousser
Leurs foibles bras unis pour mieux te caresser ?

Non , un si doux spectacle auroit pour toi des charmes ;
 Sur ces infortunés tu répandrais des larmes ;
 Et je verrois Valcour , fier de m'appartenir ,
 Implorer son pardon . . . bien sûr de l'obtenir.

Mais l'horreur de mon sort m'enchaîne sur ces rives.
 Mes pas sont observés , & mes larmes captives.
 Toi seul dans l'univers peux briser mes liens ;
 Ouvre les yeux sur moi , mes malheurs sont les tiens.
 Goûtes-tu le repos , loin d'une infortunée ,
 Par toi , par toi , Valcour , à gémir condamnée ?
 N'entends-tu pas mes cris , mes sanglots, mes soupirs ?
 Dans le sein des remords est-il donc des plaisirs ?
 Ne te dis-tu jamais ? “ En cet instant peut-être
 „ Elle pleure , & se plaint au ciel qui l'a fait naître.
 „ Sur la rive déserte elle appelle Valcour ,
 „ En serrant dans ses bras le fruit de notre amour.
 „ Sa profonde douleur toujours se renouvelle ;
 „ Il n'est plus de soutien, plus de beaux jours pour elle.
 „ Sous le poids de ses maux , peut-être en ce moment
 „ Elle succombe , meurt , & meurt en me nommant !
 Pourrois-tu de ma mort devenir le complice ?
 Ne diffère plus : viens , sauve ta bienfaitrice.
 Accours ; & si tu crains de me rendre mes droits ,
 Rends-moi du moins, rends-moi mes déserts & mes bois,
 Ces rochers, ces vallons , ces immenses campagnes ,
 Où j'errois avec toi, sous l'abri des montagnes ;

Ces fertiles côteaux , & cet air épuré ,
Que Valcour amoureux a long-tems respiré.

Je veux revoir encor ces fortunés asyles ,
Où nos jours s'écouloient si doux & si tranquiles ;
Ce bois fatal & cher , où tu mourois fans moi ;
Où , sauvé par mes soins , tu me donnas ta foi ;
L'arbre où tu reposois ; ce berceau folitaire ,
Où d'un infortuné Zéila devint mere ;
Et cette grotte enfin , ce paisible séjour ,
Qu'habitoient avec toi la nature & l'amour.
Là , mon cher fils du moins , jouissant de son être ,
Apprendra par mes soins comment on vit fans maître.
Dès que l'âge rendra ses pas moins incertains ,
Moi-même je mettrai des fleches dans ses mains.
Pressé par le besoin , il fera moins timide ;
Il atteindra l'oiseau , malgré son vol rapide.
On ne le verra point , cherchant de vils secours ,
Mendier , en tremblant , le soutien de ses jours ;
Et je lui laisserai , pour unique héritage ,
La force & la vertu , les trésors du sauvage.

Alors , mon cher Valcour , tout entiere aux douleurs,
Dans les antres secrets j'irai cacher mes pleurs ;
Ou j'irai les mêler à cette onde fidelle ,
Qui , me peignant tes traits , me paroissoit plus belle.
Je ferai libre alors : mes yeux pourront choisir
Le paisible bocage où je voudrai mourir ;

86 L E T T R E D E Z É I L A .

Et tandis que ta vie , au plus lointain rivage ,
Coulera lentement fans trouble & fans orage ,
Profondément livrée aux plus sombres ennuis ,
Quand les jours renaîtront , j'appellerai les nuits.
Ton nom , qui soutiendra mes forces défaillantes ,
Ne quittera jamais mes levres expirantes.
Heureuse encore , heureuse , ô trop cruel Valcour ,
De mourir dans les lieux où je connus l'amour !



LETTRE

DE LAUTEUR

Vous êtes jeune, belle, dit-on, & qui plus est, sensible. Avec tant d'avantages faits pour l'éclat, pourquoi, madame, rester obstinément sous le rideau de l'anonyme (*)? Combien de femmes, à votre place, se feroient nommées vingt fois, ne fût-ce que pour me tirer d'embaras! car c'en est un réel d'avoir mille choses à dire à un être que l'on ne connoît point. Par où commencer? Prendrai-je le ton de l'éloge & de la galanterie? Il vous ennuieroit. Quand on est assez modeste pour cacher des vertus & des charmes, on doit être assez philosophe pour dédaigner les complimens. M'embarquerai-je dans une discussion littéraire? Le triste rôle que celui d'un dissertateur! Il falloit me taire, sans doute; mais le moyen? J'ai écrit tant de tristes lettres

(*) Cette dame, qui a jugé à propos de garder l'anonyme, avoit fait imprimer, dans un de nos journaux, une lettre où elle m'invitoit à faire cette réponse.

à des femmes que je connoissois beaucoup , que j'ai cru possible d'en adresser une plaisante à une femme que je n'ai jamais vue. On n'est pas plutôt au fait l'un de l'autre , que l'intérêt tombe & s'éteint. L'ennui du cérémonial ou de l'habitude , succede à l'attrait de la curiosité, cette inquiétude de l'esprit qu'il est si doux de satisfaire & si heureux de conserver. Que fais-je ? peut-être cette réflexion vous est-elle venue ? Peut-être votre silence n'est-il qu'un détour ingénieux , pour jeter plus de piquant dans notre correspondance ? Cela annoncerait une connoissance du cœur humain , qui vous feroit bien de l'honneur & me promettrait bien de l'exercice.

Quoi qu'il en soit , madame , je n'ai point oublié l'engagement que j'ai pris avec vous. Je me rappelle toute l'indignation que Valcour vous a causée. Vous ne conceviez pas comment de gaieté de cœur , j'avois chargé notre nation d'une pareille atrocité. Le crime étoit anglois ; pourquoi l'expatrier ? Un François ingrat & inconstant ! ce double phénomène vous révoltoit ; par la chaleur que vous y mettiez , j'ai entrevu avec plaisir qu'il y avoit encore parmi les femmes quelque étincelle de patriotisme. Hé

bien , madame , si j'ai eu des torts , il faut les réparer : voici l'ouvrage que je vous ai promis. . . Lisez & jugez-moi. Si Valcour est criminel , vous conviendrez qu'il en est bien puni. J'ai armé les élémens ; j'ai déchaîné contre lui le ciel , la terre , & , plus que tout cela , les horreurs du remords. Depuis sa trahison il n'a pas un instant de repos ; il s'abhorre , il se méprise ; il semble que les cris de Zéila franchissent l'intervalle des mers , & viennent tous retentir dans l'ame de ce malheureux. N'est-ce pas là ce que vous demandiez ? N'est-ce point cette réparation que vous exigiez pour l'honneur de votre sexe , & sur-tout du nom françois ? Que n'ai-je réussi ! Quel triomphe pour moi , si le monstre dont vous avez frémi , parvenoit à vous arracher des larmes ! En amour , il n'y a rien de tel que d'être un peu coupable : & c'est presque toujours en méritant d'être haï , qu'on se fait aimer davantage. Tels sont les caprices de la nature , & ces mysteres du cœur si favorables à ces êtres privilégiés , qu'on adore par dépit , & qui trahissent par habitude.

Au reste , madame , il m'a fallu le desir de vous plaire , pour vaincre ma répugnance à don-

ner un nouvel ouvrage dans ce genre, auquel j'ai renoncé. Aussi est-ce le dernier que je hasarde. Il gagnera, sans doute, à paroître sous vos auspices ; & le public, qui ne vous connoît pas plus que moi, vous supposera toutes les qualités qu'il refuse assez volontiers à celles qu'il connoît davantage. Chûte ou succès, vous voilà chargée de l'événement. Pourquoi, me direz-vous, abandonner un genre où vos essais ont été accueillis ? C'est que nous sommes dans un siècle où il ne faut rien épuiser ; c'est que le plaisir, parmi nous, est voisin de la satiété ; c'est que l'héroïde est, depuis quatre ou cinq ans, une plaie qui afflige la littérature, & qu'on commence à murmurer contre la multiplicité de ces sortes d'ouvrages.

Je suis loin d'adopter cependant tout ce que l'on en a dit. Quel est le genre contre lequel on ne s'éleve point dans la nouveauté ? Il est toujours des censeurs chagrins, ou des fots inconsequens, que l'on désole par les tentatives que l'on fait pour les amuser. L'épître héroïque est, sans contredit, très-intéressante en elle-même, par toutes les nuances différentes dont elle est susceptible. Ovide, qui l'a rendue monotone,

n'en a point assez approfondi le caractère & les beautés. M. de Fontenelle est venu fortifier le préjugé établi contre elle, & lui a porté le coup dont elle aura tant de peine à se relever; c'est que M. de Fontenelle avoit l'ame aussi aride que l'esprit fécond. La nature, en travaillant à l'organisation de cet homme supérieur, y fondit tous les germes de la pensée, & réserva pour un autre tous ceux qui font éclore le sentiment.

On reproche à l'héroïde d'être bornée: oui, si on veut la réduire aux plaintes cent fois répétées d'un amour fade & languoureux, & à ces tableaux maniérés de l'éclogue & de l'élégie modernes: mais qu'on lui ouvre le champ des passions; qu'elle en peigne le tumulte, la fougue, les écarts; qu'elle développe la sensibilité d'une ame brûlante ou la fermeté d'un grand caractère; qu'elle soit, en un mot, ce qu'elle doit être: & l'on verra si le reproche est fondé. N'est-elle pas voluptueuse dans l'héroïde de M. Colardeau, terrible & sombre dans le *Rancé* de M. Barthe, tendre & pathétique dans *Cléone à Cynéas*, ouvrage allemand, traduit avec toute la délicatesse françoise? Elle doit manier tous les crayons, employer toutes les teintes, prétendre à tous les

effets. Ne pourroit-on pas même en rajeunir la forme, & placer ceux ou celles que l'on fait écrire, dans des positions neuves & délicates, qui servent à mettre en jour nos mœurs & nos ridicules ? On nous a donné des romans de lettres en prose : une suite de lettres en vers sur un même sujet seroit-elle moins agréable ? Enfin seroit-il impossible d'adapter à notre génie, un genre qui enrichiroit notre littérature ?

Les héroïdes, a-t-on dit encore, ne sont que des études pour la tragédie : c'est comme si l'on avoit dit que les contes de la Fontaine ou ceux de M. Marmontel ne sont que des études pour la comédie. Les genres d'agrément se tiennent presque tous, & rentrent souvent les uns dans les autres ; mais cela n'empêche pas qu'ils n'aient chacun leurs traits distinctifs & leur mérite particulier. Rien ne se confond à l'œil du connoisseur ; il assigne à chaque art les limites qu'il doit avoir, & ne s'arme point contre ceux qui cherchent à multiplier ses plaisirs. L'héroïde devroit rassembler dans un court espace tout l'intérêt dispersé dans les cinq actes d'un drame : voilà un des rapports qu'elle peut avoir avec la tragédie. D'ailleurs, son style, comme celui de la muse

tragique , doit être noble , animé , plein de force , de chaleur & de passion : avec cette différence , que l'une admet quelquefois ces images brillantes & ce coloris qui gêneroit la simplicité indispensable dans les dialogues de l'autre.

On peut juger d'après cela , que l'épître héroïque n'est point un genre aussi borné que bien des gens ont voulu se le faire accroire : son plus grand inconvénient & peut-être son vice radical est son peu d'étendue & la facilité apparente qu'elle promet à la médiocrité paresseuse. C'est par cette raison que nous avons vu tomber successivement le sonnet, l'éclogue, l'épigramme & l'ode même : genre sublime, s'il n'avoit pas été abandonné à des écrivains sans verve , qui l'ont décrédité. (*)

Un écolier , à peine échappé à la férule , & plein de cette effervescence enfantine qu'il nomme imagination , choisit un sujet quelconque ; il rassemble au bout l'un de l'autre trois ou quatre cents vers bien lâches , bien diffus , bien plattement funéraires ; il y joint *l'estampe, la vignette*

(*) On ne fera point ce reproche à M. Sabatier , qui vient de nous donner un recueil de ses odes , où l'on trouve réunis la sagesse des plans & la chaleur de l'exécution , l'enthousiasme & la philosophie,

Et le cul-de-lampe ; & cela s'appelle une héroïde. Comment le public ne séviroit-il pas , & contre l'ouvrage & contre l'écrivain lugubre qui a si peu de peine à l'ennuyer ?

Hé bien , madame , avez-vous payé assez cher la jouissance de l'anonyme ? Croyez-moi ; tirez le voile qui vous couvre. Que risquez-vous , si vous êtes jeune & jolie ? Un plus long silence pourroit me faire soupçonner qu'il n'en est rien ; & c'est assurément le plus grand malheur qui vous puisse arriver. Mais non ; résistez à ce conseil perfide. Il me passe dans la tête mille chimeres qui sont toutes à votre avantage ; & souvent les chimeres valent bien les réalités. Tenez-vous-en là ; soyez long-tems aimable en idée : c'est un plaisir tout neuf , & dont peu de femmes encore avoient senti la délicatesse : prouvez-leur , vous le pouvez , que l'amour-propre y gagne ; & ne vous découvrez que lorsque mon imagination cessera de vous prêter des charmes.





R É P O N S E

D E V A L C O U R .

COMBIEN je suis coupable, & combien je m'abhore!
Et c'est toi qui m'écris ! toi , qui m'aimes encore !
Je pourrois , de mon crime excusant les horreurs ,
T'offrir un pere tendre , expirant dans les pleurs ;
Un pere , qu'au tombeau conduisoit mon absence ,
Et qui perdoit en moi son unique espérance.
Mais il n'est que trop vrai , tous ces prétextes vains
N'ont servi qu'à voiler mes barbares desseins.
Ce cœur , las d'être heureux , & las de l'innocence ,
Eut , j'ose l'avouer , un moment d'inconstance . . .
Dieu ! qu'il m'a couté cher ! tout ce que le remords
A de tourmens secrets & de sombres transports ,
Soupirs profonds & sourds , éternelles alarmes ,
Néant d'une ame lâche , amertume des larmes ,
Va , j'ai tout éprouvé. Vain repentir , hélas !
Qui , né de tes malheurs , ne les réparoît pas !
„ Puisque tu te repens , viens , accours , qui t'arrête ?
„ Détourne , me dis-tu , les maux que l'on m'apprête . . .

J'y volois . . . des devoirs le plus impérieux ,
 Le plus faint , le plus triste , a retardé mes vœux.
 Frappé d'un mal foudain , mon respectable pere
 A besoin de son fils , pour fermer sa paupiere.
 C'est sa mourante main qui m'enchaîne aujourd'hui ;
 Et je ferois pour toi ce que je fais pour lui.
 Puisse au moins cette lettre , au gré d'un vent propice,
 Devançant le coupable , adoucir ton supplice ,
 Ouvrir enfin ton ame aux charmes de l'espoir ,
 Et préparer l'instant où tu dois me revoir !
 Depuis le jour fatal , témoin de ma furie ,
 Apprends quelle douleur empoisonne ma vie ,
 Quels ennuis renaissans s'attachent à mes pas . . .
 Et juge si le ciel fait punir les ingrats.
 A peine le vaisseau complice de ma fuite ,
 S'éloigne de la rive où , tranquille & séduite ,
 Tu mélois mon image aux erreurs du sommeil ;
 Je me peins , Zéila , l'horreur de ton réveil.
 Il me semble te voir tremblante , échevelée ,
 M'appellant d'une voix à peine articulée ,
 Parcourir tous les lieux , tous les détours secrets ,
 Où l'amour nous cachoit aux regards indiscrets ;
 Errer , interroger la foule indifférente ;
 Montrer à tous les yeux la terreur d'une amante ;
 Et trop certaine enfin qu'à jamais tu me perds ,
 Effrayer par tes cris le rivage des mers ;

D'un

D'un regard immobile en mesurer l'espace ,
Du vaisseau fugitif suivre toujours la trace ,
Et l'œil noyé de pleurs , attester mes sermens ;
Mes sermens , sur les eaux emportés par les vents.
Je demeure stupide , & ma vue attentive
Ne peut quitter le bord où tu restes captive.
L'air siffle ; un voile immense enveloppe les cieux ,
Et ce funeste bord dispaçoit à mes yeux.
Ah ! j'en frissonne encor ; sans doute la nature
De son sein ébranlé repouffoit un parjure.
Deux nuâges brûlans , l'un contre l'autre armés ,
Font jaillir mille éclairs de leurs chocs enflammés,
L'espoir fuit : l'art en vain lutte contre la foudre.
Le voile se déchire , & le mât tombe en poudre.
Cent tonnerres nouveaux , sous l'abyme grondans ,
Joignent leur bruit affreux au tumulte des vents.
La vague amoncelée est un torrent qui roule ;
En fillons embrasés le ciel s'ouvre , s'écroule.
Le pilote pâlit à son dernier effort ,
Tout tremble , & chaque flot semble apporter la mort.
Je ne vois que toi seule Errant dans les ténèbres ,
A travers les sanglots , les hurlemens funebres ,
Je t'entends me crier : " arrête , malheureux ;
" Arrête , au nom des pleurs qui tombent de mes yeux.
" Ai-je donc mérité d'être à ce point trahie ?
" Que t'ai-je fait ? Pour toi j'aurois donné ma vie

„ Ingrat , songe à tes jours conservés par ma main ;
 „ Songe au tendre dépôt renfermé dans mon sein.
 Alors mon cœur se glace , & tous mes sens frémissent ,
 Sur mon front pâissant mes cheveux se hérissent.

„ Plongez-moi , m'écriai-je , au plus profond des mers ;

„ Puisse-t-on me cacher dans la nuit des enfers !

„ Vous périssez par moi ; prenez votre victime.

„ Quand le ciel est armé , c'est pour punir le crime :

„ J'ai brisé tous les nœuds , enfreint tous les devoirs :

„ J'ai commis dans un seul les forfaits les plus noirs.

„ Immolez un barbare , & vengez l'innocence.

A ma fureur succede un ténébreux silence ;

Et la tempête même , avec tout son effroi ,

Paroît à tous les yeux moins horrible que moi.

Pour comble de malheur , l'air se calme & s'épure.

Le tonnerre est plus sourd , la nue est moins obscure.

Chacun en cris de joie exhale son transport ,

Et je regrette seul le naufrage & la mort.

On approche ; mon œil croit déjà reconnoître

Les bords , dirai-je heureux , où le ciel m'a fait naître.]

Te peindrai-je l'instant , où mon pere éperdu

Retrouve enfin son fils après l'avoir perdu ?

A mon premier aspect , il jette un cri , s'élance,

„ O mon fils , mon cher fils , ô ma douce espérance !

Dit -il Sa voix se perd ; & muet , oppressé ,

Il me tient dans ses bras étroitement pressé.

Je me fens tout baigné de ses pleurs vénérables.

O bonheur inouï ! transports inexprimables !

Auguste épanchement de l'amour paternel !

Il est donc des plaisirs pour un cœur criminel !

Ce vieillard veut en vain , d'un regard plus sévère ,

M'interroger , se plaindre , user des droits d'un pere ;

La présence d'un fils défarme ses rigueurs.

Quel œil est menaçant , quand il verse des pleurs ?

„ Ne troublez point, lui dis-je, un jour si plein de charmes,

„ Et laissez le reproche expirer dans mes larmes.

Je tombe à ses genoux , j'y reste prosterné ;

J'implore mon pardon , & tout m'est pardonné.

C'est la première fois , depuis ma perfidie ,

Que j'ai connu la joie & le prix de la vie.

C'est la première fois que tes traits éclipsés

Furent , pour un moment , de mon cœur effacés.

Mais bientôt le remords ressaisit sa victime ;

La nature toujours est morne aux yeux du crime.

Fêtes , plaisirs bruyans , prestige des grandeurs ,

Rien ne pouvoit tarir la source de mes pleurs.

En vain quelques beautés qu'intéressoient mes peines ,

D'un air libre & riant , me propofoient des chaînes.

Dans cet âge orageux , où la séduction

Par un penchant si doux emporte la raison ,

Je fus leur opposer un cœur toujours rebelle ,

Les comparer à toi , pour te rester fidelle.

Que m'ont-elles offert ? Dans leurs cœurs languissans
L'amour est composé de mille sentimens,
Qui, loin d'être affortis, l'un à l'autre se nuisent,
Se mêlent à sa flamme, & bientôt la détruisent.
Le ciel ainſi qu'à toi leur donna des vertus ;
Mais tous ces dons, hélas ! font par nous corrompus.
Pour mieux nous enchaîner, elles prennent nos vices,
Tourmentent contre nos cœurs nos propres artifices,
Et de nous apprenant la feinte & les détours,
Font de tristes heureux qui se plaignent toujours.

Est-ce là cet amour dont je connus la flame,
Ce sentiment profond qui se nourrit dans l'ame,
Qui, toujours rajeuni par d'immortels desirs,
Survit à l'habitude, & croît par les plaisirs ?
Cet amour qui jouit du bonheur qu'il procure,
Ce charme répandu sur toute la nature,
Et par qui l'homme enfin, caché dans les déserts,
Peut, sur le sein qu'il aime, oublier l'univers ?
Sont-ce là ces transports auxquels tu t'abandonnes ?
Quels baisers seroient doux après ceux que tu donnes ?

Éloigné de tes yeux, arraché de tes bras,
Je cherchois la nature, & ne la trouvois pas.
Combien je regrettois ces lacs & ces fontaines,
En nappes de crystal épanchés dans les plaines,
Ces arbres toujours verts, dont les fruits odorans
Offroient à notre soif leurs sucſ rafraîchissans,

Tous ces riches objets , ornés par l'innocence ,
Embellis par l'amour , sur-tout par ta présence !
Combien sous ces lambris , où les foins dévorans
Rongent ces malheureux que nous nommons les grands,
Je me suis rappelé ce réduit solitaire ,
Où les jours sont sereins , où la joie est sincère ,
Où , sans chercher au loin un bonheur emprunté ,
Nous trouvions dans nos cœurs notre félicité !
De nos femmes cent fois admirant la parure ,
Et de leurs vains attraits la coupable imposture ,
Je me représentois ces longs cheveux flottans
Sur ton sein découvert , épars au gré des vents ;
Les faciles replis de ta robe tigrée ,
Voltigeante sans art & sans soin préparée ,
Lorsque tu revenois m'apporter au matin ,
Et les fleurs & les fruits qu'avoit cueillis ta main.

C'est ainsi qu'en secret t'adressant mon hommage ,
Je portois en tous lieux mon crime & ton image.
A des triomphes vains & trop peu faits pour moi ,
Je préférois les pleurs que je verfois pour toi.

Un soir , enseveli dans l'épaisseur de l'ombre ,
J'abandonnois mes sens à l'ennui le plus sombre.
Je reçois....ah grand Dieu , quel instant pour mon cœur !
Quel mélange inouï d'allégresse & d'horreur !
Je reçois cette lettre , où ton ame respire ,
Que l'amour m'adressa , que l'amour fit écrire ;

Et qui prouve à jamais aux amans malheureux,
Que l'art n'a point d'obstacle invincible pour eux. !
Elle échappa cent fois de ma main défaillante.
J'y lisois , en tremblant , le nom de mon amante ;
Et mes larmes , tombant sur ces traits précieux ,
Formoient à chaque mot un voile sur mes yeux.
C'est alors que Valcour , effrayé de lui-même ,
Sentit plus que jamais ton infortune extrême.
Une seconde fois je voulus fuir , hélas !
De mon pere , en fuyant , j'avançois le trépas.
Je relisois ta lettre au lever de l'aurore ;
Veillant au sein des nuits , je la lisois encore.
Je ne pouvois quitter ces funestes récits.
Tout mon cœur s'entr'ouvroit au seul nom de mon fils.
Oui , je croyois le voir ce fils si plein de charmes ,
Lever ses foibles mains pour essuyer tes larmes ,
Tandis que lui donnant la plus tendre leçon ,
Tu lui fais répéter & bégayer mon nom.
Rempli de ces objets , consterné , solitaire ,
Je fuyois tous les yeux , même ceux de mon pere.
Observant mon silence , épiant mes discours ,
En vain son amitié m'interrogeoit toujours ;
Je n'osois lui parler , je n'osois lui répondre :
Ses regards m'accabloient & sembloient me confondre.
Pouvois-je révéler mes horribles secrets ,
Et des malheurs honteux , produits par des forfaits ?

Un songe fit enfin ce que je n'osois faire,
 Et du fond de mon cœur arracha ce mystère.
 Un sommeil douloureux, succédant à mes maux,
 Ne me laissoit goûter qu'un pénible repos.
 Je te vis, quel aspect ! quelle funebre image !
 Sous le même palmier, sur le même rivage,
 Où je t'abandonnai, pour chercher loin de toi,
 Les tourmens que mon crime entraînoit après moi.
 Sur un lit de gazon ta tête étoit penchée,
 Comme une tendre fleur que les vents ont séchée.
 Tes yeux encor fereins, encor remplis d'amour,
 S'éteignoient par degrés & se fermoient au jour.
 Mon nom seul échappoit de ta bouche sacrée,
 Que le froid de la mort avoit décolorée.
 Ton fils, hélas ! ton fils, te caressant en vain,
 Et presque inanimé, s'attachoit à ton sein ;
 A ton sein épuisé, dont la source tarie
 Ne pouvoit lui fournir l'aliment de la vie.
 Tu le ferrois à peine en tes bras défaillans,
 Et soulevois sur lui tes regards languissans.
 Sans appui, sans secours, & privé de son pere,
 Il mouroit à côté de sa mourante mere.
 „ Cher Valcour, disois-tu, vois où tu nous conduis.
 „ Si tu ne m'aimois plus, que t'avoit fait ton fils ?
 Tremblant, épouvanté par ces objets terribles,
 Je m'éveille à l'instant avec des cris horribles.

- „ Vertu , nature , amour , ô vous que j'ai trahis ,
 „ O dieux de Zéila , foyez tous attendris !
 „ S'il en est tems encor , rendez vain ce présage ;
 „ Anéantissez-moi , mais sauvez votre ouvrage.
 Mon pere entend ces cris ; il accourt effrayé ;
 Il me trouve à genoux & dans mes pleurs noyé.
 „ Que vois-je , me dit-il d'un ton ferme & sévere ?
 „ Expliquez-vous , mon fils , rassurez votre pere.
 „ Au nom de tous les droits que le ciel m'a donnés ,
 „ Au nom de mes vieux jours , par vous infortunés ,
 „ Mon fils , arrachez-moi ce soupçon qui m'accable ;
 „ Est-on si malheureux , quand on n'est point coupable ?
 Mon pere , je le suis , m'écriai-je . . . & foudain ,
 O Zéila , ta lettre est remise en sa main.
 A ses pieds étendu , je les baignois de larmes.
 Peins-toi mon tremblement , ma pâleur , mes alarmes.
 „ Malheureux , me dit-il , va , cours , franchis les mers ,
 „ Et fuis , loin de mes yeux , au bout de l'univers.
 „ Ta mere , hélas ! mourut , en te donnant la vie ;
 „ je sens que ma carriere est près d'être finie ;
 „ Je n'ai que toi . . N'importe : il faut nous séparer.
 „ De l'aspect d'un coupable il faut me delivrer.
 „ Que ferois-je de toi , toi dont la main parjure
 „ Assassina l'amour , outragea la nature ?
 „ Tremble , tremble aux feuls noms & d'épouse & de fils :
 „ Ne vois-tu pas leurs pleurs ? n'entends-tu pas leurs cris ?

- » Chaque instant qui s'écoule accumule tes crimes.
- » Cours , arrache au trépas de si tendres victimes ;
- » Va réparer leurs maux ; va briser leurs liens.
- » Va, leurs droits confondus font plus saints que les miens.

Le feu de ses discours , la douleur qui le presse ,
Son trouble & mon aspect accablent sa foiblesse.
Il tombe dans mes bras presque sans mouvement.

Ma chere Zéila , c'est depuis ce moment
Que j'ai de jour en jour à trembler pour sa vie ;
Mais l'espérance enfin , qui me sembloit ravie ,
Apporte quelque calme à mon cœur éperdu :
Mon pere peut renaître , & peut m'être rendu.

C'est alors qu'affranchi d'un devoir si funeste ,
Je pourrai de mes jours te consacrer le reste.
O toi , par qui je vis , mon épouse , ma sœur ,
Cet espoir consolant fait tressaillir mon cœur.
Que je vais t'adorer ! que je vais te le dire !
Je dois compte à l'amour de l'air que je respire.
Seul auteur de tes maux , je dois les expier ;
M'en souvenant toujours , te les faire oublier ;
Marquer par ton bonheur chaque instant de ta vie ;
T'idolâtrer enfin , après t'avoir trahie ;
Ne penser , ne sentir , n'exister que par toi ,
Et mériter l'amour dont tu brulâs pour moi.
Ton fils , eh bien , ton fils , je crois déjà l'entendre ,
Ajouter à mon nom le titre le plus tendre ,

Mêler sa douce voix à tous nos entretiens ;
Je le vois de tes bras s'élançer dans les miens.
Infortuné par moi , lorsqu'à peine il respire ,
Il n'a vu que des pleurs ; commence à lui sourire.
Je pourrai donc bientôt , au comble de mes vœux ,
Vous ferrer sur mon sein , vous réunir tous deux !
Répète-lui cent fois qu'il va revoir son pere ;
Mais ne lui dis jamais que j'ai trahi sa mere.
Que mon aspect , hélas ! n'excite point ses cris ;
Et que je puisse encore être aimé de mon fils !
Mon pere , en l'adoptant , saura sécher tes larmes.
Il ne pourra jamais résister à tes charmes.
Oui , tu seras sa fille ; il t'ouvrira son cœur ;
Avant de te connoître , il est ton protecteur.
Il nous partagera son auguste tendresse ;
Nous servirons tous deux d'appuis à sa vieillesse.
Tranquille , tu croiras être encor dans tes bois ,
Et nous serons heureux , quoique soumis aux loix.
Que dis-je ? si tu veux , conservant tes usages ,
Pour être vertueux , nous resterons sauvages.
Pour consacrer nos nœuds , il suffit de s'aimer ;
Le crime est de les rompre , & non de les former.
Ton dieu que j'adorai , commande l'innocence ,
Et donne à la vertu l'amour pour récompense.
Ton dieu fera le mien ; il fera mon bonheur ;
Et je suivrai les loix qu'il grava dans ton cœur.

Mais , ciel ! si confirmant tes cruelles alarmes ,
On alloit , j'en frémiss , ensevelir tes charmes
Dans ce lieu redoutable , où la tendre beauté ,
Ainsi que son honneur , pleure sa liberté ;
Où l'amour gémissant languit dans les entraves ;
Où les plaisirs d'un seul occupent mille esclaves ! . . .
Ma chere Zéila , prévien ce coup affreux.
Zéila , tombe aux pieds du maître impérieux
Qui veut te condamner à cette ignominie.
Ah ! ne rougis de rien ; presse , pleure , supplie ;
Que ton fils avec toi s'attache à ses genoux.
Épuise sur son cœur les charmes les plus doux ,
Les larmes , les soupirs , & même l'artifice.
Pour le vaincre sur-tout , flatte son avarice.
Dis-lui que ton époux , ton frere , ton amant ,
Franchit les vastes mers , qu'il vient en ce moment
Lui porter ta rançon . . . O bonheur ! ô tendresse !
Pour la première fois je bénis ma richesse.
A quel plus noble emploi peut être destiné
Cet or , utile enfin , que le ciel m'a donné !
Qu'avec ravissement je te le sacrifie !
Au prix de tout mon bien , si j'ai sauvé ta vie ,
Si j'ai brisé tes fers , si mon fils m'est rendu ,
Avec tous ces trésors , que puis-je avoir perdu ?

.

108 RÉPONSE DE VALCOUR.

Où suis-je? qu'ai-je appris? rien ne m'est plus contrain.
Il n'est plus de danger pour les jours de mon pere.
Chere amante, combien je vais finir de maux!
Cieux, favorisez-moi: mer, aplanis tes flots.
Aux vœux de Zéila ne sois point infidelle.
C'est une amante en pleurs...c'est un fils qui m'appelle
Puisse, puisse le port, où j'ai pu te laisser,
Ma chere Zéila, ne point me repousser
Comme un monstre odieux, à tes maux insensible;
Qu'il ouvre à ton vengeur son enceinte paisible;
Et pour premiers objets, à mes yeux attendris
Présente sur le bord mon épouse & mon fils!



A P O L O G I E
D E L' H É R O Ï D E.

ON a vu Zéila trahie, abandonnée; Valcour repentant, qui part pour réparer son crime. Mais que deviendra-t-il? qu'est devenue Zéila elle-même? respire-t-elle encore? est-elle esclave ou libre? C'est pour compléter tous ces intérêts suspendus, que j'ai imaginé la lettre qui suit; on y trouvera plus d'action, plus de dramatique, que dans les précédentes. Un autre avantage, digne peut-être de quelque attention, c'est que les trois lettres qui concernent Zéila, réunies, achevent une espèce de petit roman en vers sous une forme unique, ou du moins rare dans notre langue.

On me reprochera sans doute quelques invraisemblances; celle, par exemple, d'avoir fait entrer Zéila au ferrail, quoique, par une délicatesse ridicule, on y exige, au profit du sultan, la plus scrupuleuse virginité. Mais est-il impossible qu'il se soit glissé de la fraude dans un costume aussi igide? Tout passe avec un peu d'adresse; & le

grand Turc , malgré sa réputation de connoisseur , peut y être trompé tout comme un autre. Au moins je le crois ; & si c'est une erreur , comme elle n'est pas dangereuse , on voudra bien me la pardonner.

Parmi les clameurs confuses , élevées contre l'héroïde & ses plaintifs adhérens , il ne faut pas confondre la voix d'un anonyme qui vient de l'attaquer avec force ; mais au moins avec esprit , de la délicatesse , & une apparence de vérité. Il veut détruire le genre , en ménageant ceux qui s'y sont exercés. Il flatte l'amour-propre , même en le contrariant , & guérit d'une main les blessures qu'il fait de l'autre. Telle est la séduction qui devrait toujours accompagner la critique ; elle seroit utile alors , & finiroit même par devenir aimable ; comme certaines femmes privilégiées , que l'on adore en dépit de leurs rigueurs. L'anonyme me permettra de répondre à quelques-uns de ses reproches.

Il établit d'abord que le genre de l'héroïde est un genre *froid & faux*. Voilà , ce me semble , un jugement bien sévère. Un genre est faux , lorsqu'il est évidemment contraire à la nature. Or , je ne vois rien de si naturel que

de supposer un personnage intéressant , agité de quelque passion violente, qui, par le moyen d'une lettre, soulage les ennuis de l'absence, & répand son ame & ses secrets dans le sein d'un pere, d'une épouse, d'une maitresse ou d'un ami. Une lettre, de tous les genres d'écrire, est le plus vrai, le plus rapproché de l'entretien ordinaire, & le plus propre sur-tout au développement de la sensibilité. Il n'est donc point faux : & comment seroit-il froid avec cette dernière prérogative? D'ailleurs, quelque ouvrage qu'on se propose, la chaleur ou le froid fera moins dans le genre que dans l'ame & l'imagination de ceux qui s'y destinent. On convient que la tragédie est ou doit être une production pleine de feu; on ne veut pas même convenir que l'héroïde en soit susceptible. Cependant, que de tragédies glaciales, & quelle chaleur dans l'*Héloïse* de M. Colardeau! Tout dépend de celui qui écrit; & le moindre trait d'un pinceau brûlant détruit toutes ces ingénieuses combinaisons, écloses dans le calme du cabinet.

L'anonyme fonde sur-tout son aversion pour l'héroïde, sur la nécessité, ou plutôt l'usage

établi de tout tems, de l'écrire en vers. Pourquoi réveiller une guerre oubliée, & rajeunir des réflexions méthodiques, qui tendoient à bannir la poésie de je ne fais combien d'ouvrages dont elle fait le premier charme ? La poésie est un langage à part, reçu & adopté, comme la musique qui enchante tous les jours nos oreilles & se venge par le sentiment, de tous les calculs de la raison. Est-il vraisemblable qu'on se poignarde & qu'on meure en chantant ? Est-il vraisemblable que gros René, Mascarille, Flipotte & Cataut parlent en vers ? Oui, tout cela rentre dans l'ordre de la vraisemblance, & devient une seconde nature, par la force de l'habitude & l'autorité des suffrages. Une langue n'est qu'une convention, & peut avoir différens dialectes. Donnez ce nom à la poésie & à la musique : vous aurez tranché le nœud de la difficulté.

Je ne fais trop pourquoi l'anonyme souffre & même autorise les vers dans la tragédie. D'après son systême, ils y sont aussi déplacés que par-tout ailleurs. Je ne fais pas même si ce n'est pas le genre où ils devoient le choquer davantage. C'est parce que je vois Ninias, Séide & Zamore

Zamore dans les convulsions du désespoir, que j'exige d'eux un langage moins composé ; plus je suis frappé de la vérité de leurs mouvemens, plus je veux de vérité dans leur expression. *L'appareil de mille citoyens assemblés, l'optique des décorations, l'illusion du costume*, ne me rendent pas moins difficile. Je ne suis point transporté dans une *autre sphere* ; car le théâtre, pour fixer & mériter mon attention, doit être la peinture fidelle des malheurs qui nous assiegent, des passions qui nous agitent, & des vertus qui nous consolent.

Ainsi je n'apperçois pas bien sur quoi l'onyme appuie sa distinction, qui ne paroît pas du tout une conséquence de son principe.

Quelle disposition à l'illusion peut-on attendre, dit-il, d'un lecteur indifférent & mal intentionné, qui prend une héroïde par désœuvrement, & lit à contre-sens & à voix basse des vers qui dès-lors perdent tout le charme de la cadence & de l'harmonie ? Quel tribut l'auteur en doit-il attendre ? L'ennui. A la bonne heure. Il s'enfuit de là qu'il ne faut point faire de vers pour les gens qui ne savent pas lire & qui sont mal intentionnés ; mais cela ne prouve

point que l'héroïde ne doit pas être écrite en vers.

La poésie peut s'emparer de tous les genres où la passion respire. Rien n'est si passionné, si brûlant que les premières lettres de Julie à S. Preux. Hé bien, je les suppose mises en vers par Racine : de bonne foi, croit-on qu'elles y perdissent beaucoup, & qu'on regrettât infiniment d'entendre parler Julie comme Phedre, Roxane & Hermione ? La vraie poésie ne laisse point appercevoir son mécanisme ; elle se fait sentir à l'ame avant que l'esprit ait eu le tems de la précautionner contre son plaisir : comme dans un concert on oublie les instrumens, pour ne s'occuper que des sons enchanteurs qui en résultent, & produisent la plus touchante harmonie. L'agresseur de l'héroïde fait *une classe séparée de tous les genres que la gaîté vivifie*. Il prétend que toutes les formes leur conviennent, prose ou vers. *Les hommes, dit-il, & parmi eux les François de préférence, pardonnent tout, se prêtent à tout, pourvu qu'on les amuse*. Il fait à ce sujet une réflexion qui peut trouver des contradicteurs. Prodiges de notre gaîté, nous sommes avares de nos larmes. Tel est son sentiment, démenti

par l'expérience de tous les jours. C'est par le cri des hommes rassemblés qu'on peut juger sur-tout le caractère d'une nation, & nos spectacles feroient peut-être la meilleure école d'un moraliste. Hé bien, ces mêmes spectacles ne se soutiennent que par les grands tableaux, les tableaux nobles, pathétiques & attendrissans. Moliere est beaucoup moins suivi que Corneille; une tragédie nouvelle fait beaucoup plus de sensation qu'une comédie nouvelle; & le public d'aujourd'hui n'est point du tout le public de l'autre siècle. On m'objectera peut-être le succès d'une scène (*) bâtarde & bouffonne, qui enrichit quelques talens médiocres aux dépens du goût & de la raison; mais c'est une exception dont il faut rougir, & qu'on ne doit pas citer.

Il est difficile de fixer absolument le caractère d'un peuple. Aussi mobile que le tems, il se charge d'âge en âge de mille nuances imperceptibles, qui en étouffent à la fin la nuance primitive & le trait original. Nous ne sommes

(*) Il faut excepter quelques ouvrages agréables, & sur-tout la musique charmante de MM. Duni, Philidor & Montigni.

certainement pas ce que nous paroissions être. Notre délire superficiel, sur lequel on nous juge, ne va point jusqu'au fond de nos cœurs guérir ce fond de mélancolie qui perce quelquefois à travers le masque & les déguisemens. Rien ne décele mieux l'ennui de soi-même & le vuide de l'ame, que ce goût de parades qui s'introduit dans nos sociétés. Après tous les éclats d'une gaieté convulsive, on est tout surpris de se retrouver triste ; on cherche un plaisir plus neuf, plus attachant, plus délicat, & l'on court, pour se défennuyer d'avoir ri, pleurer avec délices à la représentation d'Ariane, d'Alzire & de Mahomet.

Voilà ce que nous voyons à tout moment, & ce qu'il n'est guere possible de réfuter.

L'auteur de la lettre à M. D . . . par une suite de son idée, condamne dans les héroïdes les sujets sombres & lugubres. Qu'importe, pourvu qu'ils soient intéressans, qu'ils remuent, qu'ils transportent, & qu'ils compensent la briéveté de l'ouvrage par la violence des secouffes, & la force des impressions ? Il passe ensuite au poème épique & didactique, au genre de l'épître & du discours ; c'est dans ces productions particulié-

rement qu'il reconnoît l'empire de la poésie, & qu'il l'appelle la langue de *la mémoire*. Pourquoi ne feroit-elle pas de même dans l'héroïde la langue de la mémoire? Un beau vers, un vers de sentiment, se retient, quelque part qu'il se trouve.

En général l'anonyme affecte un peu trop de prévention contre un genre sur lequel peut-être il n'a point assez réfléchi. Ingénieux comme la Motte, il est comme lui systématique. Pour moi, j'imagine que tous les genres, bien traités, ont leur mérite distinctif, qu'il est inutile de leur disputer. Ne nous érigeons point en censeurs trop épineux; ne donnons des loix qu'avec une extrême circonspection, sur-tout à la poésie, qui a son foyer dans l'ame, & qui ne reconnoît pour modele que le tableau même de la nature. Les différentes sortes de talens doivent être à la société, ce qu'est à la terre la variété des fleurs. Les unes nous plaisent plus que les autres; mais presque toutes ont leurs parfums, leur éclat & leur beauté. Les éclogues de Théocrite, les idylles de Gallus, les héroïdes d'Ovide, ont passé jusqu'à nous comme l'iliade d'Homere, les tragédies de Sophocle, & le traité de Longin. La

postérité n'a point d'égards à toutes les contradictions des contemporains. Sa main impartiale distribue des couronnes à tous ceux qui se sont distingués dans les genres qu'ils avoient choisis. Mais je m'apperçois que je me suis engagé dans une dissertation sûrement trop longue, & par conséquent ennuyeuse. Comme j'ai travaillé dans le genre qu'on attaque, il m'étoit permis de le défendre. Non que je me viffe enlever avec regret la petite gloire d'avoir fait quelques héroïdes ; je suis loin d'attacher de l'importance à ces foibles productions ; je tiens très-foiblement à mes ouvrages , mais un peu à mes idées, & beaucoup à mes sentimens.





L E T T R E
D E V A L C O U R
A S O N P E R E.

MON bienfaiteur ! mon pere ! en cet heureux moment ,
Permetts à mes transports ce tendre épanchement.
Tu vis le sombre ennui , la profonde tristesse ,
Dessécher par degrés la fleur de ma jeunesse.
Le crime , alors , le crime habitoit dans mon cœur ;
Je n'avois pas le droit de prétendre au bonheur.
Maître de mon secret , tu frémis du coupable.
Je n'oublierai jamais ce courroux vénérable
Qui montra la lumière à ce cœur abattu ,
Et me faisant rougir , me rendit ma vertu.
Ma vertu t'appartient , & je t'en dois l'hommage ;
Puisse-t-il ranimer les langueurs de ton âge ,
Et sur tes cheveux blancs , sur ton front respecté ,
Répandre les rayons de ma félicité !
Zéila vit encor ; Zéila m'est fidelle :
Elle fut malheureuse ; elle est cent fois plus belle.

Ah grand Dieu, quel trésor j'avois abandonné !
 Juge de son amour . . . elle m'a pardonné.
 Je renais ; sous mes pas sa main ferme un abyme ;
 Un autre air m'environne ; un nouveau sang m'anime,
 Mais apprends quel outrage & quels maux j'ai soufferts.
 Daigne, un instant, me voir égaré sur les mers :
 Par d'affreux souvenirs épouvanté sans cesse,
 Ne sachant plus sur qui j'appuïrois ma foiblesse ;
 Aussi loin de mon pere expirant dans les pleurs,
 Que de l'objet sacré, trahi par mes fureurs ;
 J'entendois tour à tour, dans mon ame tremblante,
 Les sanglots paternels & les cris d'une amante.
 C'est alors qu'abymé dans le sein des douleurs,
 Je mesurai mon crime, & vis tous mes malheurs.
 Je touche enfin aux lieux, témoins de mon parjure,
 Où j'outrageai l'amour, & bravai la nature ;
 Où je connus la honte . . . A l'aspect de ces bords,
 Je ne pus contenir ma crainte & mes transports.
 Quels sentimens divers combattoient dans mon ame !
 La terreur la faïfit, l'espérance l'enflame.
 Je rougis, je pâlis, mes yeux n'osent s'ouvrir ;
 Et cet effroi mortel est mêlé de plaisir.
 Avec frémissement je descends sur la rive ;
 Je crois, à chaque pas, voir Zéila captive,
 Qui, me reconnoissant parmi ses oppresseurs,
 Se prosterne à mes pieds, les inonde de pleurs,

Et, par moi seul réduite à tant d'ignominie,
Leve vers moi ces mains qui m'ont sauvé la vie.
A ce tableau, je cours, dans la foule égaré,
Vers le fatal réduit du tyran abhorré,
Qui fit esclave, hélas ! un objet plein de charmes,
Paya le droit affreux de voir couler ses larmes,
Et courba sous le joug des plus barbares loix,
Ce vertueux orgueil, libre au moins dans les bois.

J'entre... Ciel ! quel objet devant moi se présente !
Un triste & foible enfant, que ma vue épouvante.
Ah ! j'en frissonne encor ; ses bras étoient meurtris.
Il sembloit que la crainte eût étouffé ses cris.
Fuyant vers son berceau ma présence étrangère,
Ses timides regards redemandoient sa mere.
Rempli d'un morne effroi, souffrant, inanimé,
D'une lente douleur il mouroit consumé.
Des traits de Zéila je crus, sur son visage,
Distinguer, entrevoir une confuse image.
Je sens des pleurs alors s'échapper de mes yeux,
Et prends entre mes bras cet enfant malheureux.
Docile à cet instinct dont la douceur m'attire,
A travers les sanglots où ma parole expire,
Zéila, m'écriai-je ! & cet enfant foudain
Me serre, en souriant, de sa débile main.
Il ne peut s'arracher de mon sein qu'il caresse,
Et m'appelle son pere, en voyant ma tendresse.

122 LETTRE DE VALCOUR

Son maître accourt, menace, &, prêt à lui parler,
Je fens ma voix s'éteindre, & mon cœur se troubler.
Je l'interroge enfin, après un long silence.
Je le presse : il me fixe, & quelque tems balance.
Que voulois-je savoir ? que m'apprend-il, hélas ?
" De Zéila, dit-il, l'enfant est dans vos bras ;
„ Sous de moins dures loix sa mere est enchaînée ;
„ Aux plaisirs du ferrail le ciel l'a destinée.
„ C'est moi qui l'ai vendue. „ A ces mots foudroyans ,
Le frisson de la mort s'empara de mes sens.
Mon malheur est au comble : il me rend le courage.
" Sers-moi, dis-je à ce monstre, & venge mon outrage.
„ Aux lieux où Zéila languit dans les regrets ,
„ Il faut, dès cette nuit, me frayer un accès.
„ Tout cet or est à toi. „ Que ne peut l'avarice ?
De mon noble projet il devient le complice.
D'un garde du palais il court gagner la foi ;
Et l'habit musulman est revêtu par moi.
Résolu de mourir, quelle eût été ma crainte ?
Du ferrail, sans trembler, je pénétrois l'enceinte.
Les horreurs, les périls, dont j'étois entouré,
Me sembloient un triomphe à mes vœux préparé.
Je voulois voir encor mon amante fidelle ;
Trop heureux que mon sang fût versé devant elle !
Que la nuit parut lente à mon empressement !
Au retour du soleil, je me crus un moment

Jouet d'une vapeur ou d'un pouvoir magique.
Devant moi se découvre un périfile antique,
Où différens parfums maroient leurs odeurs
Aux parfums exhalés de cent vases de fleurs.
A des balustres d'or s'enlaçoit un feuillage
Qui tempéroit le jour par son utile ombrage.
Cent réservoirs d'eau vive, entourés de jasmins,
Baignoient, en s'épanchant, l'albâtre des bassins.
Le plafond déployoit la plus riche peinture,
Où l'art, trompant les yeux, égaloit la nature;
Et des sophas, ornés des tapis les plus beaux,
Par-tout, dans ce réduit, invitoient au repos.
Qu'il étoit loin de moi! quelle affreuse journée!
Au choix d'une sultane elle étoit destinée.
Déjà de toutes parts s'assemble en ce séjour,
Ce que la Circassie a formé pour l'amour,
La beauté, la fraîcheur, attrait de la jeunesse,
Ensevelis dans l'ombre, au sein de la tristesse.
Mille esclaves, par ordre, au son des instrumens,
Viennent briguer le prix & lutter d'agrémens.
L'or avec art treffé brille dans leur parure;
L'éclat des diamans enrichit leur ceinture.
L'une dans ses regards exprime la fierté;
L'autre ouvre un œil mourant, fait pour la volupté.
Mais toutes sur leurs fronts peignoient la jalousie,
Et l'émulation de la coquetterie.

124 LETTRE DE VALCOUR

Le passage éternel de la crainte à l'espoir,
Le vuide affreux du cœur, le desir du pouvoir,
Le caprice, le goût des intrigues fatales,
Et sur-tout le projet d'éclipser leurs rivales.

Une feule fuyoit ce concours odieux,
Et sembloit dédaigner la pompe de ces lieux.
Un voile rabattu me déroboit ses charmes,
Mais ne pouvoit cacher ses soupirs & ses larmes.
Combien son abandon me parut séduisant!
Et quelle grace encor dans son accablement!
Sur un marbre voisin elle étoit appuyée,
Plaintive, solitaire, & pourtant enviée.
A ce nouvel aspect, tout mon cœur se troubla:
Une secrete voix me nommoit Zéila.
Oubliant le ferrail & sa contrainte austere,
Je voulus mille fois découvrir ce mystere,
Détacher, déchirer ce voile trop jaloux,
Et de la jeune esclave embrasser les genoux.
Ce sentiment trop prompt, par un autre s'efface.
Un dieu, sans doute, un dieu suspendit mon audace.
Le sultan a paru. Monarque infortuné,
Il leve un front superbe, & voit tout prosterné.
Du pouvoir despotique affreuse & triste image!
Vous, que la crainte adore, & que sert l'esclavage,
Que de tributs honteux, & d'encens consumés,
Pour vous dédommager du bonheur d'être aimés!

Sur mille objets rians que sa cour lui présente,
 Il promene au hasard sa vue indifférente.
 Morne au sein des grandeurs, sans amour, sans desirs,
 Il paroît accablé de l'ennui des plaisirs.
 Sur l'esclave voilée enfin son œil s'arrête,
 Et bientôt il lui fait annoncer sa conquête.
 Le voile tombe. O ciel! à ce seul souvenir,
 Je sens mon cœur encor palpiter & frémir.
 Que vis-je? Zéila, Zéila gémissante,
 Repoussant de ce choix la marque avilissante,
 Pleurant son infortune, & son titre fatal.
 « Sultan, à tes genoux, reconnois ton rival,
 » M'écriai-je; punis un jeune téméraire,
 » Qu'irrite le malheur, qui brave ta colere.
 » J'aime; je suis françois; je ne redoute rien.
 » Mon trésor le plus cher, & mon unique bien
 » Me sont ravis par toi; cette esclave est ma femme:
 » Du plus noir des forfaits j'avois payé sa flame.
 » Pour racheter sa vie, & pour briser ses fers,
 » Déchiré de remords, j'ai traversé les mers.
 » Je connois ta grandeur; &, quoiqu'elle en murmure,
 » Je connois encor mieux les droits de la nature.
 » Rends-moi l'honneur, rends-moi l'objet de mon amour,
 » Ou qu'à tes pieds, Sultan, on m'arrache le jour.
 Tandis que je parlois, ma Zéila mourante
 Rappelloit vainement sa force défaillante.

Le sultan étonné balance quelque tems,
Et paroît agité de divers mouvemens.

Quand son orgueil blessé lui demande vengeance,
La générosité l'invite à la clémence.

Il s'adoucit enfin : à travers sa fierté

J'apperçois dans ses yeux un rayon de bonté.

« Jeune homme , me dit-il , j'excuse ton courage,

» Ton malheur m'attendrit : je pardonne à ton âge ;

» Et pour prix de l'audace où l'amour t'a porté,

» Je te rends ton épouse avec la liberté.

» J'avois fixé mon choix , je te le sacrifie.

» Comblé de mes présens , retourne en ta patrie ;

» Ne crains rien. Un sultan fait être généreux ,

» Et goûter le plaisir d'avoir fait un heureux.

Il me quitte , à ces mots : brûlant d'impatience,

Je vole à Zéila , dans son sein je m'élance.

Le seul son de ma voix ranime ses appas ;

Elle ouvre la paupière & me voit dans ses bras.

Quel moment ! ô mon pere ! oserai-je poursuivre ?

A de si grands plaisirs comment peut-on survivre ?

Mille avides regards se confondent sur nous.

Zéila s'embellit en des instans si doux.

Celles , dont ses traits armoient la jalousie ,

Témoins de mes transports , lui portent plus d'envie ,

Et regrettent ces bords , ces climats trop charmans ,

Où la beauté commande à de pareils amans.

Par l'ordre du sultan , la foule se retire :
 Aux jardins du ferral il nous fait introduire.
 Nous voilà seuls enfin. L'aspect de ces beaux lieux ,
 Les dons d'un autre sol , semés sous d'autres cieux ,
 Des arbres étrangers l'agréable verdure ,
 Des fruits mêlés aux fleurs l'odorante parure ,
 Cent gerbes de crystal jaillissant dans les airs ,
 De nouveaux horizons , un nouvel univers ,
 Tout disparut pour moi : je voyois mon amante ,
 Moi-même je guidois sa démarche tremblante ;
 Et mes sens concentrés par l'excès du bonheur ,
 S'étoient refugiés dans le fond de mon cœur.
 Tous ces événemens me sembloient un menfonge ;
 J'appréhendois toujours la fin d'un si beau songe.
 Doucement attirés par la main de l'amour ,
 Sous un berceau plus sombre & loin des traits du jour ,
 Nous fuyons tous les yeux : c'est là que dans l'ivresse ,
 Où de deux cœurs brûlans s'égare la tendresse ,
 Par un rapide effor l'un vers l'autre élancés ;
 Dans nos embrassemens nous restons enlacés.
 C'est là qu'à mes transports Zéila s'abandonne.
 L'amour demande grace , & la vertu pardonne.
 Dans ces lieux cependant nous formons des desirs.
 Il manquoit un témoin à de si doux plaisirs.
 Nous courons vers mon fils : cet enfant solitaire
 Esclave en son berceau , mouroit loin de sa mère.
 Il la voit , jette un cri ; rien ne peut l'arrêter.

128 LETTRE DE VALCOUR A SON PERE.

Il vole dans son sein , pour ne le plus quitter.
Son œil me reconnoît , & pétille de joie.
Sur ce front enfantin le bonheur se déploie.
Sa mere de ses bras le portoit dans les miens ;
Et mes tendres baisers le disputoient aux siens.
Sur nos levres de flamme il respire la vie ;
Pour bégayer mon nom , sa langue se délie.
Il devient moins timide en devenant heureux ,
Et de ses foibles mains nous réunit tous deux.
J'enleve à son tyran cette chere victime.
L'or répare une fois les ravages du crime.
Mon fils de la misere a quitté les lambeaux :
On cherche pour son front des ornemens nouveaux ;
Et cet enfant touché des soins de la nature ,
Revient d'un œil riant nous montrer sa parure.

Ah ! dans cet instant même il arrête ma main.
Mon pere , il me demande à voler dans mon sein.

.

Qu'ai-je appris ? Du sultan la noble bienveillance ,
Pour quelques jours encore exige ma présence.
Des bords que j'ai quittés il veut m'entretenir.
Comblé de ses présens , je lui dois obéir.
Libre de ce tribut , de ce devoir auguste ,
Je cours en remplir un & plus saint & plus juste.
O vieillard adoré , dans tes bras je revien
Achever mon bonheur , en m'occupant du tien.



LORSQUE je donnai les lettres de Barnevelt & de Zéila, j'en promis douze dans le même genre, & j'étois bien disposé à tenir ma parole; mais j'ai craint d'épuiser l'indulgence du public, toujours passagere, & toujours plus facile à perdre qu'à obtenir. J'ai pressenti son refroidissement vague ou fondé; & j'ai cru qu'il me pardonneroit d'être parjure, pourvu que je ne devinssé pas ennuyeux.

Voici les trois ouvrages que j'ai annoncés; ils terminent la collection des lettres; &, quoi qu'on en dise, je ne me repentirai pas d'avoir employé quelques vuides de ma vie à cultiver un genre intéressant, qui donne à l'ame toutes les émotions dont elle est susceptible, peint tour à tour l'abattement de la douleur ou l'ivresse du plaisir, arme l'amour d'un poignard ou le couronne de fleurs, remet sous nos yeux plusieurs sujets dont la tragédie n'ose s'emparer, & réunit le double mérite de favoriser la paresse, en développant la sensibilité.

Ces lettres avoient déjà paru; mais les changemens que j'ai faits dans les deux premières

les rendent comme nouvelles. Si l'amour conjugal, qui domine si tristement dans le sujet d'Octavie, semble un peu l'éloigner de nos mœurs, j'ai pensé qu'il s'en rapprochoit, par les maneges & l'artifice de Cléopâtre. Le nombre des êtres jolis & faux qui ressemblent parmi nous à cette reine célèbre, prouveroit presque l'ingénieux système de la transmigration des ames. Celle de Cléopâtre n'est assurément pas restée dans l'inaction.

D'ailleurs, le tableau de l'affervissement d'Antoine peut être de quelqu'utilité, dans un siècle où cet illustre & foible Romain a trouvé tant d'imitateurs. Les Octavies de nos jours ne sont guere plus fêtées que celles d'autrefois, & nous payons au moins aussi cher qu'à Rome, l'honneur d'être dupes par leurs rivales.

Le sujet de Héro à Léandre est un peu antique ; mais il n'en est pas moins agréable. Ovide l'a traité avec cette séduction, ces graces variées, & cet abandon voluptueux qui le caractérise. La lettre de Héro est pourtant une de celles où il se soit le moins abandonné, & dans laquelle il semble le plus économe de ces détails charmans qui refroidissent l'ensemble, & de ce

bel - esprit dont la profusion lui est reprochée. Je me suis rempli de ces idées, sans m'y assujettir avec la fervitude d'un traducteur : heureux si j'ai su m'approprier quelque'une des beautés de mon modèle, dont il faudroit même ambitionner les défauts.

La réponse d'Abailard est absolument neuve. Celle que je hasardai, il y a quelques années, est pleine de hardiesses & d'un libertinage d'imagination que je désavoue. Ce n'est jamais Abailard que j'y fais parler, c'est toujours moi qui parle à sa place. Je n'avois point la force alors d'approfondir l'abyme de douleurs où cet amant est plongé : celle - ci, je l'imagine, est plus vraie & mieux conçue : j'ai tâché d'y peindre les ravages d'un feu qui s'irrite & fermente sans explosion dans un cœur isolé ; ces combats de l'amour & de la piété, où l'avantage est toujours pour l'amour ; ces déchiremens d'un être séparé de lui-même, qui ne conserve d'énergie que pour mieux sentir sa foiblesse & prouver que tout dans l'homme est subordonné à ce physique impérieux que l'on aime à vaincre, mais qu'il est affreux de n'avoir plus à combattre. Il falloit que le désespoir d'Abailard ne

resembloit point à celui d'Héloïse ; leur situation qui paroît la même , est en effet bien différente. Héloïse a du moins un plaisir qu'on ne peut lui ôter ; celui d'avoir sacrifié à ce qu'elle aime , tout ce dont elle auroit pu disposer pour un autre. Abailard n'a rien qui le console. Le passé , le présent , l'avenir se rejoignent pour le tourmenter ; & depuis que la providence a fait des malheureux , il est un de ceux dont elle a , si on peut le dire , perfectionné l'infortune. Ses expressions ne doivent point se ressentir de son état , & il doit trouver dans son ame toute la virilité du sexe qu'il a perdu.

Quelques personnes feront peut-être curieuses de confronter les anciennes pièces avec les nouvelles : les premières se trouvent dans plusieurs collections , & entr'autres dans le plus joli des recueils.

Il est étonnant combien ont pullulé depuis peu ces recueils de poésies , où l'on se trouve couché tout de son long , à l'heure que l'on y pense le moins. Quelques-unes de ces compilations sont pourtant assez bien faites , & ont réussi ; mais elles réussiroient davantage , si ceux qui y président , daignoient consulter ceux dont

ils rassemblent les productions : elles ne reparoîtroient pas au moins avec les taches qui les déparent. Le goût y gagneroit, le public aussi ; & ces messieurs auroient à s'applaudir d'un procédé honnête, qui ne gâte jamais rien, même en littérature.

Il paroît au commencement de chaque année, avec le titre peu fastueux d'*Almanach des Muses*, une petite collection, dont l'idée est fort agréable, & pourroit devenir précieuse si elle étoit bien remplie. C'est là que l'on voudroit fixer, pour ainsi dire, ces riens fugitifs, échappés pendant l'année à l'amour, au plaisir, à la paresse, & qu'on pourroit appeler le volatile de la gaité françoise ; mais comme ces pieces légères, en courant de main en main, se chargent de toutes les bévues de ceux qui les copient, elles feront toujours infidelles & pleines de fautes, tant qu'on ne s'adressera pas aux auteurs eux-mêmes, qui seuls peuvent remédier à ces inconvéniens.

J'imagine que les rédacteurs de cet *almanach* ne me sauront pas mauvais gré d'un conseil qui peut tourner à leur avantage & satisfaire les mécontents. Cela ne me regarde point,

car je ne le fais jamais ; mais , en général , rendre ainsi publics les ouvrages d'un auteur avant qu'il les ait revus & qu'il y ait mis la dernière main , c'est surprendre une femme avant sa toilette ; & la coquetterie de l'un n'est pas moins ombrageuse que celle de l'autre.





O C T A V I E ,

S O E U R D' A U G U S T E ,

A A N T O I N E .

ANTOINE , fans combattre , a cédé la victoire !
Méprisé par les siens , vil aux yeux de la gloire ,
Au signal d'une femme , il quitte ses vaisseaux ;
Il partage sa honte , & la fuit sur les eaux.
J'en frémis... Qu'as - tu fait ? & quelle est ta foiblesse ?
Vois l'abyme où t'entraîne une indigne maîtresse.
Rome te défavoue , & rougit de tes fers.
L'opprobre de tes feux a rempli l'univers.
Envisage un moment tes premières années ,
Par ton bras jeune encor ces palmes moissonnées.
Rappelle-toi ces tems , ces exploits dont l'éclat
Tournoit vers toi les vœux du peuple & du sénat ,
Quand l'ami de César , aux yeux charmés de Rome ,
Sembloit , en l'imitant , reproduire un grand homme ;
Et juge , malheureux , si ton cœur est changé.
Non , tu n'es plus le même , & Brutus est vengé.
Un soupir d'une femme , un coup-d'œil te surmonte.
Fière de ton malheur , & sur-tout de ta honte ,

Elle étouffe dans toi l'ardeur de nos guerriers,
Et sa main de ton front arrache les lauriers.
Foible & trop cher époux, est-ce ainsi que l'on aime ?
Pour te défabufer, je ne veux que toi-même.
Combien de fois, glaçant ta flamme & tes desirs,
Le remords n'a-t-il point corrompu tes plaisirs ?
Combien de fois & Rome & la triste Octavie
Vinrent-elles s'offrir à ton ame attendrie ?
Permetts, permetts qu'enfin j'ose élever la voix.
C'est l'honneur... c'est l'amour qui réclame ses droits.
Si je la méritai, ta haine est légitime.
Mais, dis-moi donc, cruel, dis-moi quel est mon crime.
 Mon frere, hélas ! mon frere étoit prêt à s'armer ;
Et la guerre entre vous alloit se rallumer.
L'accord de deux héros devenoit mon ouvrage.
Mon hymen, tu le fais, en étoit le seul gage.
Je n'examinai rien ; je pensai que ces nœuds,
En m'unissant à toi, vous uniroient tous deux.
Cléopâtre, ses feux, ta première foiblesse,
Rien ne put un moment effrayer ma tendresse.
Je bravai Cléopâtre, & mes desirs secrets
Brûloient d'humilier l'orgueil de ses attraits ;
Je voulois, illustrant les amours d'Octavie,
T'adorer, la punir, & servir la patrie.
Rome m'applaudissoit, & cherchoit dans mes yeux
Le consolant espoir d'un avenir heureux.

Toi-même entretenois un amour si funeste.

La gloire m'aveugla ; le penchant fit le reste.

Que ce moment flatteur , où je reçus ta foi ,
Que ce jour , cher Antoine , eut de charmes pour moi !
Quelle pompe , grands dieux ! quel transport d'allégresse !
Des maîtres des Romains je me voyois maîtresse.
J'enchaînois leurs complots & leur ressentiment ;
Je nommois l'un mon frere , & l'autre mon amant.
Écartant de son sein la discorde & les haines ,
De Rome entiere alors je crus tenir les rênes.
Je sentis , je l'avoue , un orgueil généreux ;
L'orgueil est pardonnable à qui fait des heureux.
L'amour de Cléopâtre , & ses jaloufes larmes ,
Relevoient mon triomphe , ajoutoient à mes charmes.
Dans le sein du repos couronnant tes exploits ,
Ma tendresse au vainqueur osoit dicter des loix.
Entre la guerre & moi tu partageois ta vie ;
Et le rival d'Auguste adoroit Octavie.
Que dis-je ! cette Rome où je reçus ta foi ,
N'étoit point un théâtre assez brillant pour moi.
Tu voulus , divulguant les secrets de ton ame ,
Apprendre à l'univers ton bonheur & ta flame.
Tu voulus qu'Octavie , adorée en tous lieux ,
Devint encor plus chere & plus belle à tes yeux.
O jours de mon éclat , écoulés dans Athenes !
Là , tout sembloit uni pour resserrer nos chaînes.

Ce peuple, favori de Minerve & de Mars,
Qui dans le monde entier voit circuler ses arts,
Témoin de mon bonheur si pur & si tranquille,
S'empressoit chaque jour pour orner mon asyle.
Tu laissois dans mes bras reposer ta valeur ;
Ton front, où se peignoit le calme de ton cœur,
N'avoit plus cet orgueil qui sied à la victoire.
A ta vertu paisible on pardonnoit ta gloire ;
Et ce séjour, dont Rome envioit le destin,
S'embellissoit encore à l'aspect d'un Romain.

Trop rapides instans, qu'ont suivis tant de larmes !
Ambitieux rivaux, où portez-vous vos armes ?...
Tu me fuis ; je te vois voler sur tes vaisseaux,
Et mes regards mourans te suivent sur les eaux.
Dès ce moment affreux, un sinistre présage
Vint éclairer mon cœur & glacer mon courage.
Cléopâtre soudain vint s'offrir à mes yeux.
Je tremblai, je frémis, je reconnus tes feux...
Dans le gouffre des mers plongez sa flotte errante,
Vents, soulevez les flots, & vengez une amante.
L'ingrat qui me trahit est indigne du jour ;
Qu'il sente, en expirant, les fureurs de l'amour...
Ou du moins écartez cette flotte fatale
Du séjour dangereux où regne ma rivale...
Inutiles souhaits ! & les vents & les dieux
T'ont déjà transporté sur ces bords odieux.

Il me semble la voir , cette amante hautaine ,
Sourire à son captif , que l'amour lui ramene.
Je te vois encenser ses perfides appas ,
Et de mes pleurs , cruel , t'applaudir dans ses bras.
Tantôt , à ses transports abandonnant son ame ,
Dans une longue ivresse elle épuise ta flame ;
Et tantôt , de son art déployant les secrets ,
D'une fausse douleur elle arme ses attraits ;
Elle affecte une tendre & douce rêverie.
De la peur de te perdre elle paroît remplie ,
Et sa feinte langueur , ses parjures soupirs ,
Rallument ton amour éteint dans les plaisirs.
C'est ainsi que , mêlant le caprice & les larmes ,
Elle fait à tes yeux multiplier ses charmes.
Tu caresses l'erreur qui t'a préoccupé ,
Et tu crois être heureux , quand tu n'es que trompé.

Dans quels nouveaux excès elle se précipite !
Quoi ! d'un lâche triomphe (*) elle honore ta fuite !
Sous le nom de Bacchus , un héros , un Romain
Parcourt Alexandrie , un thyrsé dans la main !
Puis-je , à ces traits honteux , reconnoître un grand homme ?
Est-ce ainsi qu'autrefois tu triomphois dans Rome ?...

(*) Ce triomphe d'Antoine n'est placé dans l'histoire qu'à son retour de la guerre contre les Parthes ; retour qui passa pour une fuite. J'ai cru pouvoir placer cette circonstance après la bataille d'Actium.

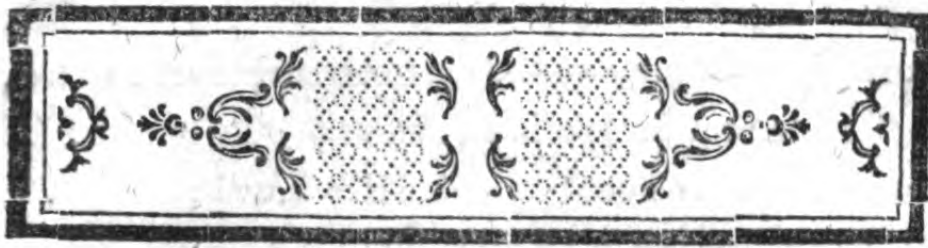
Où vais-je m'égarer ! Tu ne m'écoutes pas ;
Les charmes de l'Égypte ont enchaîné tes pas.
Des jardins, des bosquets, dont tu cherches l'ombrage,
Voilà le champ de Mars où brille ton courage.
C'est là que, sur des fleurs mollement endormi,
Repose de César le vengeur & l'ami.

Cependant Octavie, à gémir condamnée,
Sans titre, sans époux, languit abandonnée.
Sur mes tristes destins Rome a les yeux ouverts.
Je voudrois m'exiler, & fuir de l'univers.
Le désespoir m'accable, & ta fureur tranquile
Jusques dans ton palais me refuse un asyle.
On a vu Marcellus, & ton épouse en pleurs,
Chez Auguste porter leur honte & leurs douleurs :
Cet enfant, tout baigné des larmes de sa mere,
Sembloit sentir mes maux, & t'appelloit son pere.
On m'a vue obéir à tes ordres cruels,
Et servir de trophée à tes feux criminels.
Dans nos malheurs communs peux-tu trouver des charmes ?
Mêler à tes plaisirs l'image de mes larmes ?...

Mais si ton lâche cœur persiste à m'outrager,
Je dois t'en avertir, tes jours sont en danger.
Je parlois en épouse, & je parle en Romaine.
Rome de jour en jour contre toi se déchaine.
" Quoi ! dit-elle, un enfant élevé dans mon sein,
Au fort d'une étrangere uniroit son destin !

„ Quoi ! le soleil verroit , au milieu de nos armes ,
„ Une reine insolente étaler tous ses charmes !
„ Il verroit nos foldats , dans une lâche cour ,
„ Joindre leurs étendards aux chiffres de l'amour !
„ Gardons-nous de souffrir ces coupables bassesses ;
„ Il faut à l'univers dérober nos foibleffes.
„ Il faut , lorsqu'un Romain devient sourd au remord ,
„ Abréger son opprobre , en lui donnant la mort. „
Le sénat applaudit , & le peuple s'anime.
Jusques dans la Syrie on veut punir ton crime.
Mon frere , transporté d'une juste fureur ,
Cherche à perdre un rival , en vengeant une sœur.
Enfin , ouvre les yeux ; que ton danger t'éclaire ;
Que la gloire te parle . . . Elle te fut si chere !
Reviens vers Octavie ; elle t'aime toujours ,
Elle oubliera l'affront de tes lâches amours.
La beauté , cher époux , est un frêle avantage ;
Mais , si je l'ai perdu , viens revoir ton ouvrage.
Ah ! parois seulement à mes yeux satisfaits ,
Et tes premiers regards me rendront mes attraits.
Dans les embrassemens du seul mortel que j'aime ,
Je défirois les yeux de Cléopâtre même.
Tu gémis . . . Je triomphe. Oui , ton cœur combattu
N'est point fait pour trahir la gloire & la vertu.
Au jeune Marcellus tu vas servir de pere.
Seul il a consolé les ennuis de sa mere.

Que dis-je ! en cet instant peut-être , dans tes bras ,
 Cléopâtre poursuit l'arrêt de mon trépas.
 Puissent du moins les dieux , puissent les destinées
 D'une femme inhumaine abrégér les années !
 Qu'elle meure trahie , & voie , en expirant ,
 La joie étinceler au front de son amant !
 Puisqu'elle empoisonna le bonheur de ma vie ,
 Que l'horreur de sa mort venge au moins Octavie !
 Et périssent ainsi ces dangereux objets ,
 Que la nature orna de coupables attraits ,
 Pour avilir l'amour , pour décorer le vice ,
 Pour ériger en art la fraude & le caprice !
 Méprisables beautés qui , dans le plus grand cœur ,
 Font mourir , par degrés , le germe de l'honneur ;
 Qui , fieres de régner sur d'illustres esclaves ,
 Leur donnent chaque jour de nouvelles entraves ,
 Du devoir à leurs yeux dérober le flambeau ,
 Et les parent de fleurs , en creusant leur tombeau !
 Pardonne ce transport. . . Oui , je voudrais moi-même
 Percer de mille coups la barbare qui t'aime. . .
 Toi , cher Antoine , vis , & vis toujours heureux.
 Ce n'est pas contre toi que je forme des vœux.
 Puisse Rome te voir , dans une paix profonde ,
 Assis avec Auguste au premier rang du monde !
 Et que ne puis-je enfin , descendant chez les morts ,
 Emporter avec moi jusques à tes remords !



H É R O
A L É A N D R E.

QUOI ! trois jours sans te voir, trois jours sont écoulés !
Rends le calme , Léandre , à mes sens défolés.
Quel obstacle nouveau te retient sur la rive ?
Je tremble , tout m'alarme ; une amante est craintive.
Tu fais par mille jeux varier tes plaisirs ,
Écarter les ennuis , & charmer tes loisirs.
Tu peux , sourd à ma voix , insensible à ma peine ,
Faire voler un char sur la brûlante arène ;
Ou bien , armant ton bras d'inévitables traits ,
Nouvel Endymion , errer dans les forêts.
Moi , je n'ai que l'amour ; à lui je m'abandonne.
Qu'ai-je besoin sans lui de l'air qui m'environne ?
Pour respirer sa flamme il sembla me former ;
Je ne veux , je ne puis , & je ne fais qu'aimer.
Ce qui me reste à faire , hélas ! dans ton absence ,
C'est de parler de toi , d'implorer ta présence ;
De te nommer cent fois , de gémir , de trembler ;
De répandre des pleurs que toi seul fais couler.

Toi seul es tout pour moi.. dans ton cœur, cher Léandre,
Rassemble tous les feux de l'amour le plus tendre :

Tu ne pourras encor te comparer à moi ,
Ni me rendre jamais l'amour que j'ai pour toi.

L'aurore à peine luit ; pleine de ton image ,
Je m'arrache au sommeil & je cours au rivage.
Là, jetant sur les mers des regards furieux ,
J'accuse , je maudis & les vents & les dieux.
Je cede à des frayeurs que j'enfante moi-même.
Chaque flot qui s'éleve engloutit ce que j'aime ;
Et si le calme enfin renaît au sein des eaux ,
Je m'écrie à travers les pleurs & les sanglots :
“ Ne peut-il pas venir ? que fait-il ? qui l'arrête ?
” Pour quitter le rivage, attend-il la tempête ?

Qu'est devenu ce tems , où ton cœur amoureux
Sembloit dans les dangers puiser de nouveaux feux ?
Je t'ai vu mille fois , malgré l'onde irritée ,
Malgré les cris plaintifs d'une amante agitée ,
Je t'ai vu , sous un ciel étincelant d'éclairs ,
Lutter contre les vents déchainés dans les airs ;
Affronter les écueils ; & , fier de ton courage ,
T'applaudir dans mes bras d'avoir bravé l'orage.
“ Léandre , qu'as-tu fait , te disois-je toujours ?
” Comment puis-je être heureuse , en tremblant
pour tes jours ?

Qu'avec

Réchauffé dans mon sein , tu riois de ma crainte ;
Et cent baisers de feu s'opposoient à ma plainte.
Qu'avec plaisir alors je bravois le courroux
Des flots impétueux grondans autour de nous !
Qu'avec facilité je te donnois ta grace !
Et dans ces doux momens que j'aimois ton audace !

Mais un souffle aujourd'hui suffit pour t'arrêter.
Tu t'endors dans le calme , au lieu d'en profiter.
Neptune , cette nuit , t'ouvroit un sûr passage ;
Il t'offroit ses faveurs : en as-tu fait usage ?
Ah ! quand on aime bien , on a plus de desirs ;
Et perdre un seul moment , c'est perdre cent plaisirs.
Tu me laisses , cruel , en proie à mes alarmes ,
N'embrasser que ton ombre , & veiller dans les larmes.
Moi , veiller pour gémir ! Hélas ! tes premiers feux
Ne m'ont point préparée à ce tourment affreux.
Cesse de prolonger une épreuve si rude :
Je seche dans la crainte , & dans l'incertitude.
Sans cesse parcourant ces bords , où tu n'es pas ,
Je cherche à découvrir la trace de tes pas.
Si l'on revient des lieux que mon amant habite ,
Vainement on voudroit éviter ma poursuite ;
On ne voit , on n'entend , on ne trouve que moi.
A l'univers entier je m'informe de toi.
C'est peu : tes vêtemens , seul gage qui me reste ,
Quand le jour te rappelle en ton isle funeste ,

Chers à mon souvenir , & chers à mes douleurs ,
 Je les couvre cent fois de baisers & de pleurs.
 Ainsi , dans les regrets , amante abandonnée ,
 Je compte les instans d'une longue journée.
 Mais à peine la nuit vient , au gré de mes vœux ,
 Embrasser de son voile & la terre & les cieus ;
 Appellant près de moi ma compagne fidelle ,
 Sur cette tour fameuse , où je vole avec elle ,
 D'une tremblante main j'allume des flambeaux.
 J'adresse ma prière au monarque des eaux ;
 Et plongeant mes regards dans cette horreur profonde ,
 Dans cette obscurité qui regne au loin sur l'onde ,
 Je voudrois que le dieu dont nous portons les fers ,
 De cent astres nouveaux pût éclairer les mers.

O toi , de mes ennuis confidente chérie ,
 Parle , porte l'espoir dans mon ame attendrie.
 Viendra-t-il ? .. penfes-tu qu'il se soit échappé ?
 S'il alloit se briser sur ce roc escarpé !
 Crois-tu qu'il l'ait franchi ?.. qu'entends-je ?.. c'est lui-même.
 Il vient Je vais revoir le seul mortel que j'aime.
 Rentrez , noirs aquilons , dans vos sombres cachots :
 C'est un dieu . . . c'est l'amour qui traverse les flots.
 Je prête , en ce moment , une oreille attentive ;
 Et toujours mes regards sont fixés sur la rive.
 Le bruit le plus lointain , le moindre mouvement ,
 Un rameau qui frémit , m'annonce mon amant.

Succombé-je , à la fin , au sommeil qui m'accable ,
Le sommeil te ramene , & tu n'es plus coupable.
Malgré toi-même alors , signalant ton retour ,
Tu me venges , cruel , des alarmes du jour.
Malgré toi-même alors , je suis encore aimée.
Tu meurs , & tu renaïs sur ma bouche enflammée ;
Tu renaïs plus charmant , & tu me fais goûter,
Tout ce qu'on affoiblit en l'osant raconter. . . .
Vains plaisirs , que bientôt le réveil empoisonne !
Ils ont un prix bien doux quand c'est toi qui les donne.
Pour vanter mon bonheur , je veux jouir du tien ,
Je veux sentir ton cœur palpiter sur le mien. . .
Que le vent siffle alors , & que la foudre gronde ;
Que tout , dans l'univers , s'éroule & se confonde :
Tranquille dans tes bras , & ne songeant qu'à toi ,
Tout ce désordre affreux viendra-t-il jusqu'à moi ?
Pourquoi donc me laisser languir loin de ta vue ?
Viens finir les tourmens d'une amante éperdue ;
Viens consoler un cœur plongé dans les ennuis.
Est-ce ainsi qu'auroient dû s'écouler tant de nuits ?
Je ne fais que penser. Réponds-moi : qui t'arrête ?
Crains-tu pour ton retour ? Parle ; me voilà prête.
J'irai , n'en doute pas , m'élaner dans les eaux ;
Vénus , fille des mers , m'applanira leurs flots.
Bravant tous les périls qu'une femme redoute ,
Vers toi ces foibles bras s'ouvriront une route. . .

Hé bien , n'oseras-tu m'atteindre & m'imiter ?
Et craindras-tu les vents que je cours affronter ?
Oui , je te rejoindrai sur les plaines profondes ;
L'amour autour de nous enflammera les ondes ;
A tes bras fatigués il unira les miens ,
Et mes ardents baisers iront chercher les tiens.

Malheureuse ! où laissé-je égarer ma tendresse !
L'amour infortuné doit avoir moins d'ivresse.
Sans doute un autre feu . . . je n'y survivrois pas . . .
Tu le fais bien , cruel . . . voudrois-tu mon trépas ?
Ton amante , grands dieux ! deviendrait ta victime !
Non...tu l'as dit cent fois , l'inconstance est un crime.
Rappelle tes discours , rappelle ces momens
Où le plaisir lui-même a scellé tes sermens ;
Tes sermens séducteurs , qu'aujourd'hui je réclame.
Mes attraits, cher Léandre, ont des droits sur ton ame ;
Si j'ose les vanter , cet orgueil m'est permis ;
Je les tiens de toi seul ; c'est toi qui m'embellis.
Comme on voit cette fleur , qui semble aimer encore ,
Et regarder toujours l'astre qui la colore ;
Ainsi , sur mon amant l'œil sans cesse arrêté ,
J'emprunte de lui seul mes graces , ma beauté ;
Il pénètre mes sens par sa douce lumière ;
C'est le dieu que j'adore , & l'astre qui m'éclaire....
Il ne me trahit point . . . quel espoir enchanteur
Porte un calme secret dans le fond de mon cœur !

Toi qui vis Mars lui-même étonné de ses larmes ,
Dans tes bras amoureux s'enivrer de tes charmes ;
Qui dans l'ombre des bois , près du jeune Adonis ,
Brûlas de tous les feux qui dévorent ton fils ;
Nous aimons toutes deux ; notre cause est commune.
Protege mon amour contre Éole & Neptune :

Ces dieux , ces dieux si fiers font soumis à tes loix.
Parle , ordonne , ô déesse ! ils entendront ta voix.

Mais quoi ! déjà la nuit a déployé ses voiles ,
Et semé dans les cieux l'or brillant des étoiles.
Morphée a suspendu les maux de l'univers.
Dieux ! quelle volupté se répand dans les airs ?
Ces arbres , dont le choc ébranloit ce rivage ,
Élevent jusqu'aux cieux leur immobile ombrage ;
La terre exhale au loin les plus douces odeurs.
L'haleine des zéphirs , & le parfum des fleurs ;
Ce silence profond , cette mer plus tranquile ,
Qui semble se jouer autour de cet asyle ;
Ce calme , cette nuit plus belle qu'un beau jour ;
Tout verse dans mes sens les langueurs de l'amour.
Confirme , cher Léandre , un si charmant augure :
Oui , c'est toi , dont l'approche embellit la nature.
Viens , vole dans mes bras... Quel changement soudain !
Déjà l'astre des nuits me paroît moins ferein ;
Il paroît emporté de nuage en nuage.
Un frémissement sourd semble annoncer l'orage...

150 H É R O A L É A N D R E .

Je tremble... je me meurs... qu'entends-je ! quels éclairs !
Et quel noir tourbillon s'éleve sur les mers !

Tout-à-coup mutinés , comme les vents mugissent !
De quel tumulte affreux les rives retentissent !

O toi qui dans ta main tiens le sceptre des eaux ,
Contre moi quelle rage a soulevé tes flots ?

Quoi ! de Laomédon Léandre est-il complice ?

Léandre a-t-il trempé dans les fraudes d'Ulysse ?

Ton courroux ne peut-il être enfin défarmé ?

Toi , qui punis l'amour , n'as-tu jamais aimé ?

Léandre , garde-toi , c'est Héro qui t'en prie ,
De confier aux flots mon espoir & ma vie.

Demeure , je le veux , demeure , cher amant ,

Et renonce à l'orgueil de vaincre un élément.

Attends un ciel plus doux , une mer moins fouguese ;

Attends... Oui , je le veux... que dis-je ! malheureuse !

Je desire & je crains de te persuader.

Je dois tout redouter , & toi , tout hasarder.

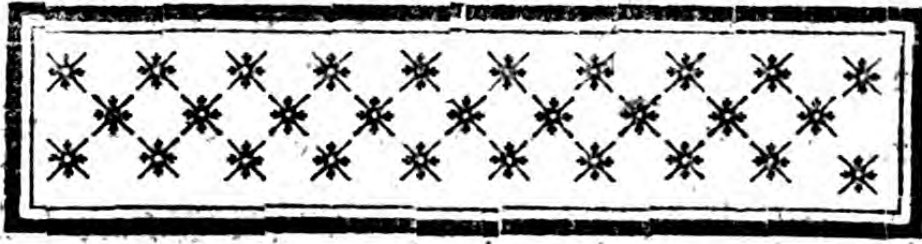
Ah ! dans ce même instant , puisses-tu me surprendre ,

Oser exécuter ce que j'ose défendre ,

Mettre encore ta gloire à ne m'obéir pas ,

Et réparer ton crime , en volant dans mes bras !





A B A I L A R D

A H É L O Ï S E.

HÉLOÏSE, est-il vrai ? j'ai réveillé ta flame,
J'ai troublé le repos qui rentroit dans ton ame ?
Ce cœur, où Dieu peut-être alloit enfin régner,
Déchiré par mes mains, recommence à saigner !
Trop coupable Abailard ! trop sensible Héloïse !
Amans infortunés !... Quelle fut ta surprise,
Quand ton œil reconnut ces traits baignés de pleurs,
Où ma tremblante main a tracé nos malheurs !
Le ciel m'a-t-il chargé d'empoisonner ta vie ?
La paix te restoit seule, & je te l'ai ravie !
Pardonne... que veux-tu ? comme toi je languis :
Laisse-moi dans ton sein répandre mes ennuis,
Me plonger dans l'amour, m'y concentrer sans cesse,
Et pour l'accroître encor, parler de ma foiblesse.
J'ai gardé trop long-tems un silence orgueilleux,
Et mon cœur trop long-tems a renfermé ses feux.

Du fort qui m'accabla quand la rigueur extrême
Vint séparer de toi la moitié de toi-même ;

Aux plus cruels regrets condamné pour toujours ,
Quand je vis loin de nous s'envoler nos beaux jours ;
J'ai cru que la sagesse , & sur-tout que la grace ,
Pourroient de mon esprit en effacer la trace.
Pour vaincre mon amour , j'osai m'enfevelir ;
Contre lui par des vœux je croyois m'aguerrir.
Vaine précaution ! contre sa folle ivresse
Que peuvent la raison , la grace & la sagesse ?
Que peuvent les sermens ? Ardeurs , transports, desirs,
Tout me reste , Héloïse , excepté les plaisirs.

Cet abandon du cloître , & ce silence horrible ,
Tout me livre à moi-même , & me rend plus sensible.
C'est en pensant à toi , que je crois t'oublier ;
Dieu me menace en vain , & j'ai beau le prier ,
Tu triomphes toujours. Oui , ma main téméraire
Te place à ses côtés , au fond du sanctuaire.
Et quand de toutes parts regne un muet effroi ,
Prosterné devant lui , je n'adore que toi.
Oui , ce calme trompeur , dont je t'offre l'image ,
N'est dans mon cœur brûlant qu'un éternel orage.
Peins-toi le désespoir de ce cœur furieux ;
Ma flamme fait encore étinceler mes yeux.
Désoccupé de tout , cette flamme trop chère
De mon oisiveté devient l'unique affaire. . . .
Loin de moi , livres saints : vos sombres vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités.

Que m'offrez-vous? Des biens que la crainte empoisonne.
Vous montrez le bonheur, Héloïse le donne.

Mais quel trouble soudain a glacé tes transports ?
Héloïse amoureuse a senti des remords !
Des remords, Héloïse ! . . . est-ce à toi d'en connoître ?
A la voix de l'amour ils doivent disparaître.
Ah, qu'ils ne fouillent point tes innocens attraits !
Mets-tu donc ta foiblesse au nombre des forfaits ?
Va, notre Dieu n'est point un tyran formidable.
Un feu qu'il alluma, peut-il être coupable ?
Pourroit-il s'offenser d'un impuissant desir,
Lui, dont le souffle pur enfanta le plaisir ?
Héloïse, crois-moi, ta flamme est légitime.
Quelles sont nos vertus, si l'amour est un crime ?
Sur l'univers entier jette un moment les yeux ;
Animé par l'amour, l'univers est heureux.
Ce doux frémissement, ces feux & cette ivresse,
Que l'amant fait passer au sein de sa maîtresse,
Cette extase muette, & ce trouble enchanteur,
Sont de secrets tributs qu'il rend à son auteur.

Qu'ai-je dit ! malheureux ! ô ciel ! où m'égaré-je !
A mon profane amour je joins le sacrilège !
Arbitre souverain de mon funeste sort,
A mes sens égarés pardonne ce transport.
Tu le fais : abattu sous la haine & la cendre,
D'un trop cher souvenir je voudrois me défendre ;

Déchiré devant toi par de cruels combats ,
L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépas.
Mon Dieu ! lorsqu'à tes loix mon ame s'est soumise ,
Je ne t'ai point juré d'oublier Héloïse.
Et mon fatal amour , qui blesse ta grandeur ,
Sans cesse me punit , & te sert de vengeur

Sois plus forte , Héloïse , & donne-moi l'exemple ;
Dieu va te soutenir , & t'appelle en son temple.
Va, cours, tombe à ses pieds ; tombe aux pieds des autels ;
Renonce pour jamais à tes feux criminels ;
Que la religion , t'armant d'un saint courage ,
De son auguste main repousse mon image ,
Mon image trop chere , & qui fait tes tourmens.
Je te remets ta foi , te remets tes fermens.
Pour te rendre à ton Dieu , je te rends à toi-même ;
La paix renaît bientôt , quand c'est lui que l'on aime.
C'est de lui désormais qu'il faut t'entretenir ,
Et du fond de ton cœur c'est moi qu'il faut bannir.
Peux-tu m'aimer encor ? C'est moi de qui l'adresse ,
Par l'attrait des faux biens , égara ta jeunesse.
Séduite par moi seul , par mes discours trompeurs ,
Tes levres ont touché la coupe des pécheurs.
C'est moi , de qui la main couronnant la victime ,
T'a caché sous des fleurs le penchant de l'abyme.
Compte , si tu le peux , tes soins & tes chagrins.
Que de jours orageux pour quelques jours sereins !

Rassemble de l'amour les ennuis & les peines ,
Et ses jaloux transports & ses alarmes vaines.
Mets à part ses douceurs , ses passagers desirs ;
Et vois combien ses maux surpassent ses plaisirs.

Rappelle-toi sur-tout , pour affermir ta haine ,
Ces jours de deuil , ces jours , où respirant à peine ,
Courbé sous mes malheurs , je m'en fis de nouveaux ,
Où dans tous les mortels je crus voir des rivaux.
Ma foiblesse en mon cœur enfanta les alarmes ;
Je redoutois en toi ta jeunesse , tes charmes ,
Un sexe trop facile , & prompt à s'enflammer ;
Je redoutois sur-tout l'habitude d'aimer.
J'en hâtai chaque jour l'horrible sacrifice ;
Songeant à mon repos , je pressois ton supplice.
Je desirai qu'un cloître , asyle redouté ,
Pour dissiper ma crainte , enfermât ta beauté.
Les caresses , les pleurs d'Héloïse attendrie ,
Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie ;
Et ton amour lui-même augmentant mon effroi ,
Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.
Oui , de ma propre main je traînai la victime.
Je te donnois à lui ! Mais , ô fureur ! ô crime !
Retenant mon présent arraché de mes mains ,
Je te donnois à lui pour t'ôter aux humains.
Tu me disois : ordonne , & choisis ma demeure ;
Où veux-tu que je vive , où veux-tu que je meure ?

Abailard , je suis prête . . . & moi , dans ces momens ,
Je goûtois le plaisir , au sein de mes tourmens.
Portiques révéérés , asyles respectables ,
Aux profanes regards dômes impénétrables ;
Grace à la piété qui veille autour de vous ,
Combien vous assurez le bonheur d'un jaloux !
Que je fus soulagé de t'y voir renfermée ,
Et de te voir soustraite au péril d'être aimée !
J'attendois le moment , où quelques mots cruels
T'enleveroient à moi , comme à tous les mortels.
Par l'offre de ta dot je fus bientôt séduire
Celle qui sur tes sœurs exerçoit son empire.
Et cette femme enfin , secondant ton bourreau ,
Dans son cloître pour toi me vendit un tombeau.
Ah ! d'un pareil amour n'es-tu pas indignée ?
Ne vois-tu pas le piège où tu fus entraînée ?
A des transports honteux cesse de t'emporter ,
Et d'aimer un mortel que tu dois détester....
Me détester ! qui ! moi ! . . . non , ma chere Héloïse...
Non . . . tu ne le dois pas . . . ta foi me fut promise.
Je réclame ton cœur , il est encore à moi . . .
Beaucoup plus qu'à ce Dieu . . . que je trahis pour toi.
Mes douloureux affronts , tes maux que je partage ,
Jusqu'aux emportemens de ma jalouse rage ,
Tout m'assure à jamais une ame où j'ai régné ,
Je suis trop malheureux pour être dédaigné.

Sur les plus beaux objets ma vue appesantie
Étend le voile épais dont elle est obscureie.
Le soleil, que toujours je préviens par mes pleurs,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs.
Je cherche les rochers & les antres funebres,
J'aime à m'enfvelir dans l'horreur des ténèbres.
Là, plein de mes ennuis, indigné de mes fers,
Je voudrois me cacher aux yeux de l'univers.
Là, j'appelle Héloïse, & dans ma sombre ivresse,
Je crois entendre encor ta voix enchanteresse.
Un lamentable écho, sur les ailes des vents,
Semble me renvoyer tes longs gémissemens,
Et sans cesse frappant mon oreille surprise,
Répète en sons plaintifs, Héloïse... Héloïse...

Je descends quelquefois dans le temple sacré;
Et fixant les tombeaux dont je suis entouré,
Avec recueillement je me dis en moi-même:
Voilà donc la demeure, & l'asyle suprême,
Le terme où les amans heureux ou malheureux
Verront s'évanouir leur tendresse & leurs feux.
De moment en moment, il vient ce jour horrible,
Où la mort glace enfin le cœur le plus sensible.
Et c'est là qu'Abailard, pour toujours renfermé,
Ne se souviendra plus d'avoir jamais aimé...
Là, se perdent les rangs... les vertus & les charmes.
Après de tristes jours, prolongés dans les larmes,

C'est donc là qu'Héloïse ! . . . Et soudain oppressé ,
Au milieu des cercueils je tombe renversé.

Prends pitié de mes maux, du feu qui me consume...
De ce poison brûlant , tout aigrit l'amertume ;
Tout me blesse & me nuit . . . Ah ! pénètre avec moi
Dans les replis d'un cœur qui ne s'ouvre qu'à toi.
Combien je suis changé ! moi-même j'en frissonne ,
Je hais & je maudis tout ce qui m'environne ,
Et m'applaudis souvent de régner dans ces lieux ,
Où je fers de ministre à la rigueur des cieux.
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes ,
Ma jalouse fureur les punit de mes crimes.
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts pénitens ,
Et l'aspect de leurs maux adoucit mes tourmens....
Héloïse ! à quel point le désespoir m'égare !

Qui l'eût pensé , qu'un jour je deviendrais barbare !

Tu le fais , Héloïse , en des tems plus heureux ,
Je fus , ainsi que toi , sensible & généreux.
L'indigence jamais ne me fut importune ,
J'ouvrais mon ame entière aux cris de l'infortune.
Autant que je l'ai pu , dans mes obscurs destins ,
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains.
La bienfaisance alors , sûre de mon hommage ,
Pour entrer dans mon cœur , empruntoit ton image.
En vain mes ennemis , ardens persécuteurs ,
Diffamoient faiblement ma croyance & mes mœurs ;

Pour mieux m'affaffiner, fe paroient d'un beau zele,
Sembloient d'un Dieu vengeur embrasser la querele;
Et défendant par-tout qu'on ofât m'approcher,
Déjà, pour plaire au ciel, allumoit mon bûcher.
Je riois, sur ton fein, de leur haine farouche,
Et j'étois consolé par un mot de ta bouche.
Je plaignois ces mortels, ces favans ténébreux,
Toujours vils & cruels, & fouvent dangereux;
J'oublois avec toi ces abfurdes systêmes,
Démentis l'un par l'autre, & détruits par eux-mêmes.
Et je favois unir, par un heureux lien,
Les plaisirs d'un amant aux devoirs d'un chrétien.

O jours trop fortunés! . . . ô jours de mon ivresse!
Où je laissois, fans crainte, éclater ma tendresse;
Où rien n'interrompoit ce commerce enchanteur,
Ce doux épanchement des secrets de mon cœur;
Où libre de te voir, & chargé de t'instruire,
J'aimois à t'égarer, au lieu de te conduire;
Où, pour toute leçon, à tes pieds prosterné,
Je te peignois l'amour que tu m'avois donné! . . .
Tu n'as point oublié cet instant de ma gloire,
Ce moment où j'obtins la premiere victoire.
Les parfums du matin s'exhaloient dans les airs;
Un jour voluptueux coloroit l'univers.
Plus riante & plus belle, au gré de mon ivresse,
La nature sembloit pressentir ta foiblesse.

Tes yeux, qu'obscurcissoit une douce vapeur,
 S'ouvroient sur Abailard avec plus de langueur.
 Ma main sous un berceau te conduisit tremblante,
 J'entendis soupirer ta vertu chancelante ;
 Mes regards enflammés t'exprimoient le desir ;
 J'aperçus dans les tiens le signal du plaisir...
 Je volai dans tes bras... en vain ta voix éteinte,
 A travers cent baisers, murmuroient quelque plainte :
 Je ne t'écoutois plus, je n'entendois plus rien ;
 Heureux par mon transport, plus heureux par le tien.

Ah ! détourne les yeux de ce tableau profane.
 Tout me consterne ici, m'accuse & me condamne.
 Devant moi se découvre un avenir vengeur ;
 Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon cœur.
 Toi ! qui creusas l'abyme où ton courroux me laisse,
 J'espérois que ton bras soutiendrait ma foiblesse ;
 J'ai cru que ta bonté descendroit jusqu'à moi,
 Et que les passions se taisoient devant toi.
 Hélas ! dans ces réduits ont-elles plus d'empire ?
 Seroit-il des penchans que tu ne peux détruire ?
 Je pleure, je gémis, & les nuits & les jours ;
 Je me repens, t'implore, & je brûle toujours.
 Frappe enfin, & punis un mortel qui t'offense.
 Fais, au pied de l'autel, éclater ta vengeance ;
 Et puisque tu n'as pu m'arracher mon penchant,
 Pour éteindre l'amour, anéantis l'amant.

O ma chere Héloïse , ô toi que j'ai perdue ,
Toi que j'égaré encore , éloigné de ta vue :
Où me cacher ? où fuir un feu trop dévorant ,
Qui vit dans mes soupirs & coule avec mon sang ?
Cette terre où je rampe a-t-elle assez d'abymes ,
Si l'œil perçant d'un Dieu vient à compter mes crimes ?
Que de foibles mortels mon exemple a séduits !
Que de coupables feux , par les miens enhardis !
Dans les lieux les plus saints, nos fautes sont connues ;
Nos lettres , tu le fais , sont par-tout répandues :
On les lit , on s'y plaît ; on y puise un poison ,
Qui , pour aller au cœur , enivre la raison.
La jeunesse , livrée à tout ce qui l'abuse ,
Dans ses dérèglements nous cite pour excuse.
Notre amour malheureux fait encor des jaloux ,
Et ce n'est point pécher , que pécher après nous...

Il est tems , il est tems de se vaincre soi-même ,
De contraindre nos feux à cet effort suprême.
Nos longs égaremens , sources de nos malheurs ,
Veulent , pour s'expier , de la honte & des pleurs.
Pleurons & rougissons ; du sein de la poussière ,
Élevons vers le ciel notre ardente prière ;
Peut-être que ce ciel , à la fin défarmé ,
Au cri du repentir ne fera plus fermé.

Cesse de m'inviter , hélas ! trop indiscrete ,
A venir partager tes soins & ta retraite.

Qui, moi ! de tes devoirs soulager le fardeau ,
Diriger de tes sœurs le docile troupeau ,
Les sauver des périls que pour moi je redoute ,
Des vertus que je fuis , leur applanir la route !
Moi ! j'irois dans des lieux où tes jeunes attraits . . .
Non , ce n'est plus pour moi que ces plaisirs sont faits.

Si tu pouvois me voir , l'œil creusé par les larmes ,
Baissant toujours ce front qui t'offrit quelques charmes ,
De spectres effrayans toujours environné ,
Sombre , défait comme eux , & comme eux décharné :
Tu voudrois bien plutôt éviter cette image ;
Et loin de le chercher , tu fuirais mon passage .
Ne me prodigue plus le nom de fondateur :
Je suis un malheureux , je suis un corrupteur ,
Qui , dans l'affreux moment où la raison l'éclaire ,
Frémit de son amour , que pourtant il préfère .
Arrache avec effort un cœur trop criminel ,
Qui , la bouche collée aux marches de l'autel ,
Dans la religion espérant un refuge ,
Attend la grace encore , ou l'arrêt de son juge .

Joins tes remords aux miens , sur-tout ne m'écris plus .
Cachons-nous désormais des soupirs superflus .
Oui , laissons entre nous un intervalle immense ;
Espérons tout du tems , & sur-tout du silence .
Va , cesse de chérir un phantôme d'amant ,
Que l'amour seul anime & dispute au néant .

Dieu le veut... dans son temple ensevelis tes charmes :
Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes ;
Et que ces pleurs enfin effacent , à leur tour ,
Tous les pleurs qu'Héloïse a versés pour l'amour.

Si la mort , dans ces lieux , devançant ma vieillesse ,
Vient terminer des jours tissus par la tristesse ,
Je veux qu'au Paraclet Abailard soit porté ,
Et que dans cet état il te soit présenté ;
Non pour te demander un regret inutile ,
Mais pour fortifier ta piété fragile.
Plus éloquent que moi , ce spectacle cruel
Te dira ce qu'on aime , en aimant un mortel.



É P I T R E

A C O R I N E.

D U nom d'auteur qu'avois-je affaire,
Puisque tu m'as aimé sans lui ?
Je fais que ce titre vulgaire
Traîne après soi beaucoup d'ennui,
Et que l'art d'écrire aujourd'hui,
Est souvent loin de l'art de plaire.
Mais cet ouvrage, en vérité,
N'a fait qu'amuser ma paresse,
Et flatte peu ma vanité.
Sur les bords fleuris du Permesse,
Pour quelques momens transporté,
Je ne chante, dans mon ivresse,
Que le dieu qu'Ovide a chanté.
Économe de ma jeunesse,
Et du tems qui nous est compté,
Je ne guinde point ma foiblesse
Vers la froide immortalité.
L'instant que la parque me laisse,
Je le donne à la volupté ;
Et dans les bras de ma maîtresse,

Je brave, avec sérénité,
 L'envieuse malignité,
 La gloire, triste enchanteresse,
 Mon siècle & la postérité.

Pardonne à la tendre Julie,
 De t'ennuyer de ses douleurs !
 Elle fut sensible & jolie :
 Corine, tu lui dois des pleurs ;
 Tu dois partager ses alarmes,
 Brûler sur-tout des mêmes feux,
 Et dans le désordre des larmes,
 Consentir à faire un heureux.





L E T T R E

D E J U L I E .

AH, je suis libre enfin ! . . . & ma main peut tracer
Cet entretien muet, que j'ose t'adresser.
Ovide, que fais-tu ? . . . quelle est ta destinée ? . . .
Écris-moi . . . réponds-moi . . . Que dis-je ! infortunée !
Et quel est mon espoir ? Peut-être, en ces momens,
Ton vaisseau malheureux est brisé par les vents.
Peut-être mon amant, sur un lointain rivage,
Défiguré, sanglant, est jeté par l'orage.
Mais si tu vois ces bords, ces climats détestés,
Effroyables déserts, par le Gète habités,
Dis, en lisant ces traits, dictés par l'amour même :
Dans l'univers encore il est un cœur qui m'aime.

Quelle nuit ! quel départ ! Timide en mes desirs,
Je n'osois me livrer à nos derniers plaisirs ;
Mais lorsqu'il te fallut . . . ah ! j'en frémis encore,
Devancer, pour me fuir, le retour de l'aurore,
Je crus qu'une furie, en cet instant d'horreur,
Enfonçoit à la fois cent poignards dans mon cœur.
Mes yeux ne voyoient plus : la mourante Julie
N'avoit plus tes baisers, pour lui rendre la vie.

Quelle barbare main , après ce long effroi ,
 A ranimé des jours qui ne font rien fans toi ?
 Ciel ! que devins-je alors ? Muette , confondue ,
 J'interroge des yeux une foule éperdue .
 On foupire , on fe tait ; & les vents orageux
 Se font entendre feuls , dans ce silence affreux...
 Le défefpoir enfin me donne fon courage .
 J'échappe à mes bourreaux , & je vole au rivage ;
 Je le fais retentir de mes triftes fanglots :
 Mes yeux baignés de pleurs , attachés fur les flots ,
 Et cherchant ton vaiffeau fur cet immense efpace ,
 Croyoient dans le lointain en découvrir la trace .
 De ton fatal départ témoins inanimés ,
 Tes pas sembloient encor fur le fable imprimés ;
 Et cent fois je voulus , dans ma douleur profonde ,
 Tromper mes furveillans & m'élancer dans l'onde .
 « Puiffent les mers , difois-je , au gré de mes transports ,
 » Me porter , cher amant , fur tes sauvages bords !
 » Puiffes-tu , parcourant cette rive effrayante ,
 » Y retrouver encor ta malheureufe amante ;
 » Et plein de cet amour qui furvit au trépas ,
 » Pour la dernière fois la ferrer dans tes bras !
 A ce trifte délire on ofe me foustraire ;
 On m'entraîne au palais , & j'y revois mon pere ,
 Ou plutôt mon tyran & mon perfécuteur ,
 De tes maux & des miens impitoyable auteur ,

Qui dans mon désespoir semble trouver des charmes ,
Et mettre de la gloire à mépriser mes larmes.
De quel droit ose-t-il , forçant mes sentimens ,
Comme ses vils Romains , maîtriser mes penchans ?
Ah ! qu'il regne , qu'il fasse ou la paix ou la guerre ;
Qu'il décide à son gré des destins de la terre.
Je ne voulois qu'un cœur , je régnois sur le tien ;
Qu'il garde son empire , & me laisse le mien.
Dans Rome désormais , triste esclave du trône ,
On ne peut donc aimer , sans qu'un tyran l'ordonne !
Pourquoi t'exile-t-on ? O dépit ! ô fureurs !
Frémis , pere cruel , frémis de mes douleurs.
Ne viens pas d'un amant accuser la naissance :
Elle ne m'offre rien dont ma fierté s'offense ;
Et périsse le jour , marqué par tant de maux ,
Où des concitoyens ont cessé d'être égaux !
Mais dans un rang obscur le ciel l'eût-il fait naître ,
Ses talens le plaçoient à côté de son maître.
Ils en ont fait un dieu , qui descend jusqu'à moi.
Il fait aimer enfin ; il est bien plus que toi.

Cher amant , c'est ainsi que la tendre Julie
Laisse éclater les feux qui l'ont enorgueillie.
Rome , tout l'univers , sans pouvoir m'alarmer ,
Diront que tu m'aimas , & que j'osai t'aimer.
Voudrois-je ressembler à ces femmes timides ,
Qui , sous de vains attraits cachant des cœurs arides ,

Ne connurent jamais ce délire enflammé,
Et cet oubli de tout, hors de l'objet aimé ?
Qu'on ne m'oppose point cette vaine apparence,
Ce mensonge éternel, que l'on nomma décence.
Le véritable orgueil est de fuir le détour ;
Et l'honneur d'une amante est tout dans son amour.

De mille courtisans la foule en vain s'empresse
A demander ma main, à briguer ma tendresse.
Va ; la triste Julie est loin d'y consentir :
Je t'aime trop, hélas ! pour ne les point haïr,
Que font-ils près de toi ? D'ambitieux esclaves,
Qui viennent près du trône implorer les entraves ;
Qui, flatteurs de mon pere, assiegent ses vieux ans,
Fatiguent la langueur de ses derniers momens,
Caressent son orgueil, de fleurs sement sa trace,
Et dévorent l'instant de monter à sa place :
Méprisables Romains, Romains infortunés,
Assassins aujourd'hui, demain assassinés ;
Et qui, dans leurs projets sans doute illégitimes,
Fondent sur cet hymen le succès de leurs crimes !
Ah, tu m'en vois frémir ! le comble de mes maux
Seroit de te donner d'aussi lâches rivaux.
Que m'importent leurs droits, leur pouvoir que j'affronte,
Et leurs tristes honneurs qui les couvrent de honte ?
Il me faut un amant sans titres, sans appui,
Qui m'aime pour moi-même, & que j'aime pour lui.

Non , tu ne conçois point l'excès de mon ivresse ;
Combien mon cœur brûlant est fier de sa tendresse !
Je voudrois , cher amant , pour te prouver ma foi ,
Voir cent rois à mes pieds , les dédaigner pour toi ,
Leur dire : remportez vos sceptres , vos couronnes ;
L'amour fuit les grandeurs & la pompe des trônes.
Le fort vous prodigua des titres fastueux ;
Mais Ovide est aimable... Ovide est malheureux.

Loin de toi cependant la fidelle Julie
Compte tous les instans qui composent la vie.
Peins-toi mon désespoir dans cette horrible cour ,
Et l'abandon d'un cœur déchiré par l'amour.
Je cours , je vais , je viens , incertaine , égarée :
Rien ne peut consoler ton amante éplorée.
Le jour à peine luit , j'en souhaite la fin.
Sans ordre , mes cheveux sont épars sur mon sein.
Tout ornement me pèse ; & dans mon infortune ,
Je déteste l'éclat d'une pompe importune.
Dans mon abattement je trouve des douceurs ,
Et j'aime à voir mes yeux obscurcis par les pleurs.
Quelle parure , hélas ! m'est encor nécessaire ?
On m'a ravi l'amant à qui je voulois plaire.
Je cherche les forêts , ces réduits effrayans ,
Faits pour cacher au jour les malheurs des amans.
Là , de tes traits , de toi , profondément remplie ,
Dans un sombre plaisir je reste ensevelie.

J'entends avec transport les aquilons fougueux
Frémir, se déchaîner sous un ciel orageux ;
Et mon ame jouit, dans sa douleur mortelle,
Quand l'univers est morne & ténébreux comme elle.

Cette horreur me pénètre, & plaît à mes ennuis.
Je lis dans ces momens, sans cesse je relis
Ces vers voluptueux, enfans de la tendresse,
Gages de ton bonheur, & nés de ton ivresse ;
Cet art que je t'appris, cet écrit enflammé,
Dont j'offrois le modèle à ton esprit charmé.
Des pleurs, en le lisant, inondent mon visage ;
Ne pouvant rien de plus, je baise ton ouvrage :
Cet ouvrage immortel, où, guidant tes pinceaux,
Vénus se reconnoît au feu de tes tableaux.
O vous qui le lirez, ô vous, races futures,
De ce livre enchanteur dévorez les peintures.
Non, d'un génie oisif ce ne font point les jeux ;
C'est le fruit de l'amour, & de l'amour heureux.
Amans, c'est un amant qui cherche à vous instruire ;
Il vous dicte des loix de celle qui l'inspire.
Seule je l'inspirai ; je ne m'en défends pas :
Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes bras.

Pardonne ce transport, cet aveu qui me flatte :
Il faut, avec le tien, que mon triomphe éclate.
Si quelquefois l'amour de fleurs t'a couronné,
De mirthe par mes mains si t'on front fut orné,

Laisse , laisse , ta gloire en fera plus brillante ,
Tomber quelques lauriers sur le front d'une amante.
J'exige cet hommage , & je l'ai mérité ;
Ta maîtresse a des droits à l'immortalité.
Ne te souviens-tu pas que la tendre Julie ,
S'enflammant elle-même au feu de ton génie ,
Par ses vers amoureux t'exprimoit ses desirs ?
Nos voix se marioient , pour chanter nos plaisirs ,
Dans ces rians jardins , où bien souvent l'aurore ,
En ramenant le jour , nous retrouvoit encore ;
Où l'amour nous guidant & sans pompe & sans bruit ,
Éclaircit pour nous seuls les ombres de la nuit ,
Protégeoit nos transports , nos brûlantes ivresses ,
Et nous entrelaçoit par le nœud des carettes ;
Où , livrée aux langueurs d'un long enchantement ,
Je pressois sur mon sein le sein de mon amant ;
Où , dans ce doux repos qui succede au délire ,
Je jouissois encore , aux accens de ta lyre.
Ah ! je les ai revus , ces jardins , ces beaux lieux ,
Témoins de mon bonheur , & de tes premiers feux.
Que leur aspect , hélas , m'a fait verser de larmes !
Ovide , ils ont perdu leur parure & leurs charmes.
Les vents ont arraché ces tendres arbrisseaux ,
Qui sur nous abaissoient leurs dociles rameaux :
Ils ont séché ces fleurs , dont la tige odorante
Parfumoit à l'envi le sein de ton amante.

L'écho , que par ta voix tu semblois inviter ,
N'a plus dans nos bosquets tes chants à répéter.
Je n'entends d'autres sons que ceux de Philomele ;
Mes accens douloureux sont imités par elle.
Tout pleure mon amant ; & la nature , en deuil ,
Expire loin du dieu qui faisoit son orgueil.
Que dis-je ! en ce lieu même....effroyable présage !
Protecteurs des amans , écartez cette image ;
O dieux !... en ce lieu même, un songe plein d'horreur
Dans mes sens éperdus a jeté la terreur.

Seule je m'égarois dans une isle écartée ,
Qui par un dieu vengeur me parut habitée.
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans ,
Et ne me découvroit que des monstres errans.
J'entends autour de moi des cris , des voix plaintives :
Les flots , en gémissant , se brisent sur les rives.
La terre au loin mugit : je frissonne & je croi
Que tout va , dans l'instant , s'engloutir avec moi.
Je succombe , je meurs... tout change ; l'horreur cesse ;
Le jour luit : je n'entends que des chants d'allégresse.
J'apperçois des berceaux de festons couronnés ,
Des tapis , des gazons , à l'amour destinés ;
Et la mer à mes yeux semble un canal tranquile ,
Qui promene ses eaux dans un riant asyle.
J'admire , je renaïs ; je sens , en ce moment ,
S'élever dans mon cœur un doux frémissement.

Alors je vois de loin un mortel qui s'avance :
Une jeune beauté l'accompagne en silence.
Dieux, quel maintien ! quels traits ! Je m'approche fans bruit.
Ce mortel, c'étoit toi . . . ma rivale te suit.
Je te vois lui parler, l'embrasser, lui fourire :
Au fond d'un bois épais je te vois la conduire . . .
Je faisis un poignard ; l'œil ardent de courroux ,
Le bras déjà levé , je m'élançois sur vous :
Mais le réveil bientôt , déroband ton offense ,
Fait tomber mon poignard & détruit ma vengeance.

Faut-il en croire, amour, ce qu'un songe me dit ?
Ovide, est-il bien vrai que ton cœur me trahit ?...
Non, l'amant que j'adore est sensible à mes peines.
A-t-il pu m'oublier & ferrer d'autres chaînes ?
Est-il quelques beautés, sous un ciel odieux,
Dignes de m'alarmer & de charmer tes yeux ?
Il me semble les voir, ces sauvages mortels,
Éprouvant des desirs, fans paroître plus belles . . .
Que j'aime à m'abuser ! foibles raifons, hélas !
Ovide en lieux charmans peut changer ces climats ;
A ces tristes objets, qui te plairont peut-être,
Tu peux, si tu le veux, donner un nouvel être.
Chaque jour, tu verras, fans t'occuper de moi,
Leurs appas se former & s'embellir pour toi ;
Et fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel, par chérir ton ouvrage.

Ah ! si je le croyois , je franchirois les mers :
J'irois , n'en doute pas , au fond de tes déserts ,
Jalouse , furieuse , & de ton sang avide ,
Immoler . . . ou plutôt adorer un perfide.
Oui , si je le pouvois , abjurant tes fureurs ,
J'irois chercher ta main pour essuyer mes pleurs.
Je t'aime avec transport . . . & tu m'aurois trahie !
Tu te pardonnerois d'être heureux fans Julie !

Vois ta Julie en proie aux regards d'une cour
Qui , pour flatter Auguste , insulte à mon amour.
Puisse un jour mon exil à ses yeux me soustraire !
Puisse être mon bonheur un don de sa colere !
C'est alors que , brisant de si cruels liens ,
Libre de mes ennuis , j'irai finir les tiens.

Jusqu'à ce jour paisible , où ma tendresse aspire ,
Zéphirs , épurez l'air que mon amant respire !
Que cet aride sol , qui le retient , hélas !
Amour , soit étonné de fleurir sous ses pas !
Fais naître autour de lui de magiques bocages :
Qu'il goûte encor le frais & l'ombre des feuillages !
Lieux , où dans son éclat jamais le jour n'a lui ,
Que votre ciel épais s'éclaircisse pour lui !
Et vous , fils du repos , & vous , aimables songes ,
Qui séduisez nos sens par de si doux mensonges ,
Dans le calme des nuits , & toujours sous mes traits ,
Fixez sur mon amant vos rapides bienfaits.

176 LETTRE DE JULIE.

Livrez à ses transports l'amoureuse Julie :

Enchantez , par vos jeux , la moitié de sa vie ;

Et si le sombre ennui vient troubler son réveil ,

Qu'il soit au moins heureux dans les bras du sommeil !

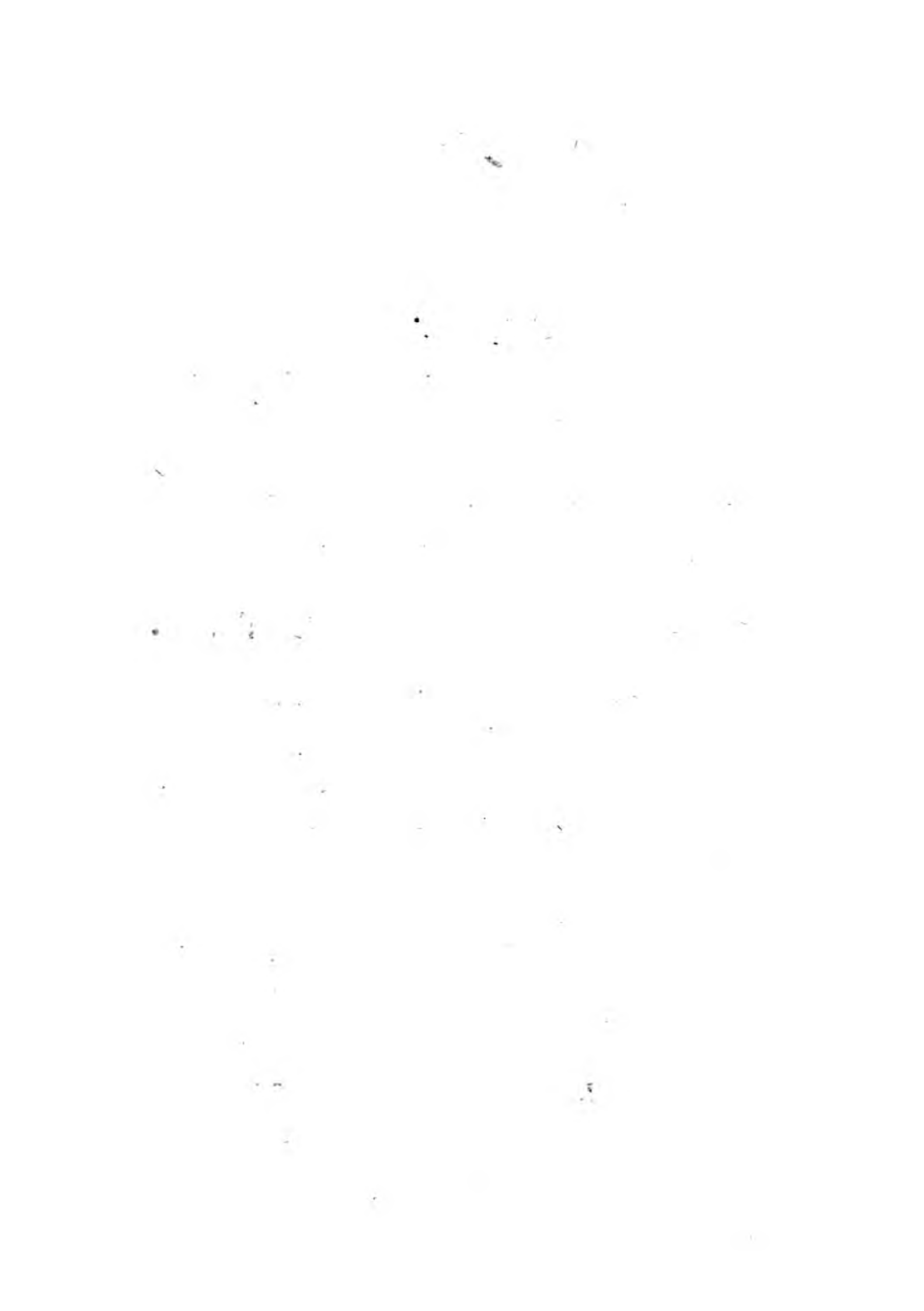


LETTRES

LETTRES
D'UNE CHANOINESSE
DE LISBONNE,
A MELCOUR,
OFFICIER FRANÇOIS.

Tome I.

M



RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Les Lettres Portugaises, sans être fort répandues, ont toujours joui de quelque réputation auprès de ce petit nombre de lecteurs qui préfèrent le langage de l'ame à toute l'affectation du bel esprit. Il est encore incertain si ces lettres ont vraiment été écrites par deux amans, ou si elles ne sont qu'un jeu de l'imagination. J'incline volontiers pour la première conjecture. Il est vraisemblable que l'ouvrage est portugais, & que les Lettres Françaises ne sont qu'une traduction. Quoi qu'il en soit, le sentiment qui est de tous les pays, doit les distinguer de cette foule de romans, fastidieuses répétitions les uns des autres, & qui, s'il étoit possible qu'ils allassent à la postérité, ne feroient qu'attester le froid délire de nos écrivains. On ne trouve, dans les lettres dont il s'agit, ni cette métaphysique d'amour, que nos femmelles ont mise à la mode ; ni ces coups de poignard officieux, qui tranchent l'intrigue, au lieu de la dénouer ; ni ces poisons lents, qui

laissent à des héroïnes bavardes le tems d'une agonie volumineuse ; ni ces situations , en un mot , où l'auteur se contorsionne pour mettre en jeu des caracteres qu'il a rêvés , & dont il n'existe aucun modele dans le tourbillon qui roule autour de nous (*) ; mais en récompense , tout y est vrai , naturel , de cette simplicité attachante , premier charme des écrits auxquels on revient , & dont on ne se lasse jamais. Elles font couler ces larmes délicieuses qui soulagent le cœur , non ces pleurs pénibles qui l'oppressent : elles respirent l'amour le plus tendre , le plus passionné , le plus généreux ; il y est peint dans toutes ses nuances , approfondi dans tous ses détails ; on y retrouve ses orages , ses inquiétudes , ses retours , ses résolutions d'un moment , la délicatesse de ses craintes , & l'héroïsme de ses sacrifices. *Racine* lui-même , ce peintre par excellence , ne l'a pas présenté sous des couleurs plus aimables , plus séduisantes , plus énergiques & plus douces. Quel caractère que celui de Ma-

(*) Je compare la plupart des personnages qui figurent dans nos romans , & même dans nos drames , à des marionnettes mal-adroites. On voit tous les fils qui les remuent , & le compere qui les fait parler,

riamne ! Quelle amante a jamais porté plus loin l'abandon , & , si l'on peut le dire , le désintéressement de la tendresse ? Comme elle brave , comme elle foule aux pieds , ou plutôt , comme elle ignore tous ces petits préjugés qui , sous le titre de bienséances , dégradent la plupart de nos femmes , leur mettent un masque sur le visage , un voile sur l'ame , contrarient d'abord leurs desirs , les éteignent ensuite , les reportent sur les jouissances de l'amour - propre , en leur défendant celles de l'amour , & finissent par en faire des êtres factices , froids , impérieux par système , & faux par nécessité !

Si l'on étoit sûr qu'il existât une femme telle que la Mariamne des Lettres Portugaises , il faudroit la chercher , fût-elle au fond des déserts , rompre , sans hésiter , les demi-liens qui nous rendent si tristement heureux , & puiser le bonheur à sa source , qui ne se rencontre qu'au fond d'une ame vive , courageuse & fidelle. Dans la société , telle qu'elle est , la superficie de l'homme est occupée , l'intérieur ne l'est jamais. Un sexe se défie de l'autre ; les hommes attaquent à tort & à travers ; & les femmes , même en succombant , trouvent encore les moyens de les trom-

per. On a des accès de plaisir, point de joie permanente; des intrigues, & point de passions; de l'ivresse, & point de bonheur. Nous ressemblons à ces malades languissans, en qui les principes de la vie sont attaqués. Observons-les dans les momens même où la douleur est suspendue: ils ont une espérance inquiète, jamais le calme de la sécurité; & la conscience de leur mal perce, malgré eux, à travers toutes les illusions d'un mieux passager. On ne trompe pas le sentiment. Revenons.

On sent, par tout ce que je viens de dire, l'estime particulière que je fais de l'ouvrage charmant, dont je risque une imitation. Mais, si j'ai été séduit par le fonds des choses, j'avoueraï, avec la même franchise, que la forme m'a souvent dégoûté. La diction est traînante, diffuse, incorrecte, quelquefois maniérée, presque toujours commune. Entendez parler nos jolis juges, ces puristes glacés, qui poussent jusqu'à la pédanterie l'amour du beau style, personnages élégamment froids, & correctement ennuyeux: ils vous diront que les Lettres Portugaises sont du *dernier médiocre*; que cela ne se laisse point lire, & qu'il est incroyable qu'un

pareil livre ait encore des partisans. C'est que l'ame de ces petits aristarques n'est ordinairement pour rien dans leurs lectures : c'est qu'ils sont dépayfés , quand le jargon courant leur manque , lorsqu'ils ne retrouvent point ces harmonieuses inepties , dont ils sont à la fois & les échos & les modeles. Pour peu qu'on ait de sensibilité , on relit six fois les Lettres Portugaises , avant de s'appercevoir qu'elles sont mal écrites. Qu'on juge du plaisir qu'elles feroient , si , au mérite qu'elles ont déjà , elles joignoient encore le charme de l'expression !

Le but de mes efforts est de remettre , s'il est possible , sous les yeux du public , un excellent tableau , privé de la moitié de son succès par la foiblesse de son coloris. Je me suis pénétré de l'ensemble de l'ouvrage ; j'y ai retranché , ajouté , développé ce qui ne l'étoit pas assez , resserré ce qui l'étoit trop ; & , pour le rajeunir tout-à-fait , j'ai osé l'écrire en vers. J'ai cru que cette forme étoit infiniment plus favorable , & feroit ressortir davantage des beautés éparfes , qui ne demandent qu'à être mises sous un point de vue plus rapproché. Les vers sont , en effet , la langue du sentiment ; ils donnent du prix

aux moindres détails. Ils rassemblent, en quelque sorte, les débris d'une pensée, font jaillir son éclat de sa précision même ; & souvent d'une phrase oiseuse & prolongée par les circuits de la prose, ils en font un trait pour le cœur.

On me dira peut-être que la versification ne convient point à la familiarité du style épistolaire. J'ai une opinion bien différente. J'imagine qu'étant plus vive, plus rapide, plus coupée, plus susceptible de mouvement, c'est un des genres auquel elle convient le mieux, puisque ce genre exige toutes les conditions que je viens d'énoncer. D'ailleurs, la poésie s'élève ou s'abaisse, étincelle ou s'éteint, au gré de celui qui l'emploie. L'artiste commande, l'instrument obéit. Si, en lisant cet ouvrage, on ne s'apperçoit ni de la gêne des vers, ni de l'affervissement de la rime ; s'il fait illusion au point qu'on croie lire des lettres véritables, j'aurai répondu à l'objection. Voilà ce que j'ai tâché de faire ; mais je suis loin de croire que j'aie réussi. S'applaudir de l'effort, ce n'est pas se vanter du succès.

En adoptant le style simple, je n'ai point cru du tout me priver des ressources de la poésie.

Je n'ai point rejeté les ornemens , quand ils se font offerts. Tout consiste à savoir les choisir & les distribuer. Si le style simple a lieu, c'est assurément dans la fable. Qu'on ouvre *la Fontaine*, & l'on verra si cette simplicité nuit à la parure. Une bergere est souvent plus parée avec des fleurs des champs qu'une femme de cour sous le faix de l'or & des rubis. *La Fontaine* est toujours peintre, soit qu'il fasse parler l'aigle, ou bourdonner le moucheron. Les images naissent sous sa plume, avec le caractère qu'exige le genre dans lequel il écrit. Des littérateurs chagrins ou trop méthodiques ont voulu les bannir de notre versification. Pensez toujours, disent-ils au poète, & ne peignez jamais. Qu'ils tirent donc un rideau sur les beautés de la nature; qu'ils empêchent le cœur d'être ému, la tête de s'allumer, & tous les sens de se recueillir dans le charme de la contemplation. Un raisonneur, du fond de son cabinet, dicte de froids apophtegmes, & croit prononcer des oracles: le poète, que fait l'enthousiasme, peint des objets qui sont chers à tous les hommes; il rend plus sensible à notre ame le grand spectacle de l'univers, qui souvent échappe à nos yeux émoussés par

l'habitude. C'est pour lui particulièrement que la terre déploie ses tapis d'émeraude ; c'est pour lui que les fleurs se vêtissent de pourpre & d'azur , que l'océan élève jusqu'aux cieux ses vagues amoncelées , que la foudre ouvre la nue , se répète à travers les roches ténébreuses , & promène des lueurs mornes sur le vaste abyme des mers : c'est pour lui que des neiges éternelles argentent le sommet des Alpes , que se prolonge la chaîne inégale des montagnes , que s'opèrent ces révolutions insensibles qui varient la surface du globe , qu'il se hériffe de sites incultes , ou s'embellit par de rians paysages , que les cieux s'étendent , que les corps célestes roulent silencieusement dans l'espace , & que l'imagination , un prisme & une baguette à la main , ouvre ces réservoirs immenses , où s'acheve par des filtrations souterraines la lente maturité des métaux.

On aura beau dire , déclamer , discuter , s'étayer des foibles argumens que la raison fournit : les images seront toujours l'essence de la poésie , comme le rithme en est la forme. Il en est cependant qu'il faut proscrire pour toujours , telles , par exemple , que les redites de la fable.

Ces idées riantes dans leur origine, & consacrées à la religion des anciens, n'ont aucun sens pour nous. C'est un cercle puérile, où la médiocrité s'emprisonne, & que l'homme de goût franchit. J'invite donc ceux qui écrivent en vers, à faire main-basse sur tout cet oripeau mythologique, que je compare aux vieilles décorations d'opéra, que l'on relegue au magasin. Il ne faut épargner ni les ailes du Zéphir, ni les guirlandes de Flore, ni les tresses de la blonde Cérès, ni les doigts de rose de cette Aurore éternelle que nous ne voyons jamais; & que nous citons toujours; mais toutes les fois que, dans la nature physique ou morale, on aura fait une découverte nouvelle, il faut, s'il est possible, la peindre & la rendre sensible. L'image reste, le raisonnement s'oublie.

Le genre dans lequel on écrit, détermine le style qu'on doit préférer. Il seroit ridicule d'attacher la couronne de l'épopée sur le front de Melpomene, de donner à l'églogue la pompe de l'ode, & d'altérer ainsi le caractère primitif des différentes productions de l'esprit humain. Il faut que chaque genre brille de la beauté qui lui est propre. Il est des images que l'esprit

cherche ; il en est que le cœur fournit à l'imagination , & qui plaisent à tous deux ; il en est qui ont de l'éclat , & dont il ne reste rien quand on les décompose. Celles-là sont prises dans une nature fantastique , & n'éblouissent que des yeux qui ne sont pas encore exercés. Telle peut être vraie , mais devient trop brillante , relativement au fond où elle est placée. Dans les ouvrages de sentiment sur-tout , il ne faut rien qui tranche , rompe l'unité de couleur , & détruise la sensation douce sur laquelle on aime à se reposer. Ce défaut deviendra plus sensible , en le comparant à cette lumière trop ardente , qui , répandue universellement sur la campagne au fort des jours d'été , fatigue les yeux , confond tous les objets , & empêche de distinguer ces scènes paisibles , que le soir développe & semble tirer du chaos.

Tout dépend donc de ce tact délicat que donne l'étude réfléchie des convenances , l'un des fondemens de l'art d'écrire. L'homme le plus rustique , échauffé par une passion quelconque , peut devenir peintre. Il empruntera ses peintures du physique qui l'environne , du sol qu'il habite , des travaux qui l'occupent ,

des objets enfin avec lesquels il est le plus familiarisé; & vous ne l'accuserez point pour cela de déroger à la simplicité de ses mœurs & de son état. On convient généralement que toute l'illusion de la tragédie naît de la vérité de l'action, des caractères, du dialogue & du style. La moindre indiscretion de l'auteur détruit l'effet du personnage. *Racine* est sûrement un modèle dans ce genre; il a posé la limite, qu'on ne peut franchir sans s'égarer. Eh bien, quel est l'écrivain dont le style soit plus hardi, plus pittoresque, plus semé d'images, qui toutes plaisent aux âmes sensibles, & obtiennent l'aveu des gens raisonnables! Dans *Britannicus*, ce chef-d'œuvre où sont réunies la force de *Tacite* & la grace de *Virgile*, quelle variété de tableaux qui se font tous valoir, & n'annoncent jamais la prétention! J'en citerai quelques endroits. De pareils exemples vaudront mieux que les raisonnemens. C'est *Néron* qui s'entretient avec *Narcisse* de son amour pour *Junie*:

Excité d'un desir curieux, (*dit-il*)

Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes.

Belle sans ornement , dans le simple appareil
 D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
 Que veux-tu ? Je ne fais si cette négligence
 Les ombres , les flambeaux , les cris & le silence ;
 Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
 Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
 Quoi qu'il en soit , ravi d'une si belle vue,
 J'ai voulu lui parler , & ma voix s'est perdue.
 Immobile , faisi d'un long étonnement ,
 Je l'ai laissé passer dans son appartement ;
 J'ai passé dans le mien : c'est là que , solitaire ,
 De son image en vain j'ai voulu me distraire :
 Trop présente à mes yeux , je croyois lui parler ;
 J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.

Quelle fraîcheur de coloris ! & cependant
 quel naturel ! Voilà précisément les expressions
 qu'un empereur jeune , & d'une imagination
 vive , devoit employer en parlant de la maî-
 tresse.

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

L'hémistiche de ce vers n'est point marqué,
 il paroît même désagréable au premier coup-
 d'œil ; mais , selon moi , cette négligence est
 une grace de plus. Elle convient à la situation

que l'on décrit, & devient une nuance fine dans l'ensemble du tableau. En voici un autre où le même sentiment domine, & qui étincele de beautés toutes différentes. C'est Bérénice qui parle.

De cette nuit , Phœnice , as-tu vu la splendeur ?
 Tes yeux ne font-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
 Ces flambeaux , ces bûchers , cette nuit enflammée ,
 Ces aigles , ces faisceaux , ce peuple , cette armée ,
 Cette foule de rois , ces consuls , ce sénat ,
 Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat ,
 Cette pourpre , cet or , que rehaussait sa gloire ,
 Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ,
 Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
 Confondre sur lui seul leurs avides regards ,
 Ce port majestueux , cette douce présence :
 Ciel ! avec quel respect & quelle complaisance
 Tous les cœurs en secret l'affuroient de leur foi !
 Parle , peut-on le voir , sans penser , comme moi ,
 Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître ,
 Le monde , en le voyant , eût reconnu son maître ?

Quand il s'agit de peindre les mouvemens du cœur , leur véhémence , leur fluctuation , si l'on peut dire , il semble que le langage de *Racine* soit la langue de tout le monde , & qu'il

soit impossible d'en parler un autre. . . . *Je ne t'ai point aimé ?* dit Hermione à Pyrrhus.

Je ne t'ai point aimé , cruel ! Qu'ai-je donc fait ?
 J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ,
 Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces.
 J'y suis encor , malgré tes infidélités ,
 Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
 Je leur ai commandé de cacher mon injure ,
 J'attendois en secret le retour d'un parjure.
 J'ai cru que , tôt ou tard à ton devoir rendu ,
 Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû ;
 Je t'aimois inconstant , qu'aurois-je fait , fidelle ?
 Et même en ce moment , où ta bouche cruelle
 Vient si tranquillement m'annoncer le trépas ;
 Ingrat , je doute encor si je ne t'aime pas .

Que devient la contrainte de la mesure & de la rime , & quelle prose pourroit être plus vraie que de pareils vers ? Oreste vient annoncer à cette même Hermione l'assassinat de Pyrrhus , qu'elle lui avoit ordonné :

Tais-toi , perfide ,
 Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide :
 Vas faire chez tes Grecs admirer ta fureur ;
 Vas , je la défavoue , & tu me fais horreur.

Barbare !

Barbare ! qu'as-tu fait ? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie ?
Avez-vous pu , cruel , l'immoler aujourd'hui ,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui ?
Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'affaffiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?

Chacun de ces vers est un trait de génie. Une femme passionnée , & dans la situation d'Hermione , devroit-elle & pourroit-elle s'exprimer autrement ?

Je ne me suis arrêté sur ces citations qu'afin de prouver aux détracteurs de la poésie qu'elle se prête à tous les tons , sans qu'on s'apperçoive de l'effort ; qu'elle a tous les avantages de la prose , sans en avoir les inconvéniens ; que la mesure & la rime qu'on lui reproche ne sont que des moyens de plus pour charmer l'oreille , qui n'ôtent rien à l'ame ni à l'esprit ; qu'elle descend au style le plus simple , comme elle s'élève au plus sublime ; que le naturel n'exclut point les images , qu'il seroit même contre la nature de les supprimer ; qu'en un mot , on peut écrire des lettres en vers , puisqu'ils sont même

admis dans le dialogue. Mais plus je me suis abandonné à mon admiration pour *Racine*, plus j'ai senti la difficulté de mon entreprise. Il est si parfait & à tel point inimitable, qu'il jette dans le découragement, au lieu d'exciter l'émulation. On me saura gré du moins d'un essai qui peut enrichir notre littérature, & qui indique un genre nouveau, dont j'avois déjà donné l'idée dans les trois lettres de *Valcour* & de *Zéila*. Ce genre, tel que je le conçois, seroit une espece de roman en vers, & divisé par lettres, dans lequel on pourroit déployer à la fois toutes les richesses de la poésie & du sentiment. Il s'éloigneroit de la monotonie qu'entraîne nécessairement l'héroïde par sa forme & son peu d'étendue, qui l'oblige à laisser presque toujours ses héros ou ses héroïnes dans la roideur & l'immobilité d'une même attitude. Je serois trop heureux, si une tentative timide devenoit l'occasion de quelque ouvrage qui fortît enfin du cercle éternel où nous tournons depuis si longtemps.

J'espère qu'on ne confondra point ces lettres avec cette foule de fadeurs pastorales & de lamentations champêtres, qu'on a décorées parmi

nous du nom d'élégies. Plusieurs poètes latins en ont fait de charmantes, tels que *Sidonius* & le pere *Sautel*; mais nous autres françois, nous entendons mal la bergerie, sur-tout la bergerie larmoyante. *Regnier des Marais* a fait quelques pieces dans ce genre, ou du moins qui portent ce titre. En voici des morceaux:

Demoiselle, laquais, fervante de cuisine,
 Quand vous verrez Daphnis, faites-lui bonne mine:
 Dites-lui que je meurs, & que cent fois le jour,
 Pour ses rares vertus, je soupire d'amour.
 Cocher, palefrenier, je vous en dis de même,
 Quand vous verrez Daphnis, dites-lui que je l'aime!
 Et vous, mon pauvre chien, & vous, mon pauvre chat,
 Quand vous verrez Daphnis, faites-en grand état,

.
 Les oiseaux par leur chant, par leurs plaintes aimables,
 Invoquoient du soleil les rayons adorables;

.
 Un ruisseau serpentant portoit son onde claire
 Par des flots argentins dans ce lieu solitaire.

Les élégies qui ont eu le plus de succès, & qu'on cite encore quelquefois, sont celles de madame *de la Suze*, recueillies en cinq volumes,

avec quelques ouvrages de *Peliffon*. Madame *de la Suze* avoit certainement un esprit très-aimable. Son talent pour les vers est une suite de son penchant à la galanterie , qui lui attira beaucoup d'amans , & la débarrassa d'un époux incommode , dont elle vécut séparée. Elle avoit été élevée comme cet époux dans les principes de la réformation ; & , pour n'avoir rien de commun avec lui , pas même une hérésie , elle abjura en 1653 : ce qu'elle fit , dit la reine de Suede , *afin de ne se trouver avec son mari ni dans ce monde ni dans l'autre*. Cette indépendance dans l'esprit , & cette aisance dans les mœurs , annonçoient déjà beaucoup de dispositions pour la poésie , naturellement très-licencieuse. Aussi madame *de la Suze* réussit-elle beaucoup. Eh ! le moyen qu'on ne goûtât point les vers d'une jolie femme , qui soupiroit l'amour , qui peignoit la tendresse , dominoit probablement dans les cercles , donnoit , en quelque sorte , des espérances à tous ses lecteurs , & montrait pour le lien conjugal l'aversion la plus intéressante ? C'étoit son personnel qu'on applaudissoit dans ses écrits. Il y regne de la facilité , & cette mollesse de style qui convient à son sexe & aux

Sujets de ses ouvrages ; mais c'est toujours l'a-
 mour plaintif. Est-il malheureux, il gémit ; il
 gémit encore, quand il a cessé de l'être. Il sem-
 ble, en lisant madame *de la Suze*, qu'on ait
 toujours à ses oreilles le roucoulement d'une
 tourterelle. C'est une enfilade de rimes déso-
 lantes, dont on ne voit pas la fin ; & le délire
 de la jouissance y est souvent interrompu pour
 faire place aux accens du désespoir. Tout cela
 est fort triste : les rossignols ont beau chanter,
 les ruisseaux rouler leurs petits flots, on a beau
 guetter le soleil quand il se leve & quand il
 se couche, pour en détailler tous les effets,
 apostropher la lune, & savoir le compte des
 étoiles : la langueur s'empare de l'ame, l'en-
 nui de l'imagination, & le sommeil des yeux
 du lecteur. Je ne conçois pas, d'après le génie
 national, que ce genre ait jamais pu être en
 vogue. De toutes les élégies connues, celle
 de *la Fontaine* sur la disgrâce de *Fouquet*, est
 la seule qui me paroisse digne de sa réputa-
 tion. Elle fait autant d'honneur au talent du
 poëte, qu'au caractère du galant homme & de
 l'ami courageux.

Qu'on a de plaisir à retrouver dans les gens

de lettres ces traits estimables, qui mêlent une nuance si douce à la gloire de leurs écrits!

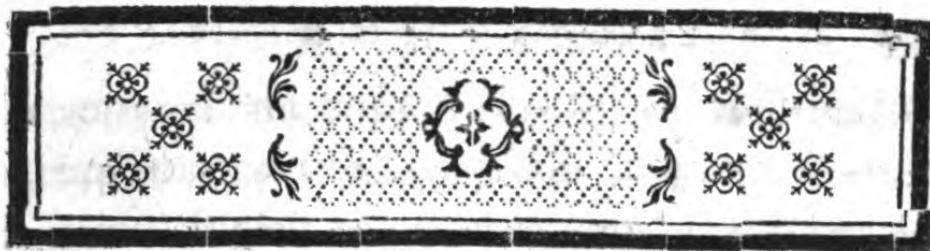
Par le jugement que j'ai hasardé sur les poésies de madame *de la Suze*, on verra que j'ai évité, autant que je l'ai pu, le style élégiaque. Les lettres que j'offre au public ne sont autre chose que le développement approfondi du cœur d'une femme qui aime. C'est une passion peinte dans toutes ses circonstances; c'est une ame, tantôt ivre de bonheur, tantôt plongée dans les regrets, qui s'échappe, se montre à nu, trahit toutes ses affections avec la naïveté du sentiment & la chaleur de l'amour. Toutes les femmes qui ont aimé y trouveront ce que cent fois elles ont écrit à leurs amans; & les amans, j'entends ceux qui ont su inspirer un amour délicat, croiront lire des lettres de leurs maîtresses. Telle est du moins l'illusion que j'ai tâché de faire. Encore une fois, ceux qui aiment les événemens compliqués, une intrigue embrouillée dans mille nœuds, les catastrophes violentes, les événemens qui tombent des nues, ne goûteront point cette production; mais peut-être déplaira-t-elle moins au petit nombre de bons esprits, qui

aiment les émotions douces, la marche graduée des passions, cet attendrissement vrai qui s'infinue, pénètre par degrés, & amène ces larmes délicieuses, qui coulent sans peine, & qu'on aime tant à répandre. Aujourd'hui, si l'on veut procurer quelque plaisir, soit au lecteur, soit au spectateur, il faut leur donner des convulsions. Des effets, à quelque prix que ce soit, des effets & point de nature. *C'étoit bon autrefois*, pour me servir des expressions de *Moliere*, dans *le Médecin malgré lui*; mais *les littérateurs modernes ont changé tout cela*. Le charbon de terre de Londres s'est joint aux brouillards de Paris. Il nous faut, comme chez nos voisins, des massacres, des viols, des têtes de morts, des ombres encapuchonnées de leurs linceuls, toute la charge enfin du théâtre de *Drury-Lane*, pour ranimer des âmes éteintes, & remuer des têtes qui sont plus vuides encore qu'elles ne sont mélancoliques; car nous avons la prétention d'être tristes, & nous ne sommes qu'ennuyés. C'est cet ennui incurable que l'on attaque vainement. Il naît du fond même de nos mœurs. Le dégoût germe toujours dans le sein des jouissances faciles.

200 *REFLEXIONS PRELIMINAIRES.*

Environnés de plaisirs, nous en sommes réduits à mendier des sensations sans lesquelles les plaisirs ne pénètrent point jusqu'à nous. Je m'écarte de mon objet, & j'oublie, ce qui m'arrive assez souvent, que j'ai des juges à captiver.





LETTRÉS
D'UNE CHANOINESSE.

LETTRE PREMIÈRE.

Euphrasie à Melcour.

Tu l'emportes enfin ! c'en est fait , cher Melcour ,
Je n'ai plus de remords , je suis toute à l'amour.
Je me livre à sa flamme & marche à sa lumière.
La raison ne vaut pas le flambeau qui m'éclaire.
La sécurité douce a passé dans mon cœur ;
Peut-on être coupable avec tant de bonheur ?
Non , je ne la suis point ; le crime d'une amante
Est d'aimer foiblement , ou bien d'être inconstante ;
Je t'aime pour toujours , je m'abandonne à toi ;
Il n'est plus désormais d'autre gloire pour moi.
Credule , je pensois , dans un calme pénible ,
Que l'honneur consistoit à n'être point sensible.
Tu m'as bien détrompée ; un rayon précieux ,
Pour rassurer mon ame , est parti de tes yeux.

Pardonne-moi ces pleurs que m'arrachoit la crainte ,
 Ces froids embrassemens que glaçoit la contrainte ,
 Et ces tristes regrets , & ces lâches foupirs
 Qui m'échappoient encor dans le sein des plaisirs.
 Aux transports d'un amant quand on cede à mon âge ,
 Il est permis , je crois , de manquer de courage.
 C'est un instinct charmant , un invincible attrait ,
 Qui se change en frayeur , dès qu'il est satisfait ,
 Ces desirs inconnus , leur trouble , leur puissance ,
 Les fâcheuses leçons qui berçoient notre enfance ;
 L'excès des plaisirs même , épouvantent nos sens ;
 Plus ils font vifs , & moins on les croit innocens ;
 Mais lorsque l'on commence à juger , à connoître ,
 A chérir un penchant que le ciel a fait naître ;
 Lorsque ce doux penchant , accru , développé ,
 S'empare enfin d'un cœur que l'on avoit trompé ;
 Alors plus de combats , on bénit sa foiblesse ,
 On ne verse de pleurs que ceux de la tendresse ;
 Et l'on craint même alors , facile à s'alarmer ,
 De n'aimer pas assez ce qu'on craignoit d'aimer.
 Sainte religion , qui tonnez sur les crimes ,
 Des sentimens si vrais font-ils illégitimes ?
 J'ai beau vous implorer , me jeter dans vos bras ,
 Vous effrayez mon cœur , & ne le changez pas.
 J'adore mon amant : cette ame fortunée
 Qu'il vous faut asservir , à Melcour s'est donnée ;

Jusqu'au pied des autels je l'entends , je le vois ,
 Il me parle , il me presse , il réclame ses droits ;
 Il est toujours vainqueur....il obtient par ses graces
 Ce que ne peut , hélas ! l'effroi de vos menacés.
 Si je semble essayer des efforts superflus ,
 C'est pour lui ménager un triomphe de plus.
 D'où vient qu'incessamment votre pouvoir céleste
 Lui dispute mon cœur , & que mon cœur lui reste ?
 Donnez donc à ce cœur , que lui seul peut remplir ,
 Ou la force de vaincre , ou le droit de faillir.
 L'être qui fait aimer pardonne à la tendresse.
 De n'être pas sensible ai-je été la maîtresse ?
 Suis-je libre , Melcour ? Hélas ! foible instrument ,
 Au Dieu qui me forma j'obéis en aimant ;
 Lui seul me détermine , & j'en crois sa justice :
 Voudroit-il sous mes pas ouvrir un précipice ?
 Voudroit-il , pour avoir le droit de me punir ,
 Me conseiller d'aimer ce que je dois haïr ?
 Non , non : dès que mon œil eut rencontré ta vue ,
 Je sentis tout-à-coup une joie inconnue ;
 Je sentis qu'un pouvoir , bien au-dessus du mien ,
 Disposoit de mon cœur emporté vers le tien.
 Ce pouvoir , mes transports , vas , tout fut légitime ;
 Tant de plaisir jamais n'accompagne le crime ;
 Et pour mieux triompher , mon amour combattu
 A pris enfin , Melcour , les traits de la vertu.

Combien je suis heureuse , & que j'aime à le dire !
Vante-toi , tu le peux , de ton charmant empire,
Amant le plus chéri des amans fortunés ,
Use de tous les droits que l'amour t'a donnés.
Dans quel néant vivois-je avant de te connoître !
Au fein d'une langueur , criminelle peut-être ,
Sans plaisirs , sans tourmens , je sommeillois toujours ;
J'ignorois la vitesse & l'emploi des beaux jours ;
En d'inutiles soins je consumois ma vie ,
Les plus saerés devoirs me trouvoient engourdie ;
Comme un maître effrayant , Dieu se monroit à moi ,
Et ma religion n'étoit que de l'effroi.
J'aime ! quel changement !... J'existe avec délice ;
Il n'est rien à mes yeux que Melcour n'embellisse.
L'aube , en reparoissant , éveille mes desirs ,
La nuit apporte un voile utile à nos plaisirs.
Dans les jours du printems , je vois sous la verdure
Cent abris pour nous deux , offerts par la nature ;
Je renais , & j'habite un univers charmant ,
Décoré par l'amour , créé par mon amant.
Que dis-je ! mes devoirs me semblent moins austeres,
Mon joug devient plus doux , mes chaînes plus légères.
Dieu ne me paroît plus un despote irrité ,
Et depuis mon amour , je crois à sa bonté.
Combien je dois chérir cette aimable mortelle
Qui préside en ces lieux confiés à son zele !

Elle a pour moi du cloître aplani les horreurs ,
Et fans les soupçonner , protégé nos ardeurs ;
Récompensant en moi le desir de lui plaire ,
Elle m'a prodigué des carettes de mere.
C'est elle dont le soin , propice à notre amour ,
M'a fait connoître un monde où j'ai connu Melcour.
De ces tristes leçons , que dicte la rudesse ,
Elle ne fut jamais hériffer la sagesse.
Ah ! fans doute , autrefois son cœur s'est enflammé.
Il est trop indulgent , pour n'avoir point aimé.
Tout nous sert , cher Melcour , & tout me justifie ;
Une ombre favorable enveloppe Euphrasie ;
Il est un dieu qui veille aux plaisirs des amans ,
Et ton cœur & le mien sont nos seuls confidens.
Nous existons pour nous : point de regard perfide
Qui décele nos feux , & qui les intimide ;
Ils sont d'autant plus vifs qu'ils sont plus inconnus ;
La contrainte du cloître est un charme de plus.
Après quelques instans , lorsqu'il faut qu'on se quitte ,
On sent mieux tout le prix d'un bien qu'on perd si vite...
Non , tu n'as pas conçu tout ce que je te dois ,
Et combien en secret j'applaudis à mon choix !
Je ne te parle point de ces heures charmantes ,
Qui, trop promptes à fuir, me sont toujours présentes ;
Momens de volupté , qu'on ne peut définir ,
Et qu'on ne décrit point , quand on fait les sentir.

Une ame bien éprise , & vraiment amoureuse ,
 Trouve , après ces momens , le secret d'être heureuse.
 Dans le repos des sens , c'est le cœur qui jouit :
 Son plaisir dure encor , lorsque l'autre est détruit.
 • Grace à mes souvenirs , mon bonheur s'éternise ;
 L'amour a des trésors que jamais on n'épuise.
 Melcour est-il absent , j'embrasse avec chaleur
 La douce illusion qui le peint à mon cœur.
 Je le nomme cent fois , & son nom seul m'enchanté ;
 L'air qu'il aime le mieux est celui que je chante ;
 Et fixant sur lui seul mes esprits agités ,
 Mes rêves quelquefois sont pleins de vérités...
 Mais que dis-je ! Parois , dissipe ces menfonges ,
 Je t'attends ; viens , Melcour , réaliser mes songes.
 C'en est fait , sans réserve Euphrasie est ton bien ;
 L'œil de l'amour est pur , & ne profane rien.
 Tu ne m'entendras plus soupirer , ni me plaindre ;
 Hors l'excès de mes feux , tu n'as plus rien à craindre.
 Je le jure au ciel même , & tu peux , cher amant ,
 Cesser de m'adorer , si je manque au serment.



L E T T R E I I.

PARDONNE-MOI l'erreur qui m'a préoccupée.
 Hier , je ne fais quoi dans tes yeux m'a frappée.

Ils m'ont paru moins doux ; & , si je m'en souviens ,
 Pour la première fois ils évitoient les miens .
 Lorsque tu m'as parlé , ta voix étoit plus rude . . .
 Il faut me délivrer de cette inquiétude .
 D'où venoit ton chagrin , ou plutôt ton humeur ?
 Un signe , un geste , un son , tout porte sur mon cœur .
 Du moindre mouvement je veux favoir la cause ;
 Un rien que l'on néglige , est bientôt quelque chose .
 Ecoute , cher Melcour , toi seul es tout pour moi ;
 Je ne sens , je ne pense , & ne vis que par toi .
 Chaque jour , chaque instant augmente mon ivresse ,
 Et je te crois lié par ma propre foiblesse ;
 Mon bonheur est au point qu'il trouble ma raison .
 Hé bien , pour le détruire , il ne faut qu'un soupçon .
 Tu me verrois languir & mourir consumée
 Par la seule frayeur de me voir moins aimée .
 Plus mes jours sont heureux & mes plaisirs parfaits ,
 Et plus tu dois en moi respecter tes bienfaits .
 Tu n'as plus désormais le droit d'être volage ,
 Et mon bonheur lui-même est le nœud qui t'engage .
 En est-il de plus saint ? . . . A quoi pensé-je , hélas !
 Craindre ton changement , c'est prévoir mon trépas .
 Pourrois-tu . . . Je m'égare , & c'est moi qui t'offense ;
 Je te laisse , Melcour , le choix de la vengeance .
 Point de ménagement , je n'en mérite aucun ;
 Je t'accuse d'un crime , & moi seule en fais un .

L E T T R E I I I.

PAR les plus tendres soins, attentive à vous plaire,
 Quoi, j'ai pu vous donner un moment de colere!
 Malheureuse! j'ai pu, dans l'ardeur de mes feux,
 Affliger un instant ce que j'aime le mieux!
 Hélas! de quels remords ferois-je combattue,
 Si d'infidélité vous m'aviez convaincue,
 Puisque j'ose à mon cœur reprocher trop d'amour,
 Et ces soins, dont l'excès vous irrite en ce jour!
 Mais pourquoi ces regrets? que sert de me contraindre?
 Vous étiez criminel, j'ai le droit de me plaindre.
 Je le ferois moi-même, en permettant jamais
 Que vous eussiez pour moi les plus légers secrets.
 Vous le savez trop bien, je m'accuse sans cesse
 De ne vous point assez découvrir mon ivresse.
 Et vous, cruel amant, vous m'osez tout cacher!
 Ce que je veux savoir, il le faut arracher!
 Moi, je ne crois jamais me faire assez entendre.
 Mon œil est-il trop vif, je le voudrois plus tendre.
 Si mes regards sur vous tombent avec langueur,
 Ils servent ma tendresse, & non pas mon ardeur.
 Je rougis du transport, s'il ne tient du délire:
 Quand tout parle dans moi, je crois ne vous rien dire,

Et

Et je vous vois gêné dans tous nos entretiens.
 Depuis quand vos secrets ne sont-ils plus les miens ?
 Contre un pareil chagrin je n'étois point armée.
 Mon cœur est tout ouvert , & votre ame est fermée !
 Quel traitement ! de quoi me vient-il avertir ?
 Ah ! je frémis des maux qu'il me fait pressentir.
 Mais qu'est-ce que je veux ? d'où vient suis-je empressée
 A lire dans un cœur d'où je suis effacée ,
 Où je ne trouverois que de la cruauté ,
 La feinte , la tiédeur & l'infidélité ?
 Ah ! je ne vois que trop d'où naît tout ce mystère ;
 Votre cœur tremble enfin que mon œil ne l'éclaire ,
 N'y surprenne bientôt ce que vous m'y voilez :
 C'est par pitié pour moi que vous dissimulez.
 Hélas , que sous ces traits ne vous vis-je paroître
 Dans le moment fatal où j'ai cru vous connoître !
 Sur votre cœur alors mon cœur se fût réglé ,
 Et s'épargnoit les soins dont il est accablé.
 Mais vous avez bien su , flattant mon espérance ,
 M'enchaîner par l'attrait d'une fausse apparence.
 Vous suiviez les progrès de ma captivité ,
 Et ce fut le signal de votre liberté.
 Ce calme cependant , dont ici je murmure ,
 Ne fut jamais en vous produit par la nature ;
 Vous êtes emporté , j'en ai plus d'un garant ;
 Mais c'est pour le courroux qu'est votre emportement.

Croyant qu'on vous outrage , ombrageux , susceptible,
Lorsqu'il ne faut qu'aimer , vous n'êtes plus sensible.
Ingrat , je ne puis donc obtenir du retour :
Pour être ainsi traité , que vous a fait l'amour ?
Ces mouvemens si prompts , échappés de votre ame ,
Que ne les tournez-vous au profit de ma flame ?
Pourquoi donc votre cœur n'est-il précipité ,
Qu'afin de s'opposer à ma félicité ?

Empressé pour me fuir , & pour m'être infidèle ,
Combien vous êtes lent , quand l'amour vous rappelle !

Mais quoi ! j'ose exiger quelque chose de vous ,
Moi qui contre moi-même ai dirigé vos coups !
Ah ! je suis trop à vous pour garder quelque empire :
Esclave , à mon vainqueur je n'ai rien à prescrire.
Du moindre mouvement puis-je donc disposer ?
Ai-je droit de le croire ? ai-je droit de l'oser ?
De mon audace aussi je me vois la victime.
Lorsque vous commandez , la révolte est un crime :
Et vous savez trop bien comme il faut m'en punir !
Avec quelle froideur (je dois m'en souvenir)
Vous m'offrîtes hier le secours de l'absence !
Vos tranquilles regards peignoient l'indifférence.
O ciel ! ne vous plus voir ! vous Melcour , me quitter !
Quel remède ! jamais je ne veux l'accepter.
Dites ; avez-vous cru que j'en fusse capable ?
D'un tel forfait jamais je ne serai coupable.

Je mourrois de chagrin de m'en voir soupçonner.
 Hors cet affreux soupçon , je puis tout pardonner.
 Je tiens à mon amour plus qu'au vôtre peut-être ,
 Je dois nourrir le feu que vous avez fait naître.
 C'est mon cœur , avant tout , que je veux contenter ,
 Et je ne puis souffrir de vous en voir douter.
 Vous , en douter ! non , non , mon cœur , le vôtre même ,
 Tout vous dit , cher Melcour , à quel point je vous aime.
 Si vous me négligez ; moi , j'ajoute à mes soins ;
 J'ai d'autant plus d'amour , que vous en montrez moins.
 Je renferme souvent mes plus vives tendresses ,
 Et j'ose réprimer l'ardeur de mes carettes.
 Combien de fois , Melcour , n'ai-je point , à vos yeux ,
 Retenu mes transports , mes desirs & mes feux ,
 Parce que vos regards m'avoient trop assurée
 Que je vous plairois mieux , étant plus modérée !
 Qu'avec rigueur , hélas , mes vœux seroient trompés ,
 Si de pareils efforts vous étoient échappés !
 Content de m'enlever mes plus chères délices ,
 Tenez-moi compte , au moins , de tous mes sacrifices ;
 Je n'ai garde , Melcour , de vous les reprocher.
 Plus il m'en coûte , & plus je me sens attacher....
 Ah ! ne me plaignez point ; un feu court dans mes veines ,
 Qui mêle , malgré vous , du plaisir à mes peines.
 Qu'importe mon bonheur ! je ne demande rien ,
 Si le vôtre s'accroît de ce qui manque au mien.

Si, près de moi, votre ame étoit plus enflammée,
 J'aurois plus de plaisir, me croyant plus aimée.
 Mais vous n'auriez plus, vous, celui de l'être autant ;
 Vous croiriez devoir tout à votre empressement ;
 Et moi, je mets ma joie & ma gloire suprême
 A voir que mon amant ne doit rien qu'à moi-même....
 Ne vas point abuser de ces tendres aveux ;
 Le cœur que j'ai choisi, doit être généreux :
 Que ma franchise, au moins, ne me soit point funeste,
 Et tout foible qu'il est, que ton amour me reste !
 Profite, cher Melcour, d'un instant d'abandon.
 Viens par mille baisers confirmer ton pardon ;
 Viens puiser dans mes bras une flamme nouvelle,
 M'adorer, & sur-tout jurer d'être fidele !



L E T T R E I V.

HÉ bien, cette étrangere est-elle donc si belle ?
 A quoi songeoit Dom Pedre en l'annonçant pour telle !
 Au bal d'hier au soir, comme elle eut l'air forcé !
 Quels gestes ! quel maintien ! & comme elle a dansé !
 Quel motif si long-tems vous retint auprès d'elle ?
 Si de ses traits au moins le rapport est fidele,
 Et si par le visage on peut juger l'esprit,
 J'en soupçonne fort peu dans tout ce qu'elle a dit.

Cependant, tout le tems que dura l'assemblée,
 De ce que j'en pensois vous l'avez consolée,
 Vous avez même osé me vanter ses appas ;
 Ses discours éternels ne vous fatiguoient pas.
 Quel charme y trouviez-vous ? dites : sa complaisance
 Sans doute vous parloit de vos belles de France,
 Vous nommoit la plus chere à votre souvenir,
 Et peut-être elle-même espéroit l'en bannir.
 Elle y réussira ; si je puis m'y connoître,
 J'ai surpris dans vos yeux un amour qui va naître.
 Oui, l'amour, l'amour seul, ne dissimulez rien,
 Peut faire supporter un si long entretien.
 J'ai trouvé vos François vains, bruyans, haïssables :
 Idolâtres d'eux-mêmes, ils se croyoient aimables.
 Ah, combien votre éloge est par eux démenti !
 Tout ce qu'ils me disoient étoit si peu senti !
 De leurs soins importuns que j'étois obsédée !
 Leur politesse est vague, & leur grace est fardée.
 Leur tumulte, leur ton, leurs propos ont produit
 Ces confuses vapeurs, dont j'ai souffert la nuit....
 Vous ne le sauriez point, tant votre amour est tendre !
 Si je ne prenois pas le soin de vous l'apprendre.
 Vos gens, dès le matin, pendant votre sommeil,
 Sont chez votre Françoise à guetter son réveil ;
 Ils doivent s'informer, échos de votre zele,
 Si la veille d'hier n'a point trop pris sur elle ;

Vous la fites parler & danfer tant de fois ,
Qu'elle a perdu fans doute & la force & la voix.
Quel eft donc fon attrait ? quel prestige eft le vôtre ?
La croyez-vous plus vraie ou plus tendre qu'une autre ?
Plus vite que le mien fon cœur s'est-il livré ?
Avec plus de candeur vous a-t-elle adoré ?
Non ; cela ne fe peut : fans combats affervie ,
Votre premier regard fit le fort de ma vie ;
Et je cherchai moi-même , ivre d'un fi beau choix ,
Les moyens de vous voir une feconde fois.
Mon honneur ne tient pas contre votre présence ;
Je vous immolai tout , mon fexe & ma naiffance.
Si Zémire a plus fait , pour mieux vous captiver ;
Zémire , ce matin , prévient votre lever ;
Ménageant à vos yeux une aimable furprife ,
A vos côtés , Melcour , elle doit être affife ;
Je le fouhaite au moins : docile à vos defirs ,
Puiffé-je , à mes dépens , affurer vos plaifirs !
Si vous le voulez même , oui , je peux le permettre ,
A ce divin objet faites part de ma lettre.
Ce que je vous écris va feconder vos vœux.
Et mon nom , & mon rang , font connus dans ces lieux ,
De quelques attraits même on m'a fouvent flattée...
Ce font vos mépris feuls qui m'ont défenchantée.
Votre volage amour me détrompe aujourd'hui ,
Et j'ai vu mes attraits s'envoler avec lui.

A ma rivale , au moins , donnez-moi pour modele ;
 Qu'elle sache à quel point je juis tendre & fidelle.
 Oui , je vous idolâtre , & le dis hautement ;
 Ma passion , ingrat , tient de l'égarement ,
 Et tout ardent qu'il est , mon cœur n'y peut suffire.
 Offrez , offrez ma peine à l'orgueil de Zémire ;
 ConteZ-lui mes transports ; hélas ! j'aime encor mieux
 Me perdre en avouant , que de nier mes feux.
 Au moment où j'écris , puisqu'il faut tout vous dire ,
 Un sentiment jaloux m'agite & me déchire ;
 Je vous crois inconstant , & ce soupçon cruel
 Dans mon cœur furieux enfonce un trait mortel ;
 Mais , malgré ma fureur , cher Melcour , je vous aime
 Plus qu'on n'aima jamais , cent fois plus que moi-même.
 Je hais Eléonor , qui fait mon désespoir ,
 Qui reçut la Françoise , & qui vous l'a fait voir.
 Je déteste à jamais l'inventeur de la danse ;
 J'abhorre un art funeste , & moi-même , & la France ,
 Et l'odieux objet qui vous a su charmer ;
 Mais si je fais haïr , c'est pour mieux vous aimer.
 Vous me semblez charmant , quoiqu'ingrat & perfide ;
 Plus mon œil vous contemple , & plus il est avide.
 Oui , près de ma rivale , & presqu'à ses genoux ,
 Vous m'offrez mille attraits que je ne vois qu'à vous.
 Je suis même ravie , au sein de mes alarmes ,
 Qu'un autre œil que le mien soit frappé de vos charmes.

J'aime mieux perdre tout , votre amour & vos soins ,
Que de vous souhaiter un éloge de moins.
Comment l'amour fait-il pour unir les contraires ?
L'œil le plus exercé sonde en vain ses mysteres.
Tout ce qui vous approche excite mon courroux ,
Offusque ma tendresse , & rend mon cœur jaloux ;
Et cependant j'irois , malgré tous mes ombrages ,
Au bout de l'univers vous chercher des hommages.
Je hais cette Françoise avec acharnement ;
Je ferois tout , oui , tout , pour causer son tourment ;
Dans votre cœur enfin , le seul bien où j'aspire ,
Quoi qu'il pût m'en coûter , je voudrois la détruire ,
Et je lui céderois ce bien qu'elle prétend ,
Si je croyois qu'ainsi vous fussiez plus content.
Dans la brûlante ivresse où mon ame se noie ,
Je sens si vivement ce qui fait votre joie ,
Que pour votre bonheur je sacrifirois bien ,
Fût-il d'un seul instant , un siecle entier du mien.
Pourquoi donc , cher Melcour , n'êtes-vous pas le même ?
Hélas ! si vous m'aimiez autant que je vous aime ,
Quelle félicité ! quels jours purs & fereins !
Une chaîne de fleurs uniroit nos destins :
Vous feriez mes plaisirs ; moi , je ferois les vôtres ,
Et nos cœurs enviés n'enviroient rien aux autres....
Personne , tu le fais , n'a tant d'amour que moi.
Nulle ne connoît mieux tout le prix de ta foi ;

Et je mourrai , cruel , j'en suis bien assurée ,
 Si je perds cette foi que ta bouche a jurée :
 Accoutumé d'ailleurs aux transports de mes feux ,
 Avec d'autres que moi tu ne peux être heureux.
 Ah ! redoute mon sexe , apprends à le connoître.
 C'est pour toi , je le sens , que l'amour m'a fait naître.
 Que deviendroient vos soins tendres & délicats ,
 Si vous trouviez un cœur qui n'y répondît pas ?
 Ces regards éloquens , remplis d'un feu si tendre ,
 Et qui savent parler , comme on fait les entendre ,
 Par d'autres yeux jamais , j'en atteste les tiens ,
 Seroient-ils secondés , comme ils sont par les miens ?
 Non, jamais, non : l'amour nous forma l'un pour l'autre ;
 Il décida mon choix ; il a dicté le vôtre.
 Lui-même il nous apprit l'art de nous enflammer ,
 Et nous seuls savons bien comment il faut aimer.



L E T T R E V.

JE ne puis commander à mon impatience !
 Cruel Melcour , quand donc finira votre absence ?
 Instruisez-moi du moins , quel siecle ! songez y ;
 Voilà déjà deux jours que vous êtes parti.
 Vous suivîtes la cour , ce délai m'en assure ,
 Moins pour voir nos vaisseaux , que pour me faire injure ,

M'éviter , vous sauver des soins de mon amour.
Je vous suis importune ! oui , je le vois , Melcour ;
De nous deux , en effet , suis-je jamais contente ?
Un rien me met en peine , un rêve me tourmenté ;
Quelques heures d'absence ont consterné mon cœur :
Je tremble même , hélas ! dans le sein du bonheur ;
Le vôtre seul alors est ce que j'envifage :
Je voudrois quelquefois vous en voir davantage ;
Mais quelquefois aussi vous montrez tant d'ardeur ,
Que je n'ose à moi seule en rapporter l'honneur.
Tout , jusqu'à mes transports , contre moi m'indispose,
S'ils échappent à l'œil de l'amant qui les cause.
Un seul regard de moins , & mon trouble renaît ;
Je frémis aussi-tôt que vous semblez distrait.
Depuis votre départ , mon cœur n'est pas tranquille...
Vous n'êtes cependant qu'à deux pas de la ville :
Votre devoir le veut , & doit être écouté.
Où vous êtes , d'ailleurs , il n'est point de beauté
Dont j'aie à redouter ou l'esprit ou les charmes :
Mais , ce tourment de moins , combien d'autres alarmes !
Tout devient , quand on aime , un sujet de frayeur ,
La raison ne peut rien pour rassurer un cœur....
Ma crainte en ce moment ne t'intéresse guere.
Ces armes , ces vaisseaux , cet appareil de guerre ,
Vont , dans ton jeune cœur m'éclipsant à leur tour ,
Le défaccoutumer des plaisirs de l'amour.

A cette heure peut-être , au moins je le présage ,
 Tu songes à me fuir , à quitter ce rivage ,
 Et tu cherches déjà comment , avec quel art ,
 Tu pourras à mes yeux colorer ce départ...
 La France & ses beautés , & son luxe paifible
 Ne me nuiroient pas tant que cette pompe horrible.
 Ce n'est pas que je veuille , injuste dans mes vœux ,
 Borner votre carrière aux foupirs amoureux ,
 Ni que d'un noble soin je songe à vous distraire ;
 Oui , plus que mon bonheur , votre gloire m'est chere ;
 Je fais trop bien , hélas ! que vous n'êtes point né
 Pour confumer vos jours , à mes pieds enchainé :
 Mais je voudrois qu'au moins cette image cruelle
 Vous fit autant d'horreur que j'en reffens pour elle ;
 Que vous n'y songiez pas , fans des tourmens affreux ,
 Et fans croire mourir avec de tels adieux.
 Ne dis point que , trop prompte à saisir l'apparence ,
 Je cherche à m'alarmer pour t'affliger d'avance.
 Quels pleurs verferas-tu , trop injuste Melcour ,
 Que ne voulût soudain effuyer mon amour ?
 Non , ne crains rien de moi : quelque nœud qui t'engage ,
 Je ferai la première à presser ton courage
 D'abandonner ces bords , d'obéir à l'honneur :
 Duffé-je , en te perdant , mourir de ma douleur.
 Que dis-je ! vois quelle ame à toi s'est enchainée !
 Je me reprocherois l'instant où je suis née ,

Si ma perte , en ton cœur contraint de s'immoler ,
Ne laissoit place à rien qui le pût consoler....
Que veux-je donc ? le fais-je ? Aimer toute ma vie ,
M'enorgueillir du nœud qui me tient asservie.
Mais en voulant t'aimer , je veux en même tems
Un amour aussi vif , des feux aussi constans.
Je suis une insensée...Eh bien , oui , je veux l'être ;
Je consens , s'il le faut , à ne me plus connoître...
Dieu , quel égarement ! Melcour , pardonne-moi.
Vas , je n'en fus jamais capable que pour toi.
S'il faut , pour être sage , avoir moins de tendresse ,
Je garde mon délire , & proscriis la sagesse.
C'est l'amour , l'amour seul qui doit nous animer ;
Il t'a formé pour plaire , il me fit pour aimer.
Quand il est satisfait , c'est par lui que j'en jure ,
Il m'est indifférent que la raison murmure.
Ah ! j'aime seule ainsi : ce trouble , cette ardeur
Et cet oubli de tout ne sont que dans mon cœur ;
Tu n'en partages rien : ton esprit toujours libre
Repose , loin de moi , dans le même équilibre ;
Et tu ne rougis point de cet affreux repos ,
Quand la guerre s'apprête & va causer mes maux !
De cette trahison , non , tu n'es pas capable ;
Tu n'es pas à ce point & parjure & coupable ;
Chaque apprêt te consterne & t'aura fait pâlir ,
Au seul nom de départ on t'a vu tressaillir.

Que dis-jé ! à ton retour je vais fans doute apprendre
 Que Melcour , moins aimable , en a paru plus tendre ;
 Et moi , je me dirai , fûre enfin de ta foi ,
 Il ne veut être aimable & charmant que pour moi.

Reviens enfin calmer la frayeur qui m'agite.

Je n'ai plus que des vœux & des discours fans suite :
 Tu peux bien en juger. Je sens comme j'écris ;
 Et ma lettre , Melcour , peint le trouble où je suis.
 Une fois revenu , tu verras ton ouvrage ;
 Ces traits chéris par toi , la douleur les ravage ;
 Mon front , couvert de deuil , s'obscurcit & s'éteint ;
 Mais sa pâleur vaut mieux que l'éclat d'un beau teint ;
 Et je te permettrois de punir Euphrasie ,
 Si trois jours , fans te voir , ne l'avoient enlaidie.

LETTRE VI.

QUOI ! vous ferez toujours & froid & négligent ?
 Rien ne peut vous tirer de ce calme outrageant ?
 Plaintes , soupirs , rigueurs , rien ne vous inquiette ?
 Dans les bras d'un rival faut-il que je me jette ?
 Le faut-il ? à vos yeux !.. hors l'infidélité ,
 Pour toucher votre cœur , que n'ai-je point tenté ?
 Hier dans les jardins , Alméda , d'un air tendre ,
 Me propofa fa main , & j'eus foin de la prendre ;

Je restai près de lui pendant tout le souper ,
Et, s'il vous en souvient, il parut m'occuper.
Rencontrois-je vos yeux ? les miens , avec adresse ,
Retournoient vers le duc , pleins d'une feinte ivresse ;
Même je lui glissois des mots de tems en tems ,
Et ces riens auroient dû vous sembler importans.
Mais non : vous fûtes sourd à ce furtif langage ,
Et vîtes tout ce jeu , sans changer de visage.
Ingrat ! en est-ce assez ? ma tendresse pour vous
Méritoit bien au moins que vous fussiez jaloux.
A quoi suis-je réduite ? O ciel ! puis-je le croire ?
L'amant qui m'a coûté mon repos & ma gloire ,
Lui que je veux aimer jusqu'au dernier soupir ,
Envisage ma perte , & la voit sans frémir !
De la vôtre , cruel , l'ombre seule me tue.
Sur une autre que moi détournerez-vous la vue ?
Je tremble ; & ce regard , fût-il même innocent ,
Echappé loin de moi , me cause un long tourment.
Ce que vous n'accordez qu'à la seule décence ,
A ces simples égards , nés de la bienfiance ,
M'emporte quelquefois le sommeil de deux nuits ,
Et deux jours sans vous voir sont deux siècles d'ennuis ;
Et d'un autre , à vos yeux , je feins d'être charmée ,
Sans qu'un instant votre ame en paroisse alarmée !
Osez encor vous plaindre , ou me vanter vos feux !
Je lis dans votre cœur , & plus que je ne veux.

Moi, souffrir cet affront, & n'être pas vengée!..
 Je me sens quelquefois à tel point outragée,
 Que l'inconstance alors me paroît un plaisir;
 Mais ce dépit s'appaise, & meurt dans un soupir.
 Eh! qui pourrois-je aimer? Quoiqu'ingrat & coupable,
 Hors vous, dans l'univers, rien ne me semble aimable.
 Hier même, où j'avois à me plaindre de vous,
 Où votre indifférence excitoit mon courroux;
 Aigri par vos froideurs, défarmé par vos graces,
 Mon cœur trop indulgent s'envoloit sur vos traces;
 Tous mes ressentimens étoient foibles & vains,
 Un charme accompagnoit jusques à vos dédains.
 C'est de vous, de vous seul, je ne puis vous le taire,
 Que je parlois au duc avec tant de mystère.
 Mon amour attentif eût voulu remarquer
 Quelque léger prétexte à pouvoir vous brusquer.
 Imprudente! y pensois-je!.. Ah! si j'étois moins tendre,
 J'aurois mille raisons de vouloir vous défendre.
 Mon frere m'épioit, nous observoit tous deux;
 Tout ce qui m'entouroit avoit sur nous les yeux;
 La moindre expression pouvoit être entendue;
 Un regard indiscret, un geste m'eût perdue:
 Mais, avec un peu d'art, ne pouviez-vous pas bien
 Me paroître jaloux, sans que l'on en vît rien?
 Oui, j'eusse interprété jusqu'à votre silence.
 Avec tous vos regards les miens d'intelligence

Auroient lu dans vos yeux cent dépits retenus ,
 Qu'un monde indifférent n'auroit point apperçus.
 Hélas ! je n'y vis rien... que de l'amour peut être.
 L'amour dans ces momens devoit-il y paroître ?
 J'y cherchois l'embarras , le trouble , la douleur ,
 Toutes les passions qui tourmentent le cœur.
 Il falloit m'abhorrer , toujours me contredire ,
 Vanter une autre femme , & même lui sourire ,
 Être jaloux . . . oui , oui , vous le deviez , Melcour ,
 Puisqu'enfin ma conduite offenoit votre amour.
 Au lieu de ces transports d'une ame courroucée ,
 Vous reprîtes la main qu'au duc j'avois laissée ! . .
 Félicitez-vous bien ! Ciel ! si je l'avois cru ,
 Si j'avois su prévoir ce que depuis j'ai vu ! . .
 Mais , en eussé-je encor découvert davantage ,
 La force du penchant maîtrisoit mon courage.
 Le cœur ne juge point les traits qui l'ont charmé ;
 Avec tous vos défauts je vous aurois aimé.

Quand je songe , cruel , à ces momens d'ivresse ,
 Que m'a fait dans tes bras éprouver ma foiblesse ,
 Vas , cet enchantement , ces tendres souvenirs ,
 Me laissent des regrets , & non des repentirs.
 Ah ! si je brûle ainsi , quand Melcour me tourmente ,
 Combien je l'aimerois , si j'étois plus contente !
 Que dis-je ? tu m'as vu ressentir tour-à-tour ,
 Et la crainte & l'espoir , la colere & l'amour.

Dans

Dans ce flux & reflux, plaintive ou fortunée,
 Fus-je un instant moins vivé & moins passionnée ?
 Aime enfin, aime, ingrat, partage tous mes feux ;
 Imite-moi, Melcour, tu seras plus heureux.
 La vie est un fardeau, quand elle est languissante.
 Il n'est point de bonheur pour l'ame indifférente ;
 Mes transports sont mes biens, & mes biens les plus doux,
 Les seuls dans l'univers, dont mon cœur soit jaloux.
 Toi, le consolateur, & le dieu d'Euphrasie,
 Toi, le soutien, l'arbitre, & l'ame de ma vie,
 S'il faut ne plus t'aimer avec le même excès,
 J'aime mieux me résoudre à ne te voir jamais.

 LETTRE VII.

QUEL motif a dicté votre dernier billet ?
 Voulez-vous m'éprouver ? Pensez-vous, en effet,
 Que je puisse, au mépris d'un cœur comme le vôtre,
 M'attendrir, m'enflammer, & brûler pour un autre ?..
 J'en pardonne la peur, peut-être je le doi :
 Quoi qu'un pareil soupçon ait d'offensant en soi,
 Je ne m'en défends pas, je l'eus souvent moi-même,
 Et vous savez pourtant à quel point je vous aime !
 Mais croire ainsi le crime à jamais consommé,
 Investiver l'objet que vous avez charmé,

Oser me protester , avec tant d'affurance ,
Que vous avez juré d'éviter ma présence ,
Fuir enfin tous les lieux où s'adressent mes pas . . .
Voilà de ces forfaits qu'on ne pardonne pas !
De craintes , comme vous , j'eus l'ame tourmentée :
Je fus souvent jalouse , & non pas emportée.
Dans mon plus fort dépit , mon cœur se souvenoit
Que c'étoit vous , Melcour , que ce cœur soupçonnoit.
Quoi , le vôtre , à ce point , m'offense & m'injurie !
Le vôtre , hélas , payé du repos de ma vie !
Dès que vous le laissez un moment sur sa foi ,
Ses premiers mouvemens se tournent contre moi ,
Et toujours ce qu'il laisse échapper sans étude ,
Ou m'exprime un outrage , ou peint l'ingratitude . . .
Allez , ingrat , allez ; sans m'armer de raisons ,
Je veux , pour vous punir , vous laisser vos soupçons.
Je pourrois vous guérir , je le voudrois peut-être ;
Mais non : dans son erreur je dois laisser un traître.
Doutez : que ce soit là votre premier tourment.
Oui , oui , je vous abhorre & j'aime un autre amant ;
Vous ne vous trompez pas dans votre conjecture ,
Des femmes qu'on aima je suis la plus parjure . . .
Je n'ai pourtant point vu celui dont vous parlez.
Les feux de ce rival sont au moins bien voilés :
Ma main n'a point écrit le billet que l'on cite ,
Et je ne comprends rien aux débats qu'il excite.

Il ne tiendrait qu'à moi, Melcour, de m'excuser ;
 Mais il ne me plaît pas de vous défabuser.
 Eh ! pourquoi le ferois-je ? Obéir à l'audace !
 Pardonner à l'orgueil, & craindre la menace !
 Jamais. Lorsqu'on souhaite un éclaircissement,
 Pense-t-on l'obtenir par de l'emportement ?
 Vous partez, dites-vous, vous fuyez cette ville ;
 Contre ma perfidie il vous faut un asyle.
 Dans cet affreux dessein vous semblez affermi,
 Et vous poignarderiez votre meilleur ami,
 Si chez moi, dites-vous, il osoit vous conduire...
 Voilà donc les projets que l'amour vous inspire !
 Pour vous être en horreur, que vous ont fait mes yeux ?
 Vous n'y lûtes jamais que les plus tendres feux,
 Et ces transports si vrais que votre aspect me donne ;
 C'est bien de quoi, barbare, abandonner Lisbonne.
 Demeurez : si c'est là ce qui vous fait partir,
 Je vous épargnerai la peine d'en sortir.
 Après tous ces affronts, dont l'image me tue,
 C'est à moi bien plutôt d'éviter votre vue.
 La mienne, à votre cœur, que je crus défarmer,
 N'a coûté que l'ennui de vous laisser aimer ;
 Et la vôtre, cruel, démentez Euphrasie,
 M'enleva tout le calme, où je coulois ma vie ;
 Je lui dois mes tourmens, mes craintes, mes soupirs.
 Il est vrai qu'autrefois elle a fait mes plaisirs,

Je ne m'en cache pas. Quand je me représente
Ce désordre soudain , cette ivresse charmante ,
La vive émotion & les secrets combats
Qui dans moi s'élevoient , au seul bruit de tes pas ,
Cette heureuse langueur dans mes sens répandue ,
Ces longs frémissemens de mon ame éperdue ,
Tout ce que j'éprouvois (seule je m'en souvien)
Quand nous pouvions saisir un moment d'entretien ;
Regrettant ces beaux jours , ce bonheur si rapide ,
Je te pardonne tout , & ne fais plus , perfide ,
Ni comment je vivois avant de t'avoir vu ,
Ni comment je vivrai quand je t'aurai perdu...
Et vous me proposez une éternelle absence !
Vous serez satisfait ; triomphez-en d'avance.
Je voudrois cependant vous reprocher vos torts ,
Vos coupables éclats , & vos jaloux transports ;
Je voudrois , mesurant le supplice à l'offense ,
Avant de vous punir , prouver mon innocence.
Je vous la prouverois avec tant de clarté ,
Que vous détesteriez votre crédulité ,
Et que je vous verrois , honteux de vos alarmes ,
En rougir à mes pieds , arrosés de vos larmes.
Déjà , pour mieux jouir d'un spectacle si doux ,
J'ai voulu par trois fois me transporter chez vous ;
Et que fais-je !... peut-être y ferai-je entraînée ,
Et n'attendrai-je pas la fin de la journée.

Oui , crains les vœux ardents d'un cœur à l'abandon ;
 L'excès de mon dépit peut m'ôter la raison.
 Mais je connois vos goûts & votre caractère ;
 Cet imprudent éclat n'est point fait pour vous plaire.
 Vous êtes né discret , je l'avoue & le doi ;
 Vous eûtes de ma gloire autant de soin que moi.
 Je vous vis même outrer cette délicatesse ,
 Et la pousser au point d'affliger ma tendresse.
 Que diriez-vous de moi , si j'allois follement
 Dévoiler nos secrets , & nommer mon amant ?
 Vous me mépriseriez (trop justement peut-être) ,
 Et je mourrois plutôt que consentir à l'être.
 Votre estime , cruel , est un besoin pour moi.
 Trahissez mon amour , ôtez-moi votre foi ,
 Contre une malheureuse éclatez en murmures ,
 Dans votre emportement dites-lui des injures ;
 Si vous le pouvez même , haïssez ses appas :
 Mais , de grace , Melcour , ne la méprifez pas...
 Voilà , dans ce moment , la crainte qui m'agite ;
 Et voilà près de vous ce qui m'auroit conduite :
 Car ce n'est point l'amour ; moi , de l'amour pour vous !
 Non. Vous avez éteint un sentiment si doux...
 A bien prendre pourtant votre injuste colere ,
 En faveur du motif , elle doit m'être chere.
 Melcour , s'il aimoit moins , seroit moins emporté.
 Est-ce une illusion ? est-ce une vérité ?

Eh ! que m'importe à moi ? je suis inexorable ;
 Fuffiez-vous innocent , je vous vois en coupable.
 J'aime à vous trouver tel ; oui , je vais , de ce pas ,
 Vous fuir . . . aller par-tout où vous ne ferez pas .
 Je veux être en courroux ; & loin de m'en dédire ,
 Je veux . . . je jure , ingrat , de ne jamais t'écrire.



L E T T R E V I I I.

TRAHISSONS nos sermens, c'est moi qui t'en conjure,
 Il m'en coûte trop cher à n'être point parjure.
 Quand on aime , dis-moi , fait-on ce que l'on veut ?
 Voyons-nous , cher Melcour , à l'instant , s'il se peut.
 Cruel , par vos soupçons vous m'aviez outragée ;
 En ne vous voyant pas , je crus m'être vengée.
 Quelle vengeance , ô ciel ! J'ai pu la concevoir ! . .
 Je ne puis respirer , ni vivre sans te voir.
 N'avons-nous pas assez d'involontaires gênes ,
 Sans conspirer nous même à nous forger des peines ?
 Viens loin de ton amante écarter les soupirs ,
 Tranquilliser son ame & la rendre aux plaisirs.
 Tu me cherches , dis-tu , pour obtenir ta grace :
 Viens , dût ton œil encor m'annoner la menace :
 Viens , accours ; j'aime mieux , dans mon trouble pressant ,
 Te voir même irrité , que te pleurer absent.

Que dis-je ! dans tes yeux il n'est plus de colere ;
 Ils sont brûlans d'amour & du desir de plaire.
 Ce matin dans le temple ils m'ont paru si doux !
 J'y vis le repentir , & non pas le courroux.
 As-tu lu dans les miens , qu'un tendre espoir anime ,
 Le plaisir que j'aurois à pardonner ton crime ?
 Oublions nos débats , nos soupçons inquiets ;
 Evitons-les toujours , & n'en parlons jamais.
 Eh ! comment pourrions-nous douter de notre flame ?
 Melcour , c'est pour t'aimer que le ciel fit mon ame ;
 Et si pour m'adorer il ne t'eût destiné ,
 Tu n'aurois jamais eu le cœur qu'il t'a donné.
 Il t'a formé pour moi ; mais , depuis notre feinte ,
 Des maux que j'ai soufferts , as-tu senti l'atteinte ?
 Oui , sans doute , à travers ces instans de fureur ,
 L'étoile agit , l'emporte , & l'on cede à son cœur .
 Grand Dieu , que j'ai trouvé cette feinte pénible !
 Qu'il m'a fallu d'efforts , pour paroître insensible !
 Et qu'on est dupe , hélas , de s'enlever , Melcour ,
 Des jours trop fugitifs , réclamés par l'amour !
 Je te suivois par-tout , sans pouvoir m'en défendre :
 Où tu devois aller , moi je courois t'attendre.
 Au défaut de la voix , des gestes , des sermens ,
 Mon ame par mes yeux expliquoit ses tourmens.
 Cet état fut le tien ; fidele au même empire ,
 Dans les lieux où j'étois , tu te laissois conduire.

N'allons point au hafard en rapporter l'honneur ;
 Les hafards de l'amour font des projets du cœur.
 Jamais dans tes regards (tu me croiras bien vaine)
 Je ne vis tant d'amour que depuis notre haine.
 Lorsque d'un nœud charmant on devoit profiter ,
 Il femble qu'on fe plaife à fe perfecuter.
 Ne nous en plaignons pas ; on ne fauroit mieux faire
 Que de montrer ainfi fon ame toute entiere.
 Je te connoiffois tendre , & non pas emporté ;
 Je favois ton ardeur , j'ignorois ta fierté :
 Je te croyois jaloux (être amoureux , c'est l'être) ,
 Mais cette jalousie étoit encore à naître ;
 J'ignorois fes degrés , fes divers mouvemens ;
 Et vouloir tout apprendre eft le droit des amans.
 Banniffons cependant , crois-en ton Euphrasie ,
 Moi , d'indifcrets defirs , & toi , ta jalousie.
 De cette paffion étouffant les progrès ,
 Laisse briller , Melcour , tes véritables traits.
 Quelque dehors qu'on prenne en nous rendant hommage ,
 Celui d'amant heureux fied toujours davantage.
 Tel qui n'eft point aimable après fes vœux remplis ,
 Le feroit encor moins , effuyant des mépris ;
 Et lorsque la maîtrefle , à qui vous favez plaie ,
 Ne fait point commander à votre caractère ,
 Augmenter vos vertus , embellir fon vainqueur ,
 C'eft le tort de l'amante , & non pas du bonheur.

Je raisonne au hasard , & toi seul dois m'instruire...
 A l'heure où je t'écris , je ne peux que t'écrire.
 Si je pouvois te voir , te presser sur mon sein ,
 De ma lettre bientôt j'aurois hâté la fin.
 Inventé pour charmer les ennuis de l'absence ,
 Ce muet entretien ne vaut point la présence.
 Entre ces deux plaisirs mon choix n'est pas douteux ;
 De l'un je jouis seule , & l'autre est à nous deux :
 Mais cet autre est toujours altéré par la crainte ,
 Et le premier du moins est goûté sans contrainte.
 Dans ce moment tranquille , où tout repose ici ,
 Et se croit trop heureux de reposer ainsi ,
 Où la réalité fuit devant les mensonges ,
 Où la terre est livrée au prestige des songes ,
 Je jouis d'un bonheur bien cher à mes desirs ;
 La paix qui m'environne ajoute à mes plaisirs.
 La nuit me laisse libre , & mon cœur en profite ;
 Eh ! quel calme vaudroit le trouble qui l'agite ?
 Qu'on est heureux d'aimer ! Je plains bien , cher Melcour ,
 La triste oisiveté des mortels sans amour .

Le jour naît : quel instant pour mon ame enchantée !
 Il eût paru plus tôt , s'il m'avoit consultée.
 Que le soleil est lent , & qu'il fert mal nos vœux !
 Ah ! comme nous , sans doute , il n'est pas amoureux...
 Adieu : je m'affoupis , pour tromper sa paresse.
 Ce calme de mes sens n'endort point ma tendresse.

Plaise , plaise à l'amour d'abrèger mon sommeil ,
Si je puis te revoir à l'instant du réveil !



L E T T R E I X.

SUIS-JE bien Euphrasie ? êtes-vous bien Melcour ?
Quoi , vous m'avez enfin témoigné de l'amour ,
Et je n'ai point senti cette rapide ivresse
Qui du cœur émanée , y répand l'allégresse !
J'ai lu dans vos regards un désordre flatteur ,
D'impatiens dépits , la tendresse & l'ardeur ;
Moi , je n'ai point changé , mon penchant est le même ,
Et je suis à mes yeux d'une froideur extrême !
Que ce malheur vous serve à redoubler vos soins.
Pour le tort d'un moment , que de transports de moins !
Une importune voix vient sans cesse me dire
Que votre amour s'éteint , quand ma colere expire ;
Que ce trouble , ces feux , cette vivacité
Prouvent plus d'art en vous que de sincérité.
Quand on aime , grand Dieu (sans compter tout le reste)
Que la délicatesse est un présent funeste !
Et de combien de traits elle arme la douleur ,
Avant que d'amener un instant de bonheur !
Vos transports , dont je fais mon unique délice ,
S'ils n'étoient que fardés , deviendroient mon supplice.

Mon cœur demande un cœur, & craint plus, je le sens,
 L'étude des desirs, que le calme des sens,
 L'intérieur échappe à des ames grossières ;
 L'ame sensible y lit & perce ses mystères.
 Hier, je l'avoûrai, de noirs pressentimens
 Me glaçoient, au milieu de vos emportemens :
 A travers ce qu'en vous mes yeux voyoient paroître,
 Je voulois démêler ce que vous pouviez être.
 Que devenois-je, ô Dieu ! si, si malgré vos dehors,
 D'un cœur qui veut tromper j'eusse vu les efforts ?
 Je vous préfère à tout, à ma gloire, à ma vie.
 La fortune sans vous n'a plus rien que j'envie,
 Et je préférerois, n'en doutez point, Melcour,
 La haine ouverte & franche au masque de l'amour.
 Soyez froid, négligent, osez même vous plaindre,
 Ayez tous les défauts plutôt que l'art de feindre.
 L'art m'est trop odieux : la feinte, cher amant,
 Est le plus grand forfait qu'on commette en aimant.
 Oui, l'infidélité (son nom seul m'épouvante)
 Oui ce comble des maux pour l'ame d'une amante,
 Plus aisément en vous je faurois l'excuser,
 Que de pénibles soins pour me la déguiser.
 Mais pourquoi m'alarmer ! écartons cette image ;
 Vous ne ferez, Melcour, ni fourbe, ni volage.
 Hier, entre mes bras, que vous étiez charmant !
 Vos graces s'animoient des feux du sentiment ;

Vos yeux étoient plus vifs , votre regard plus tendre ;
Contre des feux si vrais ai-je pu me défendre ?
Vous ne m'abusiez point : votre amoureuse ardeur ,
Errante sur ma bouche , alloit chercher mon cœur :
Combien j'étois heureuse ! Ah , tu m'apprends à l'être !
Je te dois mon amour , mes sentimens , mon être.
Tu peux m'abandonner , combler mon désespoir ;
Mais du moins, ma tendresse est hors de ton pouvoir ;
Je t'aimerai toujours , tendre , fidele ou traître ,
Malgré moi-même , hélas ! & malgré toi peut-être...
Je te fournis encor des armes contre moi ;
N'importe , est-ce à la crainte à maîtriser ta foi ?
Croirois-je avec plus d'art mieux garder ma conquête ?
Quand l'amant n'aime plus , il n'est rien qui l'arrête.
Les bienfaits quelquefois enchaînent l'amitié ;
Mais l'amour est sans frein , & sur-tout sans pitié ;
Vas , je me livre entière au plaisir qui m'enivre.
Ce n'est point la raison , c'est le cœur qu'il faut suivre.
En voyant ce qu'on aime , on se laisse entraîner ,
Et l'on n'a point le tems de rien examiner.
Dans tous mes mouvemens il n'entre aucune étude.
Je ne veux pas non plus languir dans l'habitude ,
Elle énerve l'amour ; quand je te suis par-tout ,
Je cede à mon penchant , je consulte mon goût ;
C'est une avidité curieuse & sentie ,
Toujours renouvelée & jamais amortie.

Je te cherche souvent, crois l'aveu que je fais,
 En des lieux où je fais que tu ne viens jamais.
 Si de ces doux instincts tu ressens la puissance,
 Nos ames se joindront en dépit de l'absence.
 On me force, grand Dieu, de passer tout le jour
 Dans un monde importun, que ne voit pas Melcour!
 Mais remplis l'un de l'autre, une absence funeste
 Ne peut nous séparer, si le desir nous reste.

 L E T T R E X.

Melcour à Euphrasie.

PUIS-JE le prononcer ! adieu, chère Euphrasie.
 Je te quitte . . . ou plutôt je vais quitter la vie.
 Vivrois-je loin de toi ? Non, je cède à mon sort.
 T'annoncer mon départ, c'est t'annoncer ma mort.
 N'en doute pas, je meurs, puisque je t'abandonne.
 Plus de bonheur pour moi ; le deuil seul m'environne.
 Charmante illusion, que devient ton bandeau ?
 Il tombe . . . ma patrie est pour moi le tombeau.
 Et je pars cependant . . . je pars, & je te laisse ! . . .
 Ah ! ces mots foudroyans m'ont rendu ma faiblesse.
 Comme tout est changé ! Mon amour autrefois
 Me remplissoit de calme & d'ivresse à la fois ;
 Mon sort en dépendoit, il dissipoit mes plaintes,
 Ta main séchoit mes pleurs, ta voix chassoit mes craintes.

Après tant de plaisirs ! . . cet amour aujourd'hui
N'ouvre au fond de mon cœur que des sources d'ennui.
Alors , hélas ! alors , de toi l'ame remplie ,
Je profitois des biens que m'offroit Euphrasie ,
J'en goûtois à longs traits la tranquille douceur ,
Et je pouvois du moins répondre à ton ardeur.
Plus ces biens maintenant promettent de délice ,
Plus je sens par leur perte augmenter mon supplice.
Je vois tout mon bonheur , & ne puis l'accepter !
J'expire en te quittant , & je dois te quitter !
Vois à qui de nous deux ma fuite est plus funeste ;
Je perds mon Euphrasie , & mon amour me reste !
Qui m'a fait aborder ces rivages affreux ?
Pourquoi venir si loin pour être malheureux ?
Que n'ai-je fui ces traits , dont mon ame est charmée ?
Pourquoi t'ai-je connue , & d'où vient t'ai-je aimée ?
Qu'ai-je fait ! J'aurois dû , plus sage dans mes vœux ,
Choisir dans ma patrie un objet à mes feux ;
J'eusse , en nous séparant , emporté l'espérance ;
L'attente du retour eût consolé l'absence.
Que dis-je ! téméraire ! eh , qui pouvois-je aimer ?
Quelle autre qu'Euphrasie auroit pu me charmer ?
Non ; il falloit tes yeux , & leur douce puissance ,
Pour agiter le cours de mon indifférence ;
Il me falloit ton cœur , pour y puiser l'amour ;
Il te falloit entière à l'ame de Melcour.

J'aîmois à te laisser un souverain empire ;
 Et voilà quels liens il faut que je déchire !
 Je veux , & ne veux plus . . . ou plutôt je ne puis ,
 Malheureux ! on l'ordonne , il le faut . . . & je vis !
 Ah , que ne peux-tu voir mes combats , mes alarmes ,
 Mes yeux appesantis & noyés dans les larmes !
 Tu cesserois , crois-moi , d'accuser ton amant ;
 Et loin de l'aggraver , tu plaindrois son tourment.

O divine Euphrasie ! ô trop sensible amante !
 Je vous quitte au moment où mon amour augmente ,
 Quand vous m'aimez le plus , & quand malgré vos soins
 Vous m'osez soupçonner de vous adorer moins !
 C'est là de mes ennuis le plus insupportable ;
 N'étant qu'infortuné , je vous paroissais coupable.
 Eh , que fais-je ! peut-être , en m'éloignant de toi ,
 Je perds en même tems ta présence & ta foi.
 Au nom de ma douleur , sois-moi toujours fidelle !
 Quand je suis malheureux , me ferois-tu cruelle ?
 Ta constance du moins rendra mes maux plus doux :
 C'est un devoir d'aimer ceux qui souffrent pour nous ,
 C'est un devoir sacré , que ton cœur doit connoître.
 En te le rappelant , je t'offense peut-être.

Qu'ai-je entendu !... c'est moi que l'on vient avertir !
 Tout est prêt , on m'appelle , on m'attend pour partir !
 Que ne part-on sans moi ! Vainement je l'espère ,
 Je vois entre nous deux s'élever la barrière...

Où vous enfuyez-vous , trop courts enchantemens ?
 Chere Euphrasie !.. hélas !.. songez à vos sermens ;
 Rappellez-vous les miens , la douceur de nos chaînes ,
 Nos transports, nos plaisirs, & quelquefois mes peines.
 Je vais donc affronter l'inconstance des mers !
 Mais si, quand je te quitte , en effet je te perds ,
 Brisé par les écueils , que mon vaisseau périsse ,
 Que dans ses profondeurs l'océan m'engloutisse !
 Ou puisse , loin de toi , sur quelque roc fumant ,
 Par les coups du tonnerre , expirer ton amant !
 Secours trop incertain ! vas , si ton cœur m'oublie ,
 Ma douleur suffira pour m'arracher la vie.
 L'amour , mieux que les vents & les flots mutinés ,
 Peut abréger les jours qu'il rend infortunés.
 Mais non , tu m'aimeras : chère & tendre victime ,
 Je dépens , tu le fais , & l'honneur fait mon crime.
 Ciel ! on m'entraîne... adieu... pour la dernière fois !
 Je tremble... les sanglots ont étouffé ma voix !

 L E T T R E X I.

QUOI , je ne verrai plus les yeux de mon amant !
 Ces yeux où je puisois le feu du sentiment ,
 Qui tenoient lieu de tout à mon ame enivrée ,
 Et nourrissoient l'ardeur dont elle est dévorée ;

Je

Je ne les verrai plus !.. contre moi tout s'unit...
 Est-ce de trop aimer que Melcour me punit ?
 Cher & fatal objet de mes peines profondes ,
 Mes soupirs jusqu'à vous égarés sur les ondes ,
 Ne m'en rapportent rien qu'un solitaire effroi ,
 Et des garans trop sûrs que tout finit pour moi.
 Suis-je assez confondue , assez infortunée ?
 Il ne me manquoit plus que d'être abandonnée.
 De peur qu'un foible espoir ne flatte mon tourment ,
 Une secrete voix me dit à tout moment :
 Renonce à ton amour , trop crédule Euphrasie ,
 A quoi bon ces regrets qui confument ta vie ?
 C'est en vain que ton cœur , par des vœux superflus ,
 Redemande un ingrat qui ne t'entendra plus.
 Il a passé les mers , il a revu la France ;
 De tes sanglots perdus lui-même il te dispense ;
 Au milieu des plaisirs , il rit de tes malheurs ,
 Et ne s'informe pas si tu verses des pleurs.
 Vous , m'oublier , ô ciel ! après m'avoir trahie !
 Non , votre ame est légère , & non pas endurcie.
 Les soins de votre amour me sont toujours présens.
 Qu'ils étoient empressés ! qu'ils étoient séduisans !
 De leur doux souvenir sans cesse possédée ,
 Je les ai trop chéris pour en perdre l'idée.
 Ces tendres souvenirs , ces souvenirs charmans ,
 Devroient-ils aujourd'hui se changer en tourmens ?

Quelle lettre, grand dieu ! quel horrible message !
De mes sens, de ma force, ils m'ont ôté l'usage.
Il sembloit que mon cœur, frappé de mille coups,
Se détachât de moi, pour s'envoler à vous.
Non, je ne voulois plus de retour vers la vie...
Je te perds, il faut bien qu'elle me soit ravie.
Enfin, malgré moi-même, on me rendit au jour.
J'aimois à me sentir mourante pour l'amour,
Et triomphois déjà de n'être plus réduite
A pleurer ton absence, à gémir de ta fuite.
Eh, voilà donc le prix de la plus tendre ardeur !
N'importe ! . . j'ai juré de te garder mon cœur ;
Je tiendrai mes sermens ; imite ma constance,
Vois les autres beautés avec indifférence.
Eh ! pourras-tu, Melcour, en de nouveaux liens,
Souffrir jamais des feux moins ardens que les miens ?
Souviens-t-en, tu m'as dit cent fois que j'étois belle ;
On peut l'être encor plus, mais jamais plus fidelle :
Jamais autant d'amour ne peut répondre au tien ;
Et l'amour excepté, tout le reste n'est rien.
Souviens-toi qu'en ces lieux tu m'as fait la promesse
D'y revenir un jour consoler ta maîtresse.
Ne vas point l'oublier ! . . Ah ! si brisant mes nœuds,
Je pouvois m'arracher à ce cloître odieux,
Rien ne m'arrêteroit, & loin des bords du Tage,
Oui, j'irois te chercher sur un autre rivage,

T'idolâtrer par-tout , renaître dans tes bras.
 Que m'importent les lieux ? le cœur fait les climats...
 Sais-je ce que je dis ? fais-je ce que je pense ?
 Non , non , je ne veux point nourrir cette espérance ;
 Peut-être j'y pourrais trouver quelque douceur. . .
 Et je hais tout plaisir qui distrait ma douleur.
 Mais d'où vient, dites-moi, m'avez-vous donc choisie,
 Pour me désespérer , pour m'arracher la vie ?
 Avec autant de soins falloit-il m'enchanter ,
 Puisque vous saviez bien qu'il faudroit me quitter ?
 Que ne me laissiez-vous dans ma retraite obscure ?
 Quel crime ai-je commis ? t'ai-je fait quelque injure ?
 Pardonne , cher amant , je ne t'impute rien.
 Plaire , voilà ton fort , & souffrir est le mien :
 Le comble de mes maux est de n'oser m'en plaindre,
 De la fortune enfin je n'ai plus rien à craindre !
 Eh ! quels nouveaux combats peut-elle me livrer ?
 Le dernier de ses coups fut de nous séparer.
 Ecris-moi , par pitié ! dussé-je être importune ,
 Je veux suivre avec soin le cours de ta fortune ,
 Jouir de tes succès : sur-tout , reviens me voir ;
 Si tu ne veux ma mort , laisse-moi cet espoir :
 Tout incertain qu'il est , il a pour moi des charmes. . .
 Adieu ! Ce triste écrit est baigné de mes larmes ;
 Je ne puis le quitter ! combien il est heureux !
 Remis entre tes mains , il fixera tes yeux ,

Et moi , moi , malheureuse !.. eh , que dis-je infenée !
 De pleurs & de sanglots mon ame est oppressée !
 Adieu ! je m'affoiblis . . . la mort est dans mon sein ;
 Mais , hélas ! si ton cœur m'aime & plaint mon destin ,
 Contre tous ses revers Euphrasie est armée.
 Que je souffre encor plus , & que je sois aimée !



L E T T R E X I I .

QUE vais-je devenir ? que faut-il que je fasse ,
 Et comment ai-je pu m'attirer ma disgrâce ?
 J'espérois que vos soins , votre zele empressé ,
 Marqueroient tous les lieux où vous avez passé ;
 Que de chaque séjour , attentif à m'écrire ,
 Mes yeux seroient sans cesse occupés à vous lire ;
 Qu'en flattant ma douleur de vous revoir un jour ,
 Vous sauriez consoler un malheureux amour ,
 Et que , sûre de vous , libre de jalousie ,
 Sans d'extrêmes douleurs , je souffrirais la vie.
 Si même vous m'aviez interdit tout espoir ,
 Je voulois me guérir , ou croyois le vouloir.
 Votre brusque départ , les craintes d'une amante ,
 Les mouvemens d'un cœur que le dépit tourmente ,
 Une si longue absence , un retour si douteux ,
 L'attendrissement feint de vos derniers adieux ,

Et mille autres raisons , hélas ! trop inutiles ,
 Promettoient du relâche à mes sens plus tranquilles.
 L'amour s'armoit en vain , j'ai cru le surmonter :
 Seule , je me croyois plus facile à dompter . . .
 Je ne connoissois pas jusqu'où va ma tendresse !
 L'essai de mon courage a prouvé ma foiblesse.
 Que mon sort est cruel , & qu'il me feroit doux
 De partager du moins mes douleurs avec vous !
 Avec vous ! non , votre ame est trop inaccessible ;
 Et même à nos plaisirs elle étoit peu sensible.
 Lorsque vous me juriez d'être fidele amant ,
 Vous songiez au parjure , au milieu du ferment.
 Mon délire emporté , mes naïves tendresses
 Vous arrachoient alors quelques feintes carettes.
 Attentif à séduire , & redoutant d'aimer ,
 Vous faisiez , de sang froid , le vœu de m'enflammer.
 Je vous plains !.. Malheureux , dont l'ame indifférente
 N'a point su profiter des transports d'une amante !
 Je regrette pour vous ces biens trop méconnus ,
 Et ces plaisirs si purs que vous avez perdus.
 Si vous les connoissiez , vous ne pourriez comprendre
 Celui qu'on trouve , hélas ! à tromper un cœur tendre ;
 Et vous éprouveriez qu'on est bien plus heureux
 De ressentir l'amour , que d'inspirer ses feux.
 Sais-je ce que je suis , & ce que je desire ?
 Un sentiment m'appaise , un autre me déchire.

Oui, je vous idolâtre, & n'ose souhaiter
Que les mêmes transports viennent vous agiter.
Je mourrois de douleur, si j'étois assurée
Qu'à ces cruels combats votre vie est livrée;
Que tout vous importune, & vous est odieux;
Que des pleurs éternels ont inondé vos yeux.
Je succombe à mes maux, ils me semblent horribles;
Mais les vôtres encor me feroient plus sensibles.
Que faire cependant, & puis-je consentir
Que vous me bannissiez de votre souvenir?
Ce cœur, je l'avoûrai, hait avec violence.
Tout ce qui vous attache & vous retient en France.
Je vous écris pourtant, & je ne fais pourquoi.
Vous daignerez peut-être avoir pitié de moi.
Gardez votre pitié, je n'en veux point: je tremble
Quand tout ce que j'ai fait à mes yeux se rassemble.
Dites; que n'ai-je point sacrifié pour vous?
De mes parens altiers j'ai bravé le courroux;
Les loix, l'affreux tourment de vivre méprisée,
Jusqu'à la honte enfin de me voir abusée;
(Car, parmi les ennuis amassés sur mon cœur,
Votre inconstance encore est mon plus grand malheur)
Eh bien! quand je m'oppose à des feux si coupables,
Je sens que mes efforts ne sont pas véritables:
Je sens, au fond de l'ame, un plaisir suborneur
D'avoir risqué pour vous ma vie & mon honneur.

Voilà quelle je suis ; vous devez me connoître :
 De mes biens les plus chers n'êtes-vous pas le maître ?
 Que dis-je ! mon amour devoit plus éclater ,
 Et tout ardent qu'il est , ne peut me contenter.
 Je vous ai vu partir , je n'ai plus d'espérance ,
 J'ai vu s'accumuler les siecles de l'absence.
 Tout vous enchaîne ailleurs , infidele ! & je vis !
 Mon désespoir n'est donc que dans ces vains écrits ?
 Et je prétends aimer ! Cessez de vous contraindre ,
 C'est moi qui vous trahis, c'est à vous de vous plaindre.
 Croirez-vous à des feux qui n'ont que des éclats ?
 J'implore mon pardon , mais ne l'accordez pas ;
 Ne l'accordez jamais , foyez plus difficile ;
 Dites que vous voulez ma douleur moins tranquille .
 Ordonnez , exigez que je meure d'amour ;
 Le sacrifice est prêt , je ne tiens plus au jour . . .
 J'ai besoin seulement , sous tes loix asservie ,
 Que ta voix m'encourage à fortir de la vie ;
 De l'espoir à l'effroi , passant à tout moment ,
 J'ai besoin d'expirer par l'ordre d'un amant.
 Un trépas éclatant , je commence à le croire ,
 M'auroit peut-être acquis des droits sur ta mémoire.
 Eh ! ne vaut-il pas mieux que l'état où je suis ?
 Adieu. Je m'abandonne au cours de mes ennuis !
 Ciel ! pourquoi t'ai-je vu ? Je voudrois bien , perfide ,
 N'avoir jamais sur toi porté mon œil timide.

Quels discours ! n'y crois pas, tout mon cœur le dément,
Cher Melcour , moi , nourrir cet affreux sentiment !
Ton amante à jamais chérit sa destinée ;
L'ame qui vit pour toi n'est plus infortunée ;
Et malgré les tourmens de ce cœur abattu ,
Mon plaisir le plus vif est de t'avoir connu.

A l'excès de ma peine enfin si je succombe ,
Promets-moi , cher amant , de pleurer sur ma tombe ,
De regretter mon cœur , de me garder le tien ,
D'arracher au trépas un si tendre lien.
Jure qu'après ma mort , ce terme que j'envie ,
Tu vas tout oublier , hors ta chere Euphrasie ;
Que dans cet univers , où j'ai su te charmer ,
Je ne laisserai rien que Melcour puisse aimer.
Tu serois trop cruel , si contre mon attente ,
Mon trépas te servoit auprès d'une autre amante ;
Si pour mieux la séduire , & pour mieux l'enflammer ,
Tu te vantois des feux que tu fus allumer.
Par mes pleurs , tu le vois , ma lettre est effacée...
Ah ! plains l'égarement d'une femme insensée ,
Mais qui ne l'étoit pas , qui dispoit de soi ,
Avant de te connoître & de brûler pour toi.
Ce désordre , ces feux , vas , je t'en remercie ;
Tout ce qui vient de toi , plaît à ton Euphrasie ,
Et je regrette encor le calme inanimé ,
Où sommeilloit mon cœur avant d'avoir aimé...

Adieu ! Ma main n'a plus la force de t'écrire ;
 Mais mon cœur n'a pas dit tout ce qu'il vouloit dire.

LETTRE XIII.

QUE sert de vous écrire ? Ah ! le soin que je prends ,
 Loin de les seconder , nuit à mes sentimens.
 Dieu ! qu'ai-je fait ? combien je me suis abusée ,
 En suivant de mon cœur la pente trop aisée !
 Mon amour avoit mis un bandeau sur mes yeux :
 Plus il fut tendre & vrai , plus il est malheureux.
 Tout fuit, tout disparoît, mes beaux jours s'obscurcissent ,
 Ma passion augmente , & mes plaisirs finissent !
 Eh ! devois-je espérer que mes plus grands efforts
 Pussent vous retenir sur ces funestes bords ?
 Je ne mérite pas que pour moi l'on oublie
 Sa fortune , sa gloire , & sur-tout sa patrie.
 La douleur dans mon ame entre par tous mes sens.
 Un bonheur qui n'est plus ajoute aux maux présens.
 Quoi , je brûle à jamais d'une flamme inutile !
 Tu ne reviendras plus embellir cet azyle ,
 Cette alcove déserte , où le lever du jour
 Nous surprit tant de fois dans les bras de l'amour !
 Fugitives douceurs ! rapides étincelles !
 L'ardeur qui les produit s'évapore avec elles,

Que font , hélas ! des feux par les fens allumés ,
Qui meurent auffi-tôt que les fens font calmés ?
Ah ! je devois alors , des miens toujours maîtrefle ,
Rappeller ma raifon , pour aider ma foibleffe ;
Pour modérer l'excès de mes emportemens ,
M'avertir & m'apprendre à prévoir les tourmens.
Mais à tous vos transports je me livrois en proie.
Comment peut-on foi-même empoifonner fa joie ?
Je m'appercevois trop que j'étois avec vous ,
Pour craindre votre abfence en des infans fi doux.

Je me fouviens pourtant d'avoir ofé te dire :

Un jour , peut-être , un jour , tu feras mon martyre.
Un feul mot me calmoit : ces terreurs d'un moment
Se perdoient dans le cours d'un long enchantement.
Moi-même dans tes bras , livrée à tes careffes ,
Je riois de ma peur , pour croire à tes promeffes.
Perfide ! je vois bien le remede à mes maux ;
Si je ne t'aimois plus , j'aurois plus de repos.
Mais quel remede , hélas , pour le cœur d'Euphrasie !
Il faut m'anéantir , avant que je t'oublie.
Non , je n'ai jamais pu , j'ofe ici l'affirmer ,
Souhaiter un instant de ne te plus aimer . . .
Ah ! je n'ai pas du moins ce reproche à me faire.
Je bénis mon deftin , & ma douleur m'eft chere.
Ingrat , loin que par moi ton fort foit envié ,
C'eft toi feul que je plains , & tu me fais pitié.

Accablé du fardeau de tes nouvelles chaînes ,
 Tes froids amusemens ne valent pas mes peines :
 Vos maîtresses de France , attristant leur vainqueur ,
 Savent jouir de tout , hors des plaisirs du cœur.
 Vous n'êtes qu'un troupeau d'êtres vains & frivoles ,
 Qui parez tour-à-tour , & brifez vos idoles.
 Par un amour si vrai , moi j'ai fu te lier ,
 Que je te défirois de pouvoir m'oublier.
 Frémis ; un vuide affreux suivra ton inconstance ;
 Tes plaisirs font passés , & ton ennui commence.
 Je ne regrette point ce bonheur imparfait ,
 Ce calme injurieux où Melcour se complait :
 Ce calme éteint l'amour : gémissante & trompée ,
 Je jouis plus que vous , étant plus occupée.
 Plus loin , en d'autres tems , je portois mon espoir ,
 Quand je passois à peine un seul jour sans vous voir ;
 Mais vous m'avez appris à souffrir sans murmure :
 De mes timides vœux vous fixez la mesure.
 Ah ! n'importe...mon cœur aux regrets est fermé ,
 Je ne me repens pas de vous avoir aimé...

Ai-je pu m'égarer , quand l'amour m'a conduite ?
 Oui , je m'enorgueillis d'avoir été séduite.
 Eh ! pourquoi donc mon sexe , & timide & borné ,
 Rougit-il d'un penchant par le ciel ordonné ?
 Puisqu'un instant , Melcour , je te fus asservie ,
 Cet instant engagea le reste de ma vie ;

C'est ma religion , mon culte , mon honneur ;
C'est un devoir sacré que j'impose à mon cœur.
Je ne veux point par-là te forcer à m'écrire ;
Non , ce n'est pas , crois-moi , le motif qui m'inspire.
Ne consulte que toi , ne suis que ton attrait ;
L'effort blesse l'amour , & détruit son bienfait.

Un officier François , qui fait ma destinée ,
Me parla de toi seul toute la matinée.
Dieu , combien je l'aimois pendant cet entretien !
Que je lui savois gré de te vouloir du bien !
Il m'a dit que la paix en France étoit conclue.
A ce charmant récit mon ame s'est émue...
S'il est vrai , je t'attends , reviens dans nos cantons ;
Ordonne , je suis prête , emmene-moi , partons.

Mon joug est trop pesant , il faut qu'on m'en délivre ;
Je n'ai plus , loin de toi , le courage de vivre ;
Je me meurs ; un nuage obscurcit ma raison ,
Et je n'ai de plaisir qu'à prononcer ton nom.
On ne peut m'arracher du réduit solitaire ,
Où tu vins tant de fois , à l'ombre du mystère ,
De la plus pure joie enivrer tous mes sens ,
Où ma crédulité préparoit mes tourmens.
Là , dans moi recueillie , & muette & sauvage ,
Je couvre de baisers ton insensible image ;
Mais hélas ! au plaisir de contempler tes traits ,
Succède la frayeur de ne les voir jamais.

Jamais ! . . . quoi , pour toujours tu m'as abandonnée !
 Celle qui te fut chère est bien infortunée.
 Melcour , un foible espoir ne m'est donc plus permis ?
 Est-ce là le destin que tu m'avois promis ? . . .



L E T T R E X I V .

DIEU ! qu'ai-je appris ? les vents & les flots orageux
 Vous retiennent , dit-on , sur des bords dangereux !
 Vos périls m'ont , hélas ! si vivement frappée ,
 Que de mes propres maux je suis moins occupée.
 Et votre froid silence entretient ma douleur !
 Pourquoi donc me traiter avec tant de rigueur ?
 Les autres savent tout , on n'a rien à me dire ;
 Si vous ne trouvez pas les momens de m'écrire ,
 Je suis bien malheureuse , & le suis encor plus ,
 Si les ayant trouvés , vous les avez perdus.
 Que vous êtes ingrat ! que vous êtes parjure !
 Je devrois mesurer la vengeance à l'injure ;
 Mais pour combler mes maux , lorsque tout semble uni ,
 J'aime encor mieux souffrir , & vous voir impuni.
 Tout semble m'affurer de votre indifférence ;
 N'importe ! mon amour résiste à l'apparence.
 Me laissant aveugler sur votre peu de soins ,
 J'aime mieux me tromper que de vous aimer moins . . .

Qui ne vous auroit cru l'amant le plus sincère ?
Qu'on soupçonne avec peine un objet qui fait plaire !
Lorsque de vos discours je dois me défier ,
La moindre excuse encor me fait tout oublier ,
Et même dans l'instant où je me crois trahie ,
Par ma bouche accusé , mon cœur vous justifie.
Que de pièges tendus au-devant de mes pas !
Ne regardant que vous , je ne les voyois pas.
De nuages brillans vous m'avez entourée ,
Vos transports me charmoient, vos soins m'ont enivrée.
Je croyois vos discours , je croyois vos sermens ,
Ces sermens fugitifs , emportés par les vents.
Des fleurs couvroient l'abyme où vous m'avez conduite ;
Plus que le reste encor , mon penchant m'a séduite.
Je croyois respirer dans un monde enchanté ,
Et mon erreur alors étoit ma volupté. . .
Vous m'avez tout ravi : quelle est votre injustice !
Si j'eusse à vos desirs opposé l'artifice ,
Si vous eussiez en moi vu ces ménagemens ,
Et cet art d'irriter les crédules amans ,
Cet art de tourmenter les cœurs que l'on attire ,
Je vous pardonnerois d'user de votre empire ;
Je l'aurois mérité : mais , vous le savez bien ,
J'ignorois votre amour , quand vous vîtes le mien :
Le vôtre enfin parla , je crus à son langage ;
Le sentiment dans moi devança votre hommage ,

Et vous, sans partager mes transports indiscrets. . .
Que prétendiez-vous donc ? quels étoient vos projets ?
Vous auriez pu trouver une amante aussi belle ,
Qui durant quelques jours vous eût été fidelle ,
Qui vous auroit donné ces vulgaires plaisirs
Que poursuit au hasard l'erreur de vos desirs ,
Dont votre absence au moins n'eût point troublé la vie,
Et que vous auriez pu laisser sans perfidie.
Vous m'avez préférée ! Ah ! cruel , je le voi ,
Tout vous semble facile & permis contre moi.
S'il m'eût fallu vous fuir , vous auriez vu , perfide ,
Qu'un cœur qui fait aimer , n'est plus un cœur timide.
Les menaces , les cris n'auroient pu m'étonner ,
Rien ne m'auroit contrainte à vous abandonner ,
Et vous saisissiez , vous , avec impatience ,
Jusqu'aux moindres raisons de retourner en France !
Mais un vaisseau du port étoit prêt à fortir. . .
Eh , qui vous empêchoit de le laisser partir ?
Falloit-il , emporté par votre aveugle zèle ,
Défier , loin de moi , l'élément infidèle ?
Vos parens ordonnoient , je le fais , j'en conviens ;
Mais vous savez les maux que j'ai soufferts des miens.
Votre gloire parloit : je fus sourde à la mienne ;
Et votre roi , sans vous , eût défendu la sienne.
On dit qu'il est sensible autant que fortuné :
Puisqu'il connoît l'amour , il vous eût pardonné.

Eh quoi , vous avez lu dans l'ame d'Euphrasie ,
 Vous pûtes la connoître , & vous l'avez trahie !
 Vous avez consenti qu'elle trainât ses jours
 Dans le regret qui fuit les volages amours !
 Ma jeunesse s'éteint & meurt dans l'amertume ,
 La douleur me dévore , & l'ennui me consume.
 Tout ce que l'on m'ordonne excite mon courroux ;
 Je crois que mes devoirs ne regardent que vous.

Hier , Dona Mèlès , que j'ai toujours chérie ,
 Pour calmer les vapeurs de ma mélancolie ,
 M'entraîna , malgré moi , vers ce balcon riant ,
 D'où sur le champ de Mars la vue au loin s'étend.
 De quel ressouvenir je fus foudain frappée !
 L'œil en pleurs , de vos traits l'ame entière occupée ,
 Je courus m'enfoncer dans mon obscur réduit ,
 Pour rêver seule à vous , en attendant la nuit.
 Rien n'adoucit mes maux : ce qu'on fait pour me plaire ,
 Grace à mon triste sort , n'a que l'effet contraire.
 J'étois sur ce balcon le jour , dirai-je heureux !
 Où vos premiers regards ont rencontré mes yeux :
 Je crus que ma présence excitoit dans votre ame
 Les tendres mouvemens d'une amoureuse flame.
 Votre main devant moi se plaifoit à dompter
 Un courfier hennissant , tout fier de vous porter.
 Lorsque vous commandiez à sa fougue indocile ,
 J'admirois davantage , & j'étois moins tranquille ;
 J'aspirois

J'aspirois au moment où , pleins de mon desir ,
 Mes yeux pourroient sur vous reposer à loisir.
 Votre port , votre grace & noble & négligente
 Agitoient , malgré moi , mon ame indifférente ;
 Je sentois un plaisir mêlé de quelque effroi ;
 Tout ce que vous faisiez me sembloit fait pour moi.
 Vous savez de quel prix fut payé ce délire ,
 Et je m'en plains encore , & j'ose vous l'écrire !
 Je dois plutôt le taire : en vous le répétant ,
 Je ne pourrai jamais vous rendre plus constant ;
 Et de votre froideur malheureuse victime ,
 Mes plaintes ne feront qu'attester votre crime.
 Mes reproches , mes pleurs , & mes cris douloureux
 Pourront-ils , cher Melcour , ce que n'ont pu mes feux ?
 Ah , ma disgrâce est sûre , & trop bien méditée !
 Quel seroit mon espoir , quand vous m'avez quittée ?
 Pour vous trouver charmant , une autre aura des yeux ,
 Une autre ! éloigne , ô ciel , ce présage odieux !
 Que fais-je ! je demande , & je veux l'impossible ;
 Pourquoi ? Je le fais trop , vous êtes peu sensible.
 Un long attachement saura vous effrayer ,
 Et sans aimer ailleurs , vous pourrez m'oublier ;
 Vous le pourrez , Melcour , & pour m'être infidèle ,
 Vous n'aurez pas besoin d'une flamme nouvelle . .
 Lorsque tu me trahis , que n'as-tu cependant ,
 Plus jaloux de ta gloire , un prétexte apparent !

Mon amour trouveroit , dans le fort qui m'accable ,
Une ombre de bonheur à te voir moins coupable.
Mais non : fans d'autres nœuds si vous fuyez ces bords ,
Vous fuirez le reproche , & craindrez mes transports.
Ah , n'appréhendez rien ! quelque amour qui m'inspire ,
Je saurai fur mes sens recouvrer quelque empire ;
Je ne me plaindrai plus , & tout me fera doux ,
Si je puis respirer le même air avec vous.
Crédule , qu'ai-je dit ! Je me flatte peut-être ,
Et m'ignore moi-même , en croyant vous connoître.
Oui , oui , vous aimerez ; je suis le seul objet ,
Le seul qui sur la terre est pour vous fans attrait !
Vous aimerez ! ah dieu ! j'aurois dû vous instruire ,
Victime de l'amour , à braver son martyre . . .
Retracez-vous mes maux & mes emportemens ,
Ce flux & ce reflux de tous les sentimens ;
Songez donc à mes pleurs , rappelez-vous mes craintes ,
Mes soupçons inquiets , & mes jalouses plaintes.
Profitez , croyez-moi , de ces tourmens affreux ,
Et que ma peine au moins serve à vous rendre heureux.

Vous me dites un jour , mon cœur se le rappelle ,
Que vous laissiez en France une amante fidelle ;
L'aimeriez-vous encor ? parlez-moi fans détour ,
Et pour vous dans ces lieux n'est-il plus de retour ?
Eteignez fans pitié tout l'espoir qui me reste :
L'espoir , en me flattant , rend mon sort plus funeste.

De ma rivale heureuse envoyez-moi les traits ;
 Joignez-y les garans de vos plaisirs secrets.
 Tout ce qu'elle vous dit , vous pouvez me l'écrire :
 J'aurai peut-être encor la force de vous lire.
 Avec tant d'abandon mon cœur vous est soumis ,
 Qu'à peine je me crois les reproches permis.
 Tout sentiment jaloux me semble illégitime ;
 Si j'ose m'y livrer , je crains de faire un crime.

Un François , pour partir , attend ma lettre...hélas !
 Vingt fois je veux finir , & je n'acheve pas.
 Je crois , en t'écrivant , jouir de ta présence ;
 Une lettre aux amans fait oublier l'absence.
 La première , Melcour , je dois t'en prévenir ,
 Contiendra moins de plainte , & tu pourras l'ouvrir.
 Je n'y parlerai plus de ma funeste flame ;
 Je veux l'enfvelir dans le fond de mon ame ,
 Je t'en fais le serment. . . Plus d'un an s'est passé ,
 Depuis que cette flamme , ingrat , a commencé.
 Pouvois-je croire alors , moi qu'on trouvoit si belle ,
 Que six mois de bonheur feroient un infidele ,
 Et que vous fuiriez même , en de lointains climats ,
 Les plaisirs que l'amour vous gardoit dans mes bras !...
 Votre odieux François m'importune & me presse ;
 Sans doute , comme vous , il quitte une maîtresse.
 De quelque autre victime il veut se séparer ;
 Et c'est un cœur de plus que l'on va déchirer.

Adieu. Je n'ose, hélas ! écouter mon ivresse ,
 Ni te donner ces noms qu'inventa ma tendresse.
 Combien je t'aime encor , & que tu m'es cruel !
 Tu ne songes pas même à mon trouble mortel.
 Jamais tu ne m'écris. Augmentant mes alarmes ,
 Chaque nouveau courier renouvelle mes larmes.
 Je risque ce reproche , il te défarmera ;
 Mais , si je tarde encor , le François partira . . .
 Que m'importe ? qu'il parte , & me laisse à moi-même ;
 C'est pour moi que j'écris , je parle à ce que j'aime :
 Cette lettre aussi bien fatiguerait tes yeux ,
 Tu ne la lirois point. Qu'ai-je fait , justes cieux !
 A d'éternels malheurs suis-je donc condamnée ?
 Ah ! loin de toi , Melcour , pourquoi suis-je enchaînée ?
 Pourquoi ? . . le sort le veut , laissons-nous opprimer.
 J'ose à peine aujourd'hui t'inviter à m'aimer.



L E T T R E X V.

JE vais vous oublier , je le veux , je le dois ,
 Et vous écris enfin pour la dernière fois.
 Dieu , quel calme on éprouve , en sortant d'esclavage !
 Je respire . . . & ce calme est votre heureux ouvrage.
 Vous recevrez bientôt , oui , mon cœur y consent ,
 Tout ce qui peut ici vous rendre encor présent.

J'en ai chargé Mèlès , Mèlès ma bien-aimée ,
 Et qu'à de plus doux soins j'avois accoutumée ;
 Je veux que de vos dons il ne me reste rien.
 Son zèle me fera moins suspect que le mien ;
 Son adroite amitié , que je saurai comprendre ,
 Sans me causer de trouble , aura l'art de m'apprendre
 Qu'on vous a tout remis , chiffres , lettres , portrait.
 Que ce dernier sur-tout me choque & me déplaît !
 Je voulois tout jeter dans les ondes du Tage ;
 Mais vous auriez toujours douté de mon courage.
 J'ai mieux aimé , cruel , convaincre votre esprit ,
 Et vous donner du moins un instant de dépit. . .
 L'amour est foible encore au moment qu'il se dompte.
 Je regrette ces riens , & le dis à ma honte.
 Quand mon cœur étoit sûr & fier de vous haïr ,
 Par je ne fais quel charme ils venoient m'attendrir ;
 Je les baignois de pleurs , & je ne puis vous taire
 Ce qu'il m'en a coûté , Melcour , pour m'en défaire.
 Mais on peut ce qu'on veut , je l'éprouve à mon tour ;
 La raison au besoin offre un aide à l'amour. . .

Je les ai donc quittés , ces gages infideles ,
 Après mille combats , mille peines cruelles ,
 Que votre cœur ignore , & ne peut définir. . .
 Et dont je rougirois de vous entretenir !
 J'ai conjuré Mèlès , par notre amitié tendre ,
 De ne m'en point parler , de ne les jamais rendre ,

Quand je devrois sur elle essayer tous mes droits,
Et les redemander, pour les voir une fois.

L'excès de mon amour, je l'avoûrai sans feindre,
A paru dans l'effort que j'ai fait pour l'éteindre.
Ah ! si j'eusse prévu ces tourmens inouis,
Jamais mon foible cœur ne l'auroit entrepris.
J'aurois bien moins souffert, hélas ! tout m'en assure,
A vous idolâtrer, quoiqu'ingrat & parjure.
Ce cœur à tout moment se sentoît défarmé,
Et Melcour odieux étoit encore aimé.
De mon sexe outragé le refuge ordinaire,
L'orgueil n'a point de part à ce que j'ose faire.
Non, ce n'est point à lui que je dois mon courroux,
Il ne m'a point donné de conseil contre vous ;
J'eusse, après vos mépris, supporté votre haine,
Et l'horreur de vous voir choisir une autre chaîne ;
Il m'eût fallu du moins combattre un sentiment :
Mais votre indifférence est un affreux tourment.
De vos derniers billets la froideur insultante,
Les retours si contraints de votre ame inconstante,
Vos sermens d'amitié, votre pitié sur-tout,
Votre pitié cruelle a mis mon cœur à bout.
Mes lettres, je le vois, vous ont été rendues :
Que ne puis-je douter que vous les ayez lues !
Vous avois-je prié de me tirer d'erreur ?
Que ne me laissiez-vous une ombre de bonheur ?

Pourquoi donc m'enlever le charme de ma vie ? ..
 D'où vient m'écriviez-vous ? voulois-je être éclaircie ?
 Je voulois croire tout , de vous seul m'occuper :
 Je méritois au moins qu'on daignât me tromper. . .
 Je vois tous vos défauts , je les connois , parjure ;
 Vous ne méritiez point une ardeur auffi pure.
 Mais , au nom de ce feu qu'il faut sacrifier ,
 Aidez-moi , s'il se peut , vous-même à l'oublier ;
 Sur-tout promettez-moi de ne jamais m'écrire :
 J'aurois peut-être encor du plaisir à vous lire ;
 Il faudroit vous répondre , il faudroit m'emporter :
 Je redoute ce piège , & je veux l'éviter.
 De tous mes mouvemens laissez-moi la maîtresse.
 Sans doute à mes projets rien ne vous intéresse ;
 Ne vous en mêlez pas : loin de les avancer ,
 Peut-être vous pourriez encor les renverser.
 Respectez le repos qu'enfin je me prépare ,
 Et content d'être ingrat , ne foyez point barbare.
 Pour moi , je vous promets de ne vous point haïr ;
 Cette haine est trompeuse , & pourroit me trahir,
 Par mille adorateurs je me vois assiégée ;
 Demain , si je le veux , je puis être vengée.
 Eh ! par qui ? .. quel mortel ranimera mon cœur ?
 Il me faut un amant , & non pas un vengeur.
 Ah ! les premiers penchans dont la force nous lie ,
 Laisent des traits profonds que jamais l'on n'oublie.

Un mouvement secret nous ramene toujours
Vers l'objet enchanteur de ces tendres amours ;
On ne goûte sans lui qu'une joie imparfaite ,
On se plaît à parer l'idole qu'on s'est faite.
De cent distractions le concours importun ,
Montrant tous les plaisirs , ne nous en donne aucun ,
Et par les trahisons la plaie envenimée ,
Est encor douloureuse après qu'elle est fermée :
Mais on se trouve heureux , à soi-même rendu ,
De pleurer quelquefois le bien qu'on a perdu.

Quand même je pourrois , à moi-même infidelle ,
M'étourdir dans les nœuds d'une intrigue nouvelle ,
Je me fais trop pitié , je plains trop mes ennuis ,
Pour exposer un autre à l'état où je suis.
Es-tu content , Melcour , de ton horrible ouvrage ?
Pouvois-je , pour te plaire , endurer davantage ?
Pour me traiter ainsi , que vous ai-je donc fait ?
L'habitante d'un cloître a , dit-on , peut d'attrait.
Et pourquoi donc , cruel ? D'autres soins peu troublée ,
Son ame est bien plus tendre , étant plus isolée.
Oui , dans la solitude , on est toute à l'amour ;
On y rêve la nuit , on y pense le jour ;
De l'objet qu'on adore on s'occupe sans cesse ,
Et le recueillement augmente encor l'ivresse.
Comment préférez-vous ces volages beautés ,
Dont les vœux au hasard sont toujours emportés ,

Qu'un spectacle diftrait , que la mode promene ,
 Que le projet d'un bal enivre une semaine ;
 Qui , fans les fatisfaire , épuifent les defirs ,
 Et que poursuit l'ennui de plaifirs en plaifirs ?
 Comment permettez-vous cet indigne partage ,
 Que leur état exige , où l'hymen les engage ?
 Croira-t-on que leurs fens , qu'allume un feu plus doux ,
 Reftent toujours éteints dans les bras d'un époux ,
 Et ne trompent jamais , livrés à fes careffes ,
 Un amant qui s'endort fur la foi des promeffes ?
 Si j'en connoiffois un qui , froid , inanimé ,
 Vit ces affreux devoirs , fans en être alarmé ,
 Qui crût facilement ce qu'on pourroit lui dire ,
 Et fe foumit aux loix qu'on voudroit lui prefcrire ,
 Que je m'en défirois ! . . Mais je ne prétends plus
 Effayer près de vous des efforts fuperflus.
 Les plus preffans motifs m'ont déjà mal fervie ,
 Et je cede au malheur qui s'attache à ma vie.
 Fus-je heureufe un instant ? Vous voyant tous les jours ,
 Je m'alarmois d'un rien , & je tremblois toujours.
 J'étois au défefpoir de n'être pas plus belle ,
 Je moutois de la peur de vous voir infidele ;
 J'appréhendois enfin jufqu'au fouffle du vent ,
 Dès que vous paroiffiez fur le feuil du couvent.
 De mes parens pour vous je craignois la colere ;
 Lorsque je faifois tout , j'euffe voulu plus faire ,

Et j'éprouvois alors le désordre , l'ennui ,
Et les mêmes tourmens que j'éprouve aujourd'hui . . .

Que devenois-je , hélas ! si toujours abusée ,
J'eusse volé vers vous , pour me voir méprisée ?
Oui , perfide , je vois , malgré tout mon malheur ,
Qu'il en étoit encore un plus grand pour mon cœur ,
Le ciel m'éclaire enfin , j'abjure ma folie ,
Et je raisonne au moins une fois en ma vie .

Quel changement heureux ! combien il vous plaira !
Combien à ma raison Melcour applaudira ! . . .

Je n'en veux rien savoir , gardez de m'en instruire ;
Je vous ai supplié de ne jamais m'écrire . . .

As-tu bien réfléchi sur tes torts avec moi ,
Et n'en rougis-tu pas , homme ingrat & sans foi ?
Ta conduite est d'un lâche ; oui , ton ame inhumaine ,
Sous les traits de l'amour , laissoit agir la haine :

Et j'ai pu t'adorer ! Quel prestige avois-tu ?
Quels sont donc tes attraits , ou quelle est ta vertu ?
Ai-je pu t'applaudir du moindre sacrifice ?

As-tu séché mes pleurs ? as-tu plaint mon supplice ?
La chasse a-t-elle moins occupé tes desirs ?

N'as-tu pas , loin de moi , cherché tous les plaisirs ?
Je te hais , je t'abhorre , & j'y suis obligée ;
Pour t'excuser jamais , tu m'as trop outragée .

Si le hasard un jour te ramene en ces lieux ,
Mes parens vengeront mon opprobre & mes feux .

Je te livre en leurs mains : il est tems que j'expie
Mon abandonnement , ma longue idolatrie.
Où m'égaré-je , ô ciel ! .. Je rétracte mes vœux . . .
J'en frémis , & consens que Melcour soit heureux.
Heureux ! & loin de moi ! .. comment pourrois-tu l'être,
Si ton cœur est toujours ce qu'il fut me paroître ?
Que fais-je ! à ma pitié vous reste-t-il des droits ? ..
Ah ! je prétends encor vous écrire une fois :
Alors , n'en doutez pas , je ferai plus tranquille ,
La froideur de mes sens passera dans mon style.
Quel triomphe pour moi de pouvoir , sans chaleur ,
Te reprocher ton crime , en accabler ton cœur ,
Exhaler mes mépris avec indifférence ,
Savourer à longs traits une douce vengeance ,
Et te prouver enfin , sans larmes ni soupirs ,
Que j'ai tout oublié , mes maux & mes plaisirs ! ..
Vas , ne sois point si fier de m'avoir captivée.
J'étois jeune , crédule , en un cloître élevée ;
Je ne connoissois rien , je n'avois vu jamais
Que des hommes sans grace , un monde sans attraits.
Ce qui m'environnoit ressentait l'esclavage ,
Et rien autour de moi ne me rendoit hommage.
Pour la première fois je m'entendois vanter ,
Pour la première fois je croyois exister.
Il sembloit qu'à ta voix ma beauté vint d'éclorre.
Que de jours malheureux ont suivi cette aurore !

J'ai vu s'évanouir tout cet enchantement,
 Et le charme est rompu des mains de mon amant !
 Oui, c'est vous dont les soins ont deffillé ma vue.
 Prête à périr, c'est vous qui m'avez secourue.
 Je conserve avec soin, je me le suis promis,
 Les deux billets si froids que vous m'avez écrits ;
 Je les ai sous mes yeux, & je les lis sans cesse,
 Pour mieux me garantir d'un retour de foiblesse. . .

Que je serois heureuse, insensible Melcour,
 Si ton cœur n'avoit pas rebuté mon amour !
 Ah ! je n'y puis songer sans répandre des larmes,
 Et dans ces pleurs amers je trouve encor des charmes. . .
 Mais enfin, c'en est fait. . . je le veux ; & mon cœur
 Soupire après le calme, au défaut du bonheur.
 Je me sens résolue à ne vous plus écrire. . .
 Je sens que mon amour . . . que mon courroux expire.
 Il faut donc te quitter, renoncer à ta foi !
 Adieu . . . le monde entier a disparu pour moi.

L E T T R E X V I E T D E R N I E R E .

Melcour à Euphrasie.

JE ne m'excuse point, les momens sont trop chers ;
 Pour voler à tes pieds, je repasse les mers.
 Ame tendre & céleste, ô charmante Euphrasie,
 Je viens te consoler, te consacrer ma vie,

Refferrer pour jamais le plus sacré lien ,
Te rapporter mon cœur , & réclamer le tien !
Voici l'instant propice où tu vas me connoître ;
Serois-je moins aimé , méritant mieux de l'être ?
J'ai reçu de mon roi la palme des guerriers ;
Tu vas , en les touchant , embellir mes lauriers.
J'aime , je suis françois : dans cette double ivresse ,
Je fers avec orgueil la gloire & ma maîtresse ;
Libre enfin par la paix , je hâte mon retour ;
J'ai fatigé l'honneur , il me rend à l'amour.
Me livrant tout entier au desir qui me guide ,
Je te ferai rougir de m'avoir cru perfide.
Aux climats que j'habite , eh ! qui pourrois-je aimer ?
Vas , mon premier besoin est celui d'estimer.
Vas , je connois trop bien nos volages maîtresses ;
Malheur au mortel vrai qui croit à leurs promesses ! . .
Qui , moi , te préférer ces objets dangereux ,
Changeant vingt fois d'amans , sans faire un seul heureux ?
Ah ! ce n'est pas à toi qu'on peut être infidèle.
Avec plus de vertu , quelle amante est plus belle ?
Mes crimes apparens , mon silence odieux ,
Étoient , je te l'avoue , un projet de mes feux.
De te revoir un jour n'ayant plus l'espérance ,
Par les plus saints devoirs retenu dans la France ,
Je voulois te guérir , & , par pitié de toi ,
Je me donnois des torts pour t'armer contre moi . . .

270 LETTRES D'UNE CHANOINESSE.

Ils ne sont plus . . . Mais ciel ! se croyant oubliée ,
Par de coupables nœuds si ton ame liée . . .
J'en frémis... quels soupçons ! quels noirs pressentimens !
S'il est ainsi , crains tout de mes emportemens.
J'irois te disputer , dans ma douleur extrême ,
A tes parens , à toi... que fais-je ! à ton Dieu même...
Non , tu n'auras point mis de barriere entre nous ;
Je ferai ton amant , je ferai ton époux.
Si ta famille encor veut traverser nos flammes ,
Par les plus forts sermens nous unirons nos ames ;
Je mourrai sur les bords où tu fais ton séjour . . .
La force de l'hymen est sur-tout dans l'amour . . .

Adieu. J'attends les vents , & ta voix qui m'appelle.
Abyme redouté , mer profonde & cruelle ,
Tu respectas mes jours quand ils m'étoient affreux ,
Respecte-les encor lorsqu'ils vont être heureux.





MA PHILOSOPHIE.

C'EST trop ! haïsse qui voudra :
Pour moi , j'en ai ma suffisance.
Vous tous , cerberes de la France ,
Aboyez tant qu'il vous plaira ,
Et mordez-vous à toute outrance :
Cette poétique licence
Jamais jusqu'à moi ne viendra ,
Et la lice se fermera ,
Avant que j'entre en concurrence.
Pauvres muses , que je vous plains !
Les teintes sombres de la haine
Ont noirci votre eau d'Hipocréne ,
L'aconit croît dans vos jardins :
Votre art n'a plus rien qui me tente.
J'aime mieux un cultivateur ,
Qui , près de sa fille innocente ,
Suit de ses bœufs la marche lente ,
Et me nourrit par son labeur ,
Que cette engeance infortunée
De fots , par d'autres enhardis ,

Qui rimailent dans leur taudis,
 Et meurent, l'ame gangrenée
 De fiel, de misere & d'ennuis,
 En maudissant leur destinée !
 Passons vite... Ciel ! que j'en veux
 A ma janséniste de tante !
 Emporté par mes premiers vœux,
 Je méditois un vol heureux
 Vers une gloire plus brillante.
 Loin de me voir enforcélé
 Par un talent toujours funeste,
 Que n'ai-je encor la soubreveste,
 Et le courfier gris-pommelé !
 Héros que Vénus favorise,
 Et dont elle aime la valeur,
 Parmi vous regnent la franchise,
 La loyauté, la bonne humeur.
 L'amitié, l'amour & l'honneur,
 Du corps, je crois, font la devise :
 Ma vieille tante s'en moqua ;
 Ces noms lui causoient la migraine :
 Elle eût donné, sans nulle peine,
 Toute la gloire de Turenne,
 Pour un grain de caffè-moka.
 Après mainte & mainte neuvaine,
 De par *Quesnel* on me damna,

Comme

Comme *Escobar & Molina* ;
 Et, qui pis est, on m'ennuya.
 Je me dépitais dans ma chaîne ;
 Je n'y tins point . . . Avec regrets
 Je quittai l'école guerrière.
 Adieu mes belliqueux projets !
 Adieu la palme militaire,
 Et mes combats & mes succès !
 Force invisible ! ô providence !
 Quels sont tes decrets absolus ?
 Peut-être, sans Jansénius,
 J'eusse été maréchal de France.

Tous mes beaux rêves disparus,
 L'ame vuide & défoccupée,
 Je reportois un œil confus
 Sur toute ma gloire échappée.
 Mes vœux flottoient irrésolus.
 L'amour, sous les traits de Glicere,
 Cherchoit en vain à m'enrôler
 Dans la milice de sa mere ;
 Je voulois une autre chimere,
 Qui mieux que lui fût consoler.
 Des camps transfuge involontaire,
 L'honneur encor me rappelloit ;
 Le myrte ne me flattoit guere,
 C'est un laurier qu'il me falloit.

Tout-à-coup, sous un ciel perfide,
 D'où jaillissent mille rayons,
 Je vois resplendir les beaux noms
 Et de *Sophocle* & d'*Euripide* :
 Gravés par le burin d'un dieu,
 Dans un cadre qui s'illumine,
 Je vois briller en traits de feu,
 Ceux de *Corneille* & de *Racine*.

La tranquille immortalité,
 Au-dessus de ces noms célèbres,
 Planoit avec sérénité,
 Et, versant des flots de clarté,
 Chassoit les augustes ténèbres
 Qui couvrent la postérité.
 Tout poète est visionnaire,
 Et sur-tout s'il n'a que vingt ans ;
 Age heureux des songes rians !
 Ah ! c'est toujours à nos dépens,
 Que la sagesse nous éclaire.
 Les jours d'été sont trop ardents :
 Mon œil délicat leur préfère
 Les douces vapeurs du printems.
 Entouré de tous les prestiges,
 Eclos d'un esprit enflammé,
 Je ressens les premiers vertiges ;
 D'un poignard mon bras est armé,

Ma tête enfante des prodiges,
 Et voilà mon cœur allumé.
 Dans mon cabinet solitaire,
 Je soupire en sons cadencés,
 J'évoque des mânes glacés,
 Et je leur donne un caractère.
 J'habille un spectre de lambeaux ;
 Il perce une longue enfilade
 De voûtes sombres, de flambeaux,
 Et vient tout exprès des tombeaux,
 Pour débiter une tirade,
 Et faire peur à mon héros.
 J'ordonne, un ouragan s'élève,
 Les vents font bouillonner les eaux,
 L'éclair part, le nuage creve,
 L'abyme engloutit les vaisseaux.
 Hélas ! rien n'échappe à l'orage,
 Si ce n'est un prince charmant,
 Qui, plein d'amour & de courage,
 Traverse l'humide élément,
 Et, tout transi, vient à la nage,
 Pour réchauffer mon dénoûment.

On affiche le phénomène,
 Et c'est alors que par degrés
 La raison au vrai me ramene
 Et parle à mes sens égarés.

A mes yeux que la foudre éclaire,
 Déjà se couvre d'un brouillard
 Cette éblouissante atmosphère,
 Ce pur océan de lumière,
 D'où les maîtres fameux de l'art
 Lancent leurs rayons sur la terre.
 Au lieu de jardins couronnés
 Par des palmes toujours fleuries,
 Je vois des bords abandonnés,
 Où mille serpens déchainés
 Sifflent à travers des orties ;
 Je vois des guirlandes flétries,
 Quelques lauriers infortunés,
 Que se disputent des furies,
 Et de leur souffle empoisonnés :

Frappé de cette horrible image,
 Battu des flots, triste & rêveur,
 J'errois seul le long du rivage.
 Soudain, s'échappant d'un nuage,
 Une muse, au ton séducteur,
 Se présente sur mon passage.

„ Fuis, me dit-elle : pour jamais
 „ Quitte les hauteurs du Parnasse ;
 „ Mais prends la clef de ces bosquets,
 „ Que je fis planter pour Horace,
 Je crus la muse, & m'enfonçai

Sous ces mystérieux ombrages,
 Où l'on revoit encor tracé
 Le nom des plus aimables fages.
 Cherchant dans ce paisible lieu
 La route la plus détournée,
 Sous les regards même du dieu,
 Je ramassois, de son aveu,
 Quelque fleurette abandonnée
 Ou par Chapelle, ou par Chaulieu.
 Se mêlant aux jeunes naïades,
 Des faunes près de moi fautoient.
 Soupirois-je pour des dryades ?
 Tous les arbres m'en présentoient.
 Rien ne troubloit mes chanfonnettes
 Que le bruit lointain des échos,
 Les cascades de cent ruisseaux
 Qui murmuroient dans ces retraites,
 Et le chant des doctes fauvettes,
 Les sirenes de ces berceaux.

Ce calme, hélas ! ne dura gueres.
 Jaloux de ma sécurité,
 Bientôt on vint de tout côté
 Flétrir les roses éphémères,
 Dont je couronnois la beauté.
 Au lieu des nimphes bocageres,
 Compagnes de ma liberté,

Je vis mon asyle infesté
 Par les bacchantes littéraires.
 Flûtes, pipeaux & pannetieres
 Pendoient au myrte déferté,
 Témoin de ma félicité,
 De mes offrandes folitaires
 En l'honneur de la volupté,
 Et de ces folâtres mysteres
 Du dieu charmant que j'ai chanté.

Gonflé d'un poison qui le mine,
 L'un, dans son courroux enfantin,
 De son mieux par fois me lutine,
 Et va de son dard clandestin,
 Me picotant à la fourdine.

J'en réchappe . . . Dieu soit béni !
 Cet avorton de la satire,
 Hait toujours, ne peut jamais nuire :
 Le malheureux est trop puni !

Dans la carrière polémique,
 L'autre élané du premier bond,
 Vient se ruer en furibond,
 Contre mon œuvre didactique.
 Brûlé d'une bile caustique,
 Et d'une fièvre archicritique,
 Cet Attila ravage tout ;
 Mais c'est en l'honneur du bon goût,

Qu'à ce joli genre il s'applique.
 Dans ses jugemens vrais ou faux,
 Il fabre, mutilé, estropié,
 Prend, pour fureter les défauts,
 Un verre qui les multiplie :
 Le bien, il le taît à propos,
 Ou très-volontiers il l'oublie.
 Une lettre mise à l'envers,
 Fournit un prétexte à sa glose ;
 Et ce monsieur que j'indispose,
 Ferrailant à tort à travers,
 Me dit des injures en prose,
 Parce qu'il en veut à mes vers.

Moins sensible, on devient plus sage.
 Las d'être ainsi persécuté,
 Je me sauvai par la gaieté,
 Et je repris tout mon courage.
 Plus ces messieurs montroient de rage,
 Moins je paroissais agité.
 Dans les frivolités d'usage,
 J'égarai mes vœux étourdis :
 Je fus amoureux & volage,
 On me trompa ; je le rendis.
 De mes critiques aguerris,
 Dont je ne sentoient plus l'outrage,
 Je me vengeai sur les maris,

Et je les siffai davantage
Qu'on ne siffle les beaux-esprits,
Quand ils ont fait quelque naufrage,
Des amateurs les plus hupés
Je bravai les ligues secrettes,
Et la justice des toilettes,
Et l'anathème des soupés.
Boudant mon siecle & mon génie,
Au hasard promenant ma foi,
Je fis sonner autour de moi
Tous les grelots de la folie.
Ma muse alloit à travers champs,
Cueillant d'une main libertine
La rose aussi bien que l'épine,
Et se piquoit de tems en tems.
Je fis des drames lamentables,
Des vers malins, des madrigaux,
Et des épîtres fort coupables,
Où j'ôtois le masque à des fots,
Assurément très-respectables.
Nouvelles amours, vers nouveaux:
De mes jours c'étoit le système,
Et j'avois un plaisir extrême
A me moquer de mes travaux.
Qu'il est insensé, qu'il est dupe,
Celui qu'attriste son talent!

Tant qu'il amuse, il est charmant :
 Il perd son prix, dès qu'il occupe.
 Quels attraita a donc ce vain bruit
 Que l'on appelle renommée ?
 Ah ! trop souvent cette fumée
 Etouffe ceux qu'elle séduit.
 Comment se peut-il qu'on se livre
 A l'espoir lointain & confus
 De ressusciter dans un livre,
 Et de ne commencer à vivre,
 Que du moment qu'on ne vit plus ?

Un citoyen époux & pere,
 Disoit un jour avec regret :
 Jusqu'à présent je n'ai rien fait,
 Et j'avance dans ma carrière ;
 Mon siecle à peine me connaît.
 Tu n'as rien fait ? lui dit un sage,
 Qui ne l'étoit point à demi :
 Quoi ! n'as-tu point dans son naufrage
 Aidé quelquefois ton ami,
 Et cultivé ton héritage ?
 N'as-tu point joui de tes sens,
 Du témoignage de ton ame,
 Vu le sourire de ta femme,
 Et le bonheur de tes enfans ?
 Eh ! vis, favoure l'existence ;

Sois bon , sensible , généreux ;
 Apprends sur-tout l'art d'être heureux :
 Voilà de l'homme la science ,
 Tu n'as rien à faire de mieux :
 En effet , écrivains fameux ,
 A quoi bon ces fruits de vos veilles ,
 Toutes ces pompeuses merveilles
 Que vous léguez à nos neveux ?
 Eh ! mes amis , eh ! la comete
 Prédite par le grand Newton ,
 Qui dans quatre siècles , dit-on ,
 Avoisinant notre planete ,
 Doit balayer ce tourbillon
 Illuminé par Epictete ,
 Socrate & le divin Platon ,
 Qu'en pensez-vous ? Un tel désastre
 Ne peut encor vous étonner ,
 Et vous bravez ce vilain astre
 Qui viendra tout exterminer !
 A peine de sa chevelure
 Il fraulera cet univers ;
 Adieu le soleil & les mers ;
 Adieu l'ordre de la nature !
 Hélas ! dans son cours orageux
 Il brûlera les deux tropiques ,
 Cette voûte immense des cieux ,

La terre fumante sous eux,
 Et les drames tragi-comiques!...
 Dans ce funèbre événement,
 Voilà votre gloire absorbée;
 Et je vois, en un seul moment,
 Votre immortalité flambée,
 Aussi bien que le firmament.
 Trois ou quatre siècles de vie,
 Parmi des descendants jaloux,
 C'est une belle minutie
 Pour des écrivains tels que vous,
 Les flambeaux de votre patrie!
 Grands hommes, croyez-moi, brisez
 Et vos pinceaux & vos palettes;
 Sages, orateurs & poètes,
 Demeurez tous les bras croisés....
 Et narguez ainsi les comètes.

« Quel profane! tout est perdu!
 » Vont à l'envi crier nos maîtres!
 » Eh, quoi, dans l'échelle des êtres
 » On souffre un tel individu!

Ma confusion est extrême:
 Mais, j'en conviens naïvement,
 Rebelle à leur pouvoir suprême,
 Et frivole profondément,
 J'ai mérité cet anathème.

Car enfin , tout bien calculé ,
 Est-il démontré que je pense ?
 Ai-je , économiste zélé ,
 Et rustique avec importance ,
 D'écrits solides sur le blé
 Alimenté toute la France ?
 Le vent , de Montmartre à Pantin ,
 Grace à mon art scientifique ,
 Fait-il tourner un seul moulin
 Qui soit sorti de ma fabrique ?
 Qu'est-ce qu'on m'a vu concevoir
 Pour les progrès de la culture ?
 Ai-je inventé quelque semoir ?
 Et qu'ai-je dit sur la mouture ?
 Malgré ce silence insultant ,
 Je révere les agronomes ;
 Ils écrivent très-doctement :
 Mais j'aime mieux , j'en fais serment ,
 Être exilé parmi les gnomes ,
 Que de jamais en faire autant.
 Ai-je , plein d'une noble audace ,
 Commenté le texte des loix ,
 Et donné des leçons aux rois ,
 Qui n'aiment pas qu'on leur en fasse ?
 J'interdis à mon Apollon
 Le dédale diplomatique :

Je laisse le corps politique
Vaciller dans son tourbillon ;
Et je le trouve trop étique ,
Pour espérer sa guérison.
Je ne connois point cette emphase
Qui met les têtes à l'envers ,
L'art d'enfermer dans une phrase
La morale de l'univers.
Dans ses folles métamorphoses ,
Mon esprit, toujours au-dehors ,
Ne fait point saisir les rapports ,
L'ensemble harmonique des choses ,
Et leurs invisibles accords :
Mais je fais rire en récompense ,
Et même rire à mes dépens ;
Tous les matins , dans le silence ,
Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'autel de la tolérance :
Je persifle avec assurance ,
Ces égoïstes sourcilleux
Qui ne permettent pas qu'on pense ,
A moins qu'on ne pense comme eux.
Trop fier pour descendre à l'intrigue ,
Je fuis les sentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigade ,
Cesse d'en être une à mes yeux.

L'ombre du crédit m'importune :
 Loin de courtiser la faveur ,
 Si je veux rencontrer un cœur ,
 Je le cherche dans l'infortune :
 Je ne me laisse point charmer
 A l'éclat d'un luxe stérile ;
 Plus mon ami peut m'être utile ,
 Moins j'ai de plaisir à l'aimer.
 J'honore les rangs & les titres ,
 Mais sans jamais m'en étayer :
 Au coin de mon humble foyer ,
 Mes sentimens sont mes arbitres ,
 Et je m'appartiens tout entier.
 Ma gauloise philosophie
 Borne là ses modestes vœux ;
 Et dans mon délire joyeux ,
 Je tiens à ma superficie ,
 Pourvu qu'elle cache un heureux.

Quant à cette vertu secrète ,
 A ce mécanisme caché
 Qui fait rouler notre planète ,
 Je n'en fais rien , la chose est nete ,
 Et n'en suis point du tout fâché :
 Ma raison , qui de soi dispose
 Sans tous ces calculs imparfaits ,
 Sur l'ordre établi se repose ,

Et je profite des effets,
 Sans trop analyser la cause.

Penseurs célèbres, pauvres gens,
 Qui sur le système du monde,
 Balbutiez vos argumens,
 Et dont l'ignorance profonde,
 Depuis plus de quatre mille ans,
 Des mêmes rébus nous inonde,
 Sous mille titres différens!
 Vous m'amusez bien, je vous jure,
 Et j'aime votre férieux,
 Lorsque, rêvant à l'aventure,
 Chacun de vous, à qui mieux, mieux,
 Croit deviner la contexture
 De ce globe mystérieux,
 De cet édifice pompeux,
 De ce grand corps de la nature,
 Dont le moteur est dans les cieux:
 Cette ame par-tout répandue,
 L'un dans le feu croit la trouver;
 L'autre soutient & croit prouver
 Que c'est l'eau qui la distribue.
 Cet autre bavard éternel
 Adopte l'air qui l'environne,
 Pour le mobile universel,
 Et s'en nourrit, quand il raisonne.

Celui-ci se bat pour le plein ;
 Celui-là se perd dans le vuide.
 Au grand tout , chef-d'œuvre divin ,
 L'un veut que le hasard préside ;
 L'autre y soupçonne du dessein.
 Tantôt la matiere engourdie
 Est brute , oisive & sans ressort ;
 Et tantôt , pleine d'énergie ,
 L'univers lui doit son accord.
 Eh ! de cet embarras extrême
 Qui vous empêche de fortir ?
 Adorez un être suprême ,
 Sans chercher à le définir.
 Qu'il soit de tout cause première ;
 Qu'il anime les élémens ,
 Seme dans les airs transparens
 Les globules de la lumiere ,
 Et nous la jette par torrens ;
 Qu'il ait une puissance entière
 Sur la mort , la vie & le tems ;
 Dès-lors , raisonneurs inutiles ,
 Si par lui tout est dirigé ,
 Reposez-vous , dormez tranquiles ;
 Voilà votre globe arrangé.
 Ce pur flambeau , cet œil du monde ,
 Etincelant au haut des cieux ,

Seroit-il

Seroit-il donc l'effet heureux
 D'une matiere vagabonde ?
 Est-ce elle qui regle le cours
 De ces milliers d'astres nocturnes,
 Qui, dans leurs phases taciturnes,
 Réparent l'absence des jours ?
 Est-ce elle qui donne à la terre
 Son majestueux appareil,
 Et cette marche circulaire,
 Présentant sa mobile sphere
 A tous les aspects du soleil ?
 Autour de cette active masse,
 Quelle main répandit les mers,
 Et fit dans un fluide espace
 Ondoyer ce voile des airs,
 Qui la balance, & qui l'embrasse ?
 Sont-ce des atomes errans
 Qui, de la plus foible semence,
 Ont élevé ce chêne immense,
 Vainqueur de la foudre & des ans ?
 Eh quoi, sophistes désolans,
 Un concours sans intelligence
 Fait bruire l'haleine des vents,
 Allume l'âtre des volcans,
 Sur nos têtes fixe & condense
 Ces eaux, ces nuages brillans,

Dépositaires bienfaisans
 Et des promesses du printems,
 Et des trésors que l'abondance
 Verse en automne sur nos champs ?

Eh bien, soit : ces objets peut-être,

Ne parlent point à votre cœur :
 Mais l'homme seul a dans son être,
 Ce qui décele son auteur.
 Ce souffle éthéré qui m'anime,
 Cette soif d'immortalité,
 Cette inquiétude sublime,
 Qui, des profondeurs d'un abyme,
 Me pousse vers la vérité ;
 Ces intervalles de lumière
 Et ce rayon intercepté
 Qui cherche à percer la barrière
 Où le corps le tient arrêté ;
 Les arts étalant tous leurs charmes
 Pour le mortel industriel ;
 Le plaisir si délicieux
 Qu'il trouve à répandre des larmes ;
 L'effroi dont il se sent presser,
 Quand sous la vieillesse il succombe,
 Et qu'il est prêt à s'enfoncer
 Dans les ténèbres de la tombe ;
 Du hasard sont-ce les effets ?

Ne connoît-on point à ces traits
 Le sceau d'une cause éternelle ?
 Toi, dont l'ame est encor rebelle,
 Dont les yeux sont encor distraits,
 Cherche cet auguste modele
 Dans les grands hommes qu'il a faits :
 Henri fut un de ses bienfaits ;
 Il s'étoit peint dans Marc-Aurele :
 Plus que l'espace illimité,
 Où sa main sema la clarté
 Et l'étincelle de la vie ;
 Plus que la céleste harmonie,
 C'est la vertu, c'est le génie
 Qui prouvent la divinité.

Tu la crois, & ments à toi-même.

L'orgueil enfanta ton systême,
 Et t'en cache l'absurdité ;
 Martyr d'une folle chimere,
 Tu cherches le bruit & l'éclat :
 C'est ton esprit qui se débat
 Quand ta conscience t'éclaire.
 Ta raison est ton châtiment.
 Va, s'il est un sincère athée,
 Il ignore ce mouvement,
 Ces combats d'une ame agitée ;
 Il se laisse aller mollement

Au courant des choses humaines,
Et n'est touché que foiblement
Par les plaisirs ou par les peines.
Par quel délire inconséquent
Voudroit-il régenter des ombres,
Qui sur un globe extravagant,
A travers quelques lueurs sombres,
Viendroient apparaître un moment ?
Dans ses rêves mélancoliques
Il se complait à végéter,
Et ne va point les débiter
Du ton de certains empiriques,
Jaloux de se faire écouter
Par tous ces petits fanatiques
Qu'on nous enjoint de respecter.
Il voit avec indifférence
Et l'audace de notre esprit,
Et les terreurs de l'ignorance,
Et tout l'orgueil de la science,
Et les vertus que l'on punit,
Et les crimes qu'on récompense.
Le nœud de la moralité
Ne l'enchaîne point à la terre.
Il n'a, dans sa tranquillité,
Rien qu'il redoute, ou qu'il espère ;
Il supporte nonchalamment

L'existence qu'il apprécie,
 Et las d'une vaine féerie
 Dont la jeunesse évanouie
 Emporte tout l'enchantement,
 Il se fauve dans le néant,
 Sans un seul regret vers la vie
 Qu'il abandonne en fommeillant.

Mais que fais-tu, muse perfide,
 Muse rebelle à mes leçons ?
 Arrête à la voix de ton guide ;
 Crains le souffle des aquilons.
 Laisse, laisse l'aigle intrépide
 S'élançer au sommet des monts,
 Et rase, hirondelle timide,
 L'étang qui dort dans nos vallons.
 Malgré le zèle qui t'inspire,
 Tes efforts sont foibles & vains :
 Satisfaits d'aimer les humains,
 N'aspirons point à les instruire.
 Déiste, athée, ou bon chrétien,
 Je chéris toujours mon semblable,
 Et je ne vois de vrai païen
 Qu'un mortel qui n'est point aimable.

Revenez vite, revenez
 Amour, séduction, folie !
 Les liens dont vous m'enchaînez,

Font tout le charme de ma vie.
Vous que j'adore, êtres charmans,
Dont l'image seule intéresse,
Qui jouez avec le printems,
Réchauffez l'automne des ans,
Et ressuscitez la vieillesse ;
Disposez de mes sens troublés,
Belles Cirçés, tendres sirenes,
Ah ! commandez en souveraines,
Et trompez-moi, si vous voulez.
Vous savez changer en délices
Les peines dont nous soupirons ;
Malheurs aux trop prudens Ulysses
Qui ferment l'oreille à vos sons !
Parez de fleurs mes avirons,
Et qu'au sein des plaines profondes,
Bercé par vos illusions,
Mon vaisseau glisse sur les ondes,
Au bruit flatteur de vos chansons !
D'une rêverie inquiète
Ne suivons point l'égarement.
Dans l'avenir dès qu'on se jette,
On fait un larcin au présent.
Songeons, lorsque le jour commence,
à l'embellir jusqu'à la fin :
Gardons toujours une espérance,

Pour l'opposer au noir chagrin,
 Pour les revers un front ferein,
 Pour l'instant une jouissance,
 Un desir pour le lendemain.

Mais, quoi ! déjà la nuit s'avance,
 Tenant les graces par la main ;
 Le bon Comus vient en cadence,
 Couronner l'autel du festin.

Amis, dans ces rians mysteres,
 Ne voyons le sombre avenir,
 Qu'à travers les crystaux des verres,
 Les étincelles des lumieres,
 Et les feux légers du plaisir.

L'interprete de la nature,
 Des atomes docte inventeur,
 Raisonna, dit-on, son bonheur :
 Sa volupté feroit plus pure,
 S'il n'eût consulté que son cœur.
 Affranchis de toute imposture,
 A l'instinct laissons-nous mener ;
 Soyons heureux sans raisonner :
 C'est aller plus loin qu'Epicure.



P E R S O N N A G E S.

Mademoiselle DE BOMBELLES prononça un
compliment.

AGLAÉ, M^{lle} DE LASTIC.
EUPHRASIE, M^{lle} DE SINÉTY.
MÉLANIE, M^{lle} DE CRECY.
SIDONIE, M^{lle} DE MONTALEMBERT.
EUDOXE, M^{lle} D'HAUDRECY.
ÉGLÉ, M^{lle} DE DURFORT.
AUSONIE, M^{lle} DE VILLEFORT.
ROSALIE, M^{lle} DE VILLEPAILLE.

*Ces deux petits ouvrages sont attribués à M. Dorat ; on
a cru faire plaisir au public en les recueillant , pour en en-
richir la collection.*



I D Y L L E S

D E S A I N T - C Y R ,

O U

L'HOMMAGE DU CŒUR.

A l'occasion des mariages de Monseigneur LE DAUPHIN avec MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, Archiduchesse ; & de Monseigneur LE COMTE DE PROVENCE avec JOSEPHINE, princesse de Savoye.



P R E M I E R E I D Y L L E .

S C E N E P R E M I E R E .

A G L A É .

Ariette.

AQUILONS, fuyez nos asyles,
Gazons, couronnez-vous de fleurs,
Et que ces ombrages tranquiles

Imitent la paix de nos cœurs :
 Flore languit abandonnée ,
 Une autre regne dans nos champs ;
 C'est ANTOINETTE , cette année ,
 Qui nous ramene le printems.

Comme sa présence a changé ces lieux ! la
 verdure est plus fraîche ; les nuages ont dis-
 paru.



S C E N E I I.

AGLAÉ, EUPHRASIE, MÉLANIE.

E U P H R A S I E.

HE bien , Aglaé , pourquoi nous avez-vous
 quittées ? Que faisiez-vous seule & loin de
 nous ?

A G L A É.

Je chantois la beauté , la vertu , les graces :
 je chantois le bonheur de la France , le nôtre ,...
 J'étois l'écho de vos cœurs.

M É L A N I E.

Ne vaut-il pas mieux en être la confidente ?

E U P H R A S I E.

Tant d'avantages réunis valent bien que nous

les chantions en chœur... Voyez un peu le caprice d'aller ainsi s'aplandir feule de ce qui fait la joie de toutes !

A G L A É.

Pourvu que ce soit le même sentiment qui nous occupe, qu'importe la maniere dont on l'exprime ?

M É L A N I E

Ecoutez.

E U P H R A S I E.

Il faut que vous foyez juge entre nous.

A G L A É.

Moi ?

M É L A N I E.

Il s'agit de deux couplets de chanson.

A G L A É.

J'en devine le sujet.

E U P H R A S I E.

Décidez qui de nous l'a mieux rempli.

A G L A É à *Mélanie.*

Commencez.

E U P H R A S I E *en l'interrompant.*

Voici le mien.

Ariette.

Lorsque la fleur est fraîche éclosé,
 C'est ANTOINETTE qu'elle peint;
 On ne distingue point son teint
 D'avec les couleurs de la rose.
 Si l'on tombe aux pieds des amours,
 C'est ANTOINETTE qu'on encense.
 Notre aurore, c'est sa présence,
 Et ses regards font les beaux jours.

A G L A É à *Mélanie.*

A merveille. Et le vôtre?

M É L A N I E.

Ariette.

L'aigle épouvantoit la terre,
 Quelquefois sur nos climats
 Il fit gronder le tonnerre,
 Les jeux ne l'approchoient pas.
 Aujourd'hui l'hymen l'enchaîne,
 Il joue à l'ombre des lys,
 Sur les fleurs il se promene
 Environné par les ris.

A G L A É.

Je ne juge point. J'applaudis.

E U P H R A S I E.

Et vous, Aglaé?

A G L A É .

J'entends nos compagnes qui viennent se joindre à nos transports.

S C E N E I I I .

AGLAÉ , EUPHRASIE , MÉLANIE , SIDONIE ,
LES CHOEURS.

A G L A É *seule.*

CHANTONS toutes à la fois
Ce que nous sentons ensemble.
Imitons les hôtes des bois
Que le même arbrisseau rassemble.

Le chœur répète.

Chantons toutes à la fois , &c.

M É L A N I E *seule.*

La jeune fauvette souvent ,
Retient sa voix qui chancelle ;
Mais qu'une autre y mêle son chant ,
Elle s'enhardit avec elle.

Le chœur répète.

Chantons toutes à la fois , &c.

S I D O N I E *seule.*

Célébrons l'héritier des lys.

Comme il fourit à notre ivresse !
 Il fait déjà mêler des fruits
 Aux fleurs qui parent la jeunesse ;
 Et dans l'âge brillant des ris
 Il est Nestor par la sagesse.

Le chœur répète :

Chantons toutes à la fois , &c.

S C E N E I V.

AGLAÉ, MÉLANIE, EUPHRASIE, SIDONIE,
 EUDOXE, ÉGLÉ, LES CHOEURS.

E G L É à *Aglac.*

AH ! je vous y prends ; c'est donc ainsi que
 vous nous laissez , parce que nous ne sommes
 pas aussi grandes que vous : comme s'il falloit
 tant d'années pour être bien aise de voir ici
 notre auguste Dauphine , pour lui offrir son
 cœur, pour l'adorer, & lui chanter une chanson !

E U P H R A S I E.

Vous en avez donc fait une ?

E G L É.

Oui, vraiment.

A G L A É à *Mélanie.*

On voit bien que le sentiment n'a point d'âge.

Il faut l'entendre.

E U P H R A S I E .

Chantez, Églé, chantez.

É G L É .

Romance.

Sur le myrte qu'on m'a donné,
J'ai gravé le nom d'ANTOINETTE :
Ce beau nom que l'écho répète,
Orne l'arbrisseau fortuné ;
Et nul autre dans le bocage
N'aura désormais l'avantage
Sur le myrte qu'on m'a donné.

E U D O X E *seule.*

Que l'écho de ces lieux réponde
Au tendre concert de nos voix :
Sur l'hymen des enfans des rois
Est fondé le bonheur du monde.

Le chœur répète.

Que l'écho, &c.

E U P H R A S I E *seule.*

Pour fêter un couple charmant,
Tous les cœurs sont d'intelligence ;
L'époux est l'espoir de la France,
Et l'épouse en est l'ornement.

Le chœur répète.

Que l'écho, &c.

PERSONNAGES.

ÉGLÉ.

NAÏS.

AGLAÉ.

CHOEUR *de jeunes filles.*

La scène est dans un bosquet, & commence au lever du jour.



SECONDE



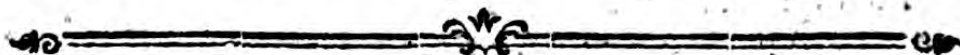
S E C O N D E I D Y L L E .

S C E N E P R E M I E R E .

ÉGLÉ seule , assise sur un lit de gazon , & dessinant d'après une médaille. Elle a une corbeille vuide à ses côtés.

É G L É .

Q U E mon crayon est infidèle
 Pour tracer ce portrait charmant !
 Plus l'œil est épris du modèle ,
 Plus la main tremble en l'imitant.
 Je vois une grace nouvelle
 Eclorre à chaque trait nouveau :
 Amour , toi qui formas Apelle ,
 Viens m'éclairer de ton flambeau.



S C E N E I I .

NAIS accourant , avec une corbeille de fleurs sous son bras. ÉGLÉ.

N A I S .

Q U E fais-tu donc seule ici , tandis que nos compagnes sont dans les jardins , qu'elles dé-

pouillent de toutes leurs fleurs ? Tiens, vois combien j'en ai cueilli pour ma part ! Tu fais trop l'usage que nous en voulons faire, pour négliger d'emplir aussi ton panier ; il falloit nous voir, au lever de l'aurore, voltiger de myrte en myrte, de rosier en rosier.

Pas une fleur n'est échappée :
 La rose invite notre main ;
 La violette fuit en vain
 Sous les gazons enveloppée ;
 Son parfum la trahit soudain ,
 Et sa modestie est trompée ;
 A chaque pas, nouveau larcin....
 Pas une fleur n'est échappée.

Toute cette moisson est réservée pour l'aimable princesse dont la présence doit honorer nos asyles..... à *Eglé*. Tu ne m'écoutes pas.

E G L É se levant.

Ce qui m'occupe est trop agréable, pour que je n'y sois pas toute entière. Approche : (*elle lui montre son dessin & la médaille.*) reconnois-tu quelques traits de la protectrice nouvelle que nous attendons ? Mes yeux ne font pas contens de mon ouvrage ; mon cœur l'est encore moins.

(*Examinant la médaille seule.*)

Regarde avec moi : puis-je rendre
 Cette douce sérénité,
 Cet œil qu'anime un feu si tendre,
 Ce sourire plein de bonté ?

N A ï S.

Il tempere la majesté :
 Cette jeune divinité
 Jusques à nous veut bien descendre.

É G L É.

Elle aime nos humbles vallons.
 L'astre heureux, dont elle est l'image,
 Souvent cache ainsi ses rayons,
 Et brille à travers un nuage,
 De peur de brûler les moissons.

N A ï S.

Regarde avec moi : peux-tu rendre
 Cette douce sérénité,
 Cet œil qu'anime un feu si tendre,
 Ce sourire plein de bonté ?

É G L É.

Il tempere la majesté :
 Cette jeune divinité
 Jusques à nous veut bien descendre.

V i j

Il s'
 on
 pas
 our
 : :
 on
 elle
 con
 a me

Abandonne ton entreprise : elle est au-dessus
de tes forces.

Jette là crayons & pinceaux :
Crois-en le zele qui m'enflame ,
Églé, c'est au fond de notre ame
Qu'il faut graver des traits si beaux.
Vas , le cœur seul plaît aux déesses :
L'art ébauche en vain leurs attraits ;
Et s'il apperçoit leurs finesses ,
Il ne les imite jamais.

É G L É.

Je brise crayons & pinceaux ,
Je crois le zele qui t'enflame ;
Nais , c'est au fond de notre ame
Qu'il faut graver des traits si beaux.

S C E N E 1 1 1.

*On entend derriere le théâtre un chœur de jeunes
filles. . . . Elles accourent tenant chacune une cor-
beille de fleurs , & une guirlande.*

L'une des jeunes filles.

DÉJA l'aurore avoit brillé,
Zéphir dormoit dans sa retraite ;

Nous chantons , écho nous répète ,
Et voilà Zéphir éveillé.

Une autre.

Son aile a rafraîchi les roses
Que devoit cueillir notre main.
Flore , aux paupières demi closes ,
Souponne , le rappelle en vain ,
Et près de lui , sous le feuillage ,
Voyant folâtrer notre effain ,
Reproche à cet époux volage ,
De l'abandonner si matin.

Toutes ensemble.

Déjà l'aurore avoit brillé ,
Zéphir dormoit dans sa retraite ;
Nous chantons , écho nous répète ,
Et voilà Zéphir éveillé.

L'une des jeunes filles.

Mes chères compagnes , le beau jour ! Elle
doit bientôt paroître en ces lieux. Ombres ,
que votre ombrage soit plus frais ; fleurs , ex-
halez vos parfums ; ô cieux ! épurez-vous.



SCENE IV.

On apporte un buste qui représente la duchesse de Bourgogne, mere du Roi, en habit religieux, tel que les dames de Saint-Cyr le portent. Le buste est accompagné par une pensionnaire plus grande que les autres.

A G L A É. *Les mêmes.*

A G L A É.

ORNONS de fleurs ces traits chéris ;
 Ils méritent bien notre hommage.
 La mere auguste de LOUIS
 Respire encor dans cette image,
 De ses bontés elle est un gage ;
 Quel don pour nos cœurs attendris !
 Notre bonheur est son ouvrage ;
 Et sous nos modestes habits,
 Elle se plaisoit davantage
 Que sous la pourpre & les rubis.

Toutes ensemble.

Ornons de fleurs ces traits chéris ;
 Ils méritent bien notre hommage.
 La mere auguste de LOUIS
 Respire encor dans cette image.

A G L A É.

Que chacune de nous vienne y attacher sa
guirlande.

Une princesse de son sang,
Vient, comme elle, embellir la France :
Elle naquit au même rang,
Avec la même bienfaisance.
C'est un astre pur & ferein,
Qui, de la cime des montagnes,
Se leve, luit sur nos campagnes,
Et d'un BOURBON fait le destin.

E G L É.

Célébrons ce monarque sage,
Humain, sensible, généreux,
Qui, pour rendre son peuple heureux,
Joint la politique au courage ;
Ce digne émule des Titus,
Que les mêmes honneurs attendent,
Ce roi, que les Alpes défendent,
Mais moins encor que ses vertus.

N A ï S.

L'Eridan promene son onde,
Orgueilleux d'un tel souverain ;
Au creux de leur grotte profonde,
Les belles nymphes de Turin

Que la gloire en riant seconde,
 Pour son front tressent de leur main,
 Les couronnes que le destin
 Réserve aux bienfaiteurs du monde.

A G L A É.

Que n'est-il le témoin de nos fêtes & de nos transports!

L'hymen peut-il former de plus beaux nœuds?
 Que d'attraits & de vertus vont être unis ensemble! Comment célébrer la nymphe charmante qui occupe nos cœurs, sans se rappeler tout ce que la France espère de son auguste époux? Que de raison! que d'esprit! Heureux le Mentor de ce Télémaque!

Par l'emploi de tous ses instans
 Il nous instruit, il nous étonne;
 Il joint à l'éclat du printems
 La maturité de l'automne;
 L'amour sourit à sa beauté,
 Minerve admire son langage,
 Et son œil peint l'humanité
 Qui de son cœur est le partage.

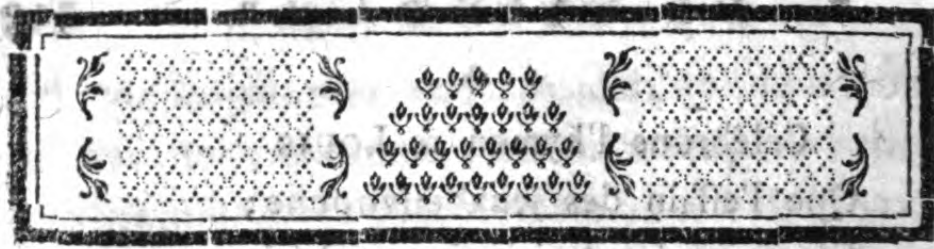


Célébrons l'hymen & LOUIS
Que l'effain des jeux environne;
Chantons les trois princes chéris,
Dignes soutiens de la couronne.
On croit voir trois tiges de lys
S'entrelacer autour du trône.

T O U S E N S E M B L E .

Célébrons, &c.





L E T T R E

D'UN PHILOSOPHE.

INCONSEQUENS que nous sommes! oui, Baron, & toi tout le premier. Je t'ai vu transplanté dans cette ville bruyante que j'habite, bâiller aux balcons de nos spectacles, t'ennuyer de nos plaisirs, fronder nos mœurs avec ce flegme qui vaut, dis-tu, notre persiflage; & aujourd'hui que te voilà tapi dans ton désert, tu t'informes avec une impatience curieuse de tout ce qui se passe dans notre tourbillon! Paris t'excédoit, quand tu étois dans ses murs; à présent que tu en es loin, il t'intéresse; semblable à ces courtisannes adroites, contre qui l'on murmure tant qu'on vit avec elles, & qu'on idolâtre plus que jamais dès qu'elles viennent à nous quitter. Il y a trois ans, si je veux t'en croire, que tu n'as entendu parler de moi; rien n'arrive jusqu'à ta solitude; c'est pour te punir de nous avoir abandonnés. Viens me vanter

encore ta solidité, & cette tête soi-disant raisonnable qui a besoin, pour être en action, d'avoir des fous en perspective. Eh ! mon pauvre hermite, laisse-nous tels que nous sommes. Chacun végete à sa manière sur ce globe burlesque, qu'on appelle le monde. Les uns le voient à travers des brouillards ; nous le voyons, comme le prétendent nos heureux imaginaires, à travers un prisme éclatant : il est vrai que pour eux la vie est de toutes couleurs. Elles se succèdent, se croisent, se divisent, forment un faisceau mobile qui les enchante & les promène de bluettes en bluettes, que souvent ils ont le bon esprit de prendre pour des vérités. Les ridicules de la veille sont effacés par ceux du jour, qui le sont par ceux du lendemain. Voilà comme nous vivons depuis deux siècles, au grand étonnement de toute l'Europe, qui ne peut concevoir qu'on extravague avec autant de suite & de succès. Nous tenons la baguette. Amusés & distraits par la magie du bonheur, nous nous soucions fort peu d'en avoir la réalité. Ou je me trompe fort, ou voilà de la philosophie. Il n'y a pas jusqu'à nos dames qui ne s'en mêlent ! elle a pris chez elles la place des mœurs. Elles

trouvent cela moins gênant ; elles sont philosophes pour leur commodité. Il y a tel boudoir où l'on disserte à perte de vue, & il m'est arrivé de voir réunis *Euclide* & le *Sopha* sur la *chiffonniere* d'une jolie femme. Avoue que nous sommes charmans.

J'ai aujourd'hui l'imagination riante. Profite du moment ; car ma gaiété, si tu t'en souviens, n'est presque toujours qu'une mélancolie qui fermente, & le mouvement d'une bile toute prête à s'allumer. Revenons. Que veux-tu que je te dise ? Je vais laisser errer ma plume ; elle écrira au hasard, & je ne réponds plus des folies qui vont lui échapper.

Le vauxhall, que nous avons imité des Anglois, car nous sommes un peu singes de notre nature ; ce célèbre vauxhall est tombé ; c'est maintenant une vaste solitude. On s'est lassé de se promener en long & en large, ou plutôt d'être coudoyé en tout sens dans un fallon, & sous des galeries mal peintes, au son d'une musique baroque. Je ne fais trop pourquoi ce caprice a duré si peu ; car il étoit de la force des autres.

L'hiver, l'impitoyable hiver a interrompu

les *joûtes*, autrement dites les *fêtes pléiennes*. Voilà, Baron, ce qui s'appelle un spectacle ! Quel dommage que tu n'en aies pas été le témoin ! Il t'auroit réconcilié avec la nation ; tu aurois vu que le goût du beau a encore des droits sur elle, & qu'elle n'est pas tout-à-fait désespérée. Qu'on nous cite après cela les tournois, les courses de bague, les combats de gladiateurs, les jeux du cirque, de l'amphithéâtre, & les fameuses *naumachies* des Romains (*).

* Imagine-toi une enceinte de quelques toises, sur un bras de la rivière de Seine, où les nautonniers de nos galiotes s'avancant, une gaule en arrêt, sur des bateaux barbouillés de rouge & de bleu, luttoient majestueusement à qui se renverferoit, au milieu des cris de joie des assistans ; joins à cela les singeries de quelques histrions aquatiques, formant des scènes burlesques d'intervalle en intervalle. Une querelle s'élevoit, un commissaire étoit appelé, il procédoit, verbalisoit, & on le jetoit à l'eau, comme de raison, pour terminer la dispute. Bientôt il étoit suivi par des abbés & autres animaux

(*) Espèce de batailles navales. Quel peuple que ces Romains ! Il étoit grand même dans ses plaisirs.

amphibies qui nageoient en maniere de tritons autour d'un soi-disant char de Neptune, traîné par quatre marsouins ou quatre chevaux. Grace à l'art du peintre, cela est encore indécis. Une clameur universelle s'élevoit dans l'auguste assemblée ; quelquefois on prenoit aux lutteurs un intérêt si vif, qu'il étoit marqué par un silence imposant qu'interrompoient l'adresse du vainqueur & la culbute du vaincu. Je ne te fais là qu'une foible esquisse : ce sont de ces choses qu'il faut voir, & qu'on ne peut décrire ; nous acquérons de jour en jour. Les grandes idées se multiplient ; notre frivolité inventive assujettit les élémens, les rend ses tributaires, & nos mascarades sur l'eau valent toutes les forces maritimes de nos voisins. Qu'est-ce après tout que la flotte la mieux équipée ? Il n'y a point là le mot pour rire, & c'est en riant que nous décidons notre supériorité sur tous les peuples du monde.

Ce n'est rien encore ; tu vas t'extasier si je poursuis. Il s'est établi parmi nous une troupe nouvelle avec le titre modeste de *comédiens de bois*. Nous raffolons de ces *marionnettes* ; nous avons senti la nécessité d'un pareil spectacle pour

les progrès du goût & de la raison. On s'y tue ; les loges sont toujours louées d'avance. Il y a entr'autres un petit arlequin , qui est bien la créature la plus spirituelle , la plus intéressante , la plus achevée ! ce sont les graces en masque noir ; il vient d'avoir un rhume dont les papiers publics ont dû informer l'Europe ; l'alarme étoit générale , & j'ai vu avec attendrissement que les vrais talens sont encore en honneur dans ma patrie.

Le moyen après cela de parler de la scène françoise ! *Athalie* , *Cinna* , *Rhadamiste* , tout cela est insipide , après les grands objets dont je viens de t'entretenir ; & puis , quelques acteurs de ce théâtre (très-bons d'ailleurs) sont des personnages ambulans , sur lesquels on ne peut plus compter. Les uns sont malades six mois de l'année , & voyagent les six autres mois pour égayer leur convalescence ; d'autres prennent alternativement les eaux , le lait , & presque toujours l'air de la campagne : ce qui est très-sain pour eux , & fort ennuyeux pour le public ; mais il leur fait toujours un gré infini , quand ils veulent bien interrompre leur régime , & compromettre leur santé pour s'occuper de ses plaisirs.

On danse encore à l'opéra ; mais depuis la retraite de *Geliote*, on n'y chante plus, ou cela est si rare, que ce n'est pas la peine d'en parler. Tu as vu travailler à la nouvelle salle ? Elle est enfin construite : il ne nous manque que des acteurs. On dit que le ministère en a commandé une demi douzaine à notre meilleur machiniste : c'est la ville qui en paiera la façon.

Les autres parties de la littérature ne sont ni moins fécondes, ni moins amusantes pour un original qui pense que le sort des choses humaines est d'aller mal, & qui trouve ce mal là le mieux possible. Nous voyons éclore tous les jours de gros ouvrages économiques, qu'on ne lit point, vu leur utilité ; des traités sur la culture des champs par des sybarites de la ville ; des observations sur le bien public, faites par de bons patriotes & de mauvais écrivains ; de petites brochures impies & satyriques, mises au jour pour l'instruction de la jeunesse & la propagation de l'athéisme en France ; d'innombrables romans qui, en naissant, cinglent vers les isles, & forment des pacotilles d'ennui pour le nouveau monde. Tu vois que tout parmi nous fleurit au même degré, & que tu perds
infiniment

infiniment à t'enterrer dans ton châtel barbare,

A travers toutes les folies que je viens de passer en revue, il se glisse quelquefois de vraies jouissances pour l'homme de goût. Telle est la production qu'on m'apporte à l'instant, C'est le poème de la peinture (*) par M. le Mierre, l'un des écrivains qui fait le plus d'honneur aux lettres par ses talens & ses qualités personnelles. Tu l'as rencontré pendant ton séjour en cette ville ; tu as vu par toi-même combien il est vrai, sensible & honnête. Que de raisons pour qu'on déchire son ouvrage, qui d'ailleurs est plein de beautés !

Je connois mes chers concitoyens : quand ils ne peuvent refuser leur encens, ils l'empoisonnent. Ce sont les plus drôles de gens ! Ils se prosternent tant qu'on veut devant les pagodes titrées qui les dégradent, & s'arment contre le philosophe bienfaiteur qui enchante leurs loisirs, répand autour d'eux la lumière des arts, & ne leur demande rien que de n'être point persécuté ; en pareil cas ils sont inexorables. Les sangliers de tes forêts en feroient autant, s'ils vivoient en société, & il ne leur manque

(*) Il venoit de paroître.

qu'un peu de culture pour être aussi féroces que nous !

Avant de fermer ma lettre , j'attendrai la sensation qu'aura faite le poème que je t'annonce ; je t'en rendrai compte , & j'y joindrai mes réflexions ; car encore faut-il bien réfléchir de tems en tems. L'extravagance monotone est aussi ennuyeuse que la raison même. La variété , la variété ! voilà le cri de ralliement pour les esprits vraiment françois ; si nous pouvions parvenir à changer tous les jours de principes , de modes , de plaisirs , de philosophie , nous toucherions enfin à cette perfection que nous cherchons en vain depuis plusieurs siècles. L'art d'être sans cesse nouveaux , seroit pour nous la monarchie universelle.

Eh bien , ne voilà-t-il pas ce que j'avois prévu ? Grande rumeur ! Critique amère ! Déchaînement presque général ! ... Le poème a réussi : car tels sont dans ce pays-ci les caractères aimables du succès. L'émeute a été si forte que l'envie a cru un instant qu'elle avoit fait tomber un bon ouvrage. Le peuple des *dénigrans* s'est surpassé. Il falloit entendre la diversité des opinions. Cela prouve bien le peu d'importance qu'on doit

mettre aux premiers cris de cette hydre qu'on appelle public. Il ressemble assez à ces animaux stupides, qui rugissent dès qu'on leur présente de l'écarlate ou de la pourpre. Les productions éclatantes l'effarouchent, le mettent en fureur, & la moitié de Paris a des convulsions toutes les fois qu'il s'agit d'admirer. Au fauxbourg *S. Germain* l'ordonnance du poëme a été trouvée belle ; pitoyable au fauxbourg *S. Honoré* ; on s'extasioit sur les vers au *Marais* ; dans le quartier du *Palais* c'étoit de la prose rimée. D'un côté les artistes murmuroient, de l'autre ils crioient merveille ; & quand tous ces juges d'avis différent venoient à se rencontrer, c'étoit un tapage, une cacophonie, une confusion tout-à-fait réjouissante. J'en ai vu qui écumoient de rage, faute d'avoir pu prouver le vice d'un hémistiche.

Sais-tu quels sont aujourd'hui les arbitres du génie ? De jeunes seigneurs bien confians, qui radotent sur le goût, comme les invalides sur la gloire, manient des chevaux le matin, déchirent le soir quelques hommes de mérite, s'imaginent qu'ils prononcent quand ils dédaignent, & sont parmi les gens de lettres ce que

sont les *hannetons* parmi les oiseaux. Des femmes d'une intégrité incorruptible, qui se sont emparées de la balance des réputations, tiennent en lesse la philosophie moderne, menent le siècle du fond de leurs boudoirs, & ne tranchent jamais plus hardiment que sur les ouvrages qu'elles n'ont pas lus : ce qui fait que, malgré leurs lumières, la délicatesse de leur tact, & la prépondérance de leur sentiment, elles sont quelquefois fujettes à se tromper.

Les gens de lettres sont assez volontiers du parti qui opprime, *la Fontaine l'a dit,*

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

& les gens de lettres ont la plus grande déférence pour tout ce qu'a dit *la Fontaine.*

Il en est pourtant quelques-uns qui se sont singularisés par beaucoup d'honnêteté, & ont défendu M. *de Mierre* contre la foule de ses agresseurs. M. *Vatelet*, par exemple, à qui nous devons un poème très-estimable sur la peinture, a loué avec une franchise noble l'ouvrage de son concurrent. L'auteur a disparu, pour laisser agir l'homme impartial & vrai, qui n'est pas toujours enveloppé dans son propre mérite, que

la gloire d'autrui n'offusque pas, & qui augmente la sienne en préparant de ses mains les couronnes de ses rivaux. Voilà de ces traits qu'il faut consacrer. Un beau poëme & un beau procédé ! ce sont deux époques rares dans la littérature.

Ce qui m'amuse encore beaucoup dans tout ceci, c'est que ce public bizarre est en contradiction avec lui-même. Tout Paris connoissoit, avant qu'il parût, l'ouvrage qui nous occupe, & tout Paris en parloit avec enthousiasme. Sans compter les lectures particulières, il avoit subi l'épreuve la plus délicate, dans une lecture faite à l'académie même de peinture. Jamais sensation n'a été plus vive, ni succès plus décidé. Voilà ce que l'auteur expie. Ses critiques se vengent de la situation violente où il les a réduits, & de la nécessité où ils ont été de l'applaudir. Ils prétendent que c'est un guet-à-pens ; qu'il n'est ni décent ni honnête d'assembler ainsi les gens pour leur faire entendre de beaux vers, avant qu'ils aient eu le tems de se mettre en garde, & de se précautionner contre leur plaisir.

De là cet acharnement, cette mauvaise foi, cette effervescence passagère de quelques jaloux

subalternes. Les jours d'été enfantent des essaims de moucheron qui piquent, bourdonnent, & meurent. . . .

Ce qui doit tranquilliser l'auteur sur l'infailibilité de ses juges, c'est le cours prodigieux que vient d'avoir dans nos cercles une certaine épître à *Nicolet*. Elle est sur toutes les cheminées, sur toutes les toilettes, dans tous les portefeuilles; on la copie, on la colporte, on se passionne pour cette charmante production. Tu vas croire peut-être qu'on y trouve des graces, du sentiment, de la philosophie, ou une peinture délicate & fine de nos ridicules. Point du tout: c'est une satire (qui n'est qu'amère), où trente citoyens estimables sont outragés. Quelle jouissance pour Paris!

Une frivolité cruelle devient plus que jamais le caractère national. On tolère l'honnêteté par un reste de pudeur, & pour le *decorum*. On protège, on accueille, on porte aux nues les méchants. Ce sont eux qui sont législateurs dans nos sociétés, & que nos femmes trouvent *divins*. *Rousseau*, dont l'esprit est singulier, mais dont sûrement le cœur est bon; *Rousseau* est calomnié, méconnu; ses détracteurs prospèrent,

jouissent & nuisent avec privilege. Ce qui devoit être une flétrissure , est parmi nous devenu un état , grace aux agrémens de la sociabilité. La plupart de ceux qui composent le grand monde , sont des especes de dieux *Teutatès* ; il leur faut des victimes humaines. L'éloge endort ; la satire éveille. C'est un sel piquant , qui réjouit le goût usé de ces automates. Ils sont heureux quand ils s'endorment sur les débris d'une réputation. Il paient un zoïle aussi cher qu'une courtisane. Qu'importe qu'on les dégrade, pourvu qu'on les amuse , & qu'on leur arrache ce rire convulsif qui expire sur leurs levres , & n'effleure point l'ennui radical qui les mine & nous venge ? Oui, j'aimerois presque autant ces spectacles où les Romains s'assembloient publiquement pour voir s'entr'égorger des hommes , que ces petits *comités*, ces tribunaux clandestins, où le poignard de la satire est l'arme de tous les adeptes , la fausseté leur caractère ; où l'on reçoit les fots en bonne fortune , pour déclamer contre le talent ; où la bassesse brûle un encens souillé sur l'autel des *Lucillus* , & verse gaïment la ciguë dans la coupe qui doit empoisonner *Socrate*.

Le seul moyen, Baron , de chasser les idées

tristes dont j'ai noirci mon imagination, c'est de la reposer sur quelques tableaux de la galerie intéressante que *M. le Mierre* vient d'ouvrir aux artistes & aux amateurs.

Apollon dans nos dédicaces a quelquefois été supplanté par le commis d'un financier. Il faut que le trépied soit d'or, pour que nos sibylles y rendent leurs oracles. *M. le Mierre*, plein du feu des anciens, en a conservé les mœurs & l'indépendance. Le titre de son livre n'est point déshonoré par le nom d'un protecteur.

Il consacre ses vers sur la peinture à *Dibutade*, cette jeune Grecque, dont la main conduite par l'amour, crayonna, d'après l'ombre de son amant, les premiers traits de cet art enchanteur qui a fait depuis les délices de l'univers. L'esquisse de *Dibutade* fut le germe heureux d'où sont éclos *Titien, Rubens & Raphaël*.

L'auteur divise son poème en trois chants : le dessin, le coloris & l'invention. Je me dispenserai de l'analyse ; j'écris une lettre, & non pas un journal ; je citerai sans ordre ce qui m'aura frappé.

Dans le morceau que je vais mettre sous tes yeux, le beau idéal est exprimé avec grace.

Spectacle ravissant, dans la Grece étalé !
 Sous ce vaste portique Apelle a rassemblé
 Un essain de beautés, doux & brillans modeles :
 L'amour vole, incertain où reposer ses ailes :
 Mon œil croit voir en cercle, Hélène, Flore, Hébé,
 Thétis, Pfyché, Diane & Vénus & Thisbé.
 Déesfes, pardonnez, je vous mêle aux mortelles,
 C'est être égale à vous que d'être au rang des belles.
 Sur les divers appas de ces jeunes objets,
 Le peintre laisse errer ses regards satisfaits ;
 Il préfere ce bras, c'est ce pied qui l'attire,
 Cet œil l'a plus séduit, il choisit ce sourire,
 De lys plus éclatans ce cou paroît fermé,
 Ce front est plus uni, ce buste est mieux formé ;
 Plus beau dans ses contours, ce sein qu'il idolâtre,
 S'éleve & se sépare en deux globes d'albâtre.
 En rassemblant ces traits, Apelle transporté,
 N'a peint aucune belle, il a peint la beauté.

Le second chant qui traite du coloris, débute
 par des vers au soleil, ce pere brillant de la
 couleur. Ils ont toute la pompe & la magnifi-
 cence que demande une pareille invocation ;
 ils étincellent en quelque sorte, & rendent pal-
 pables à la pensée les rayons de l'astre qu'on
 veut peindre.

Globe resplendissant , océan de lumière ,
 De vie & de chaleur source immense & première ,
 Qui lances tes rayons par les plaines des airs ,
 De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers ,
 Et seul fais circuler cette matière pure ,
 Cette sève de feu qui nourrit la nature ;
 Soleil , par ta chaleur l'univers fécondé ,
 Devant toi s'embellit de lumière inondé ;
 Le mouvement renaît , les distances , l'espace ;
 Tu te leves , tout luit , tout nous fuit , tout s'efface ;
 Sans les jets éclatans de tes feux répandus ,
 L'artiste , le tableau , l'art lui-même n'est plus.

Voilà comme on caractérise *Berghem*.

Mais si tu veux m'offrir , loin du bruit des cités ,
 Du spectacle des champs les tranquilles beautés ,
 Dégage de tout soin ton âme libre & pure ,
 Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature.
 En vain à l'observer ton œil s'est attaché ,
 L'œil fera trouble encor , si le cœur n'est touché.
 Eh ! d'où vient que Berghem est au rang de tes maîtres ?
 D'où vient qu'il a reçu des déités champêtres
 Le feuillage immortel qui verdit sur son front ?
 Il connut , il peignit ce sentiment profond ;
 Il l'épancha par-tout sous ses touches divines.
 Il eut pour atelier le sommet des collines ;

Épris de la nature & plein de ses attraits ,
 C'étoit là qu'il traçoit de ses pinceaux si vrais
 Les mobiles aspects des nuances célestes ,
 Le repos d'un beau soir sur des sites agrestes ,
 La monture du pâtre & les bélans troupeaux ,
 Par des chemins fleuris regagnant les hameaux ,
 Et ce silence heureux d'un vaste paysage ,
 Des premiers jours du monde attendrissante image.

Recueilli , solitaire , & plus rapproché que nous des beautés simples de la nature , tu dois goûter ces vers qui la peignent si bien ; fais-en retentir tes forêts , tes collines & les échos de tes montagnes ; grave-les sur l'écorce de tes chênes , & plains la sécheresse de nos ames algébriques , qui sont sourdes à leur douce harmonie. Ah ! mon ami , dans ce pays de sauvages , soi-disant policés , on analyse le sentiment , on mesure les fleurs au compas ; le calcul meurtrier a tout éteint ; on nous interdira bientôt ce plaisir subit & trop délicieux pour être réfléchi , que nous causent la vue d'une belle femme , un beau paysage , de beaux vers , & en général toutes ces sensations vives , confuses & rapides , que l'Auteur de notre être nous a données pour nous dédommager des tourmens de la raison.

Je finis mes citations par un tableau digne du
Correge & de *l'Albane*.

Est-ce une illusion ? Quelle douce magie ,
 Quel charme me transporte aux bosquets d'Idalie ,
 Dans la troupe enfantine & des ris & des jeux ,
 Aux autels de Vénus près des amans heureux !
 La foule des amours de tous côtés assiege
 L'atelier de l'Albane & celui du Correge ;
 Les uns pour les pinceaux taillent le myrte en fleur ,
 D'autres sur la palette étendent la couleur.
 Celui-ci, d'un genou qu'avec peine il avance ,
 Veut placer à lui seul un chevalet immense :
 Il sue , il se dépîte , il souleve à moitié ;
 Par son adresse enfin la machine est sur pié.
 Celui-là , pour tracer un portrait de sa mere ,
 Du peintre gravement conduit la main légère :
 Plus il est sérieux , plus son air est charmant ;
 Cet autre plus badin va , vient étourdiment ,
 De son léger flambeau tire des étincelles ,
 De crayons plus aigus fait des fleches nouvelles ,
 Touche , dérange tout par ses folâtres jeux :
 Il a distrahit l'artiste , & l'ouvrage en est mieux.

Tel est le style de M. *le Mierre* , qu'on accuse d'écrire d'une maniere dure , incorrecte & *barbare* ; peut-être l'habitude qu'il a de courir

après la pensée, lui fait-elle négliger quelquefois la mignardise de l'expression ; son pinceau en général est nerveux, précis, rapide ; les teintes douces en ressortent davantage. La symmétrie élégante d'un parterre ne plaît pas autant que ces sites incultes, où la nature se déploie avec toute sa force & sa majesté. Si *Crébillon* avoit écrit comme *Racine*, nous aurions un auteur original de moins ; il ne faut point altérer le trait primitif du génie. Les fruits & les fleurs n'ont jamais sur un sol étranger le goût & l'éclat qui leur est naturel ; de même vos productions perdront en quelque sorte leur faveur, si vous ne leur transmettez pas l'empreinte & la vie de votre caractère : c'est l'ame qu'il faut consulter ; le goût polit, & ne crée jamais. Les poètes ont leur *faire* comme les peintres. Emprunter la douceur & la mollesse d'un autre, quand on plaît par son austerité, c'est orner de roses le buste de *Brutus*, & habiller *Hercule* de taffetas.

Un autre reproche qu'on a fait à *M. le Mierre*, c'est d'avoir imité l'abbé *de Marsy*, qui a composé un poème latin sur la peinture. Qu'importe, si l'imitateur se rend propre ce qu'il emprunte, ou fait du moins embellir ses larcins ? D'ailleurs,

l'abbé françois, grand poëte en langue morte, n'a rien à réclamer sur ce que j'ai mis sous tes yeux : son poëme, où l'on trouve de la fraîcheur & de l'harmonie, est aussi trop stérile en connoissances. Je lui préférerois encore le laborieux *Dufresnoy* : c'est un fillon qu'il trace ; mais il y dépose des germes utiles. La poésie de l'autre ressemble à ces fables colorés & stériles dont on décore les terrasses de nos jardins.

Au reste, j'ai une vieille critique (*) faite dans l'autre siècle sur un des ouvrages les plus estimés même par celui-ci, qui prouveroit à M. *le Mierre* combien il faut mettre peu de prix à toutes ces diatribes du moment. Cette brochure qui jouit de tous les agrémens de la vétusté, s'est trouvée sous ma main dans un de ces tas d'esprit décrédité qu'on étale sur nos parapets. Je l'ouvris ; & je lus à la première page : *Examen impartial de l'art poétique de M. Despréaux*. Ce titre me piqua, & je fus curieux de voir ce critique célèbre aux prises avec un journaliste. Il lui reproche de manquer d'enthousiasme & d'une certaine délicatesse qui tient à la sensibilité, de nous avoir donné plutôt l'art du rimeur que

(*) Imprimée chez Serci, au Griffon couronné.

l'art du poète ; de délayer quelquefois dans cinq ou six vers les pensées qu'*Horace* son modele renferme dans un seul ; de sacrifier les graces à l'âpreté d'une humeur trop mordante ; de porter quelquefois des jugemens faux , comme dans les vers où il exalte *Voiture* & déprime *Quinault* ; d'être flatteur des grands, ce qui est pis que satyrique ; de se permettre des plaisanteries de mauvais ton ; sur-tout d'avilir trop souvent son art , en jetant de l'opprobre sur ceux qui le cultivent.

Horace a bu son saoul , quand il voit les Ménades ;
Et libre du souci qui trouble Colletet ,
N'attend pas pour diner , le succès d'un sonnet. (*)

Conçois-tu qu'on ait traité avec cette hardiesse celui qui a fixé la langue & le goût, a donné la leçon & l'exemple de la clarté , de la pureté , de la correction dans les écrits ; ce peintre chez qui la raison n'est jamais froide, & l'image jamais déraisonnable ; ce législateur, en un mot,

(*) En cela le journaliste a raison. Il falloit , dans le mauvais poète , respecter l'homme indigent , & même le soulager. Entre dire du mal , & faire du bien , je ne crois pas qu'il y ait à hésiter.

de la poésie françoise , qui , pour me servir de ses termes , a laissé un long souvenir de ses productions ?

Le grand écrivain ne jouit qu'après sa mort des travaux qui ont affligé sa vie. Tant qu'il tient à la société par le plus foible lien , il est le jouet des misérables intérêts qui la divisent. La haine , l'amour-propre blessé , toutes les furies littéraires le tourmentent jusqu'au dernier soupir. Meurt-il ? on commence à traiter avec lui ; & l'envie acharnée à son ombre lui disputeroit encore un honneur infructueux & tardif , si elle n'avoit des vivans à poursuivre ; elle va toujours au plus pressé.

Quoi qu'il en soit , la critique que je reffuscite pour un instant , va retomber dans un éternel oubli , & l'art poétique vivra autant que la langue dans laquelle il est écrit. Voilà pourquoi il est bon quelquefois de fermer l'oreille à toutes ces clameurs contemporaines , d'anticiper un peu sur sa gloire future , & de prendre quelque-à-compte sur son immortalité , dont on est averti par un instinct secret , & sur-tout par le déchainement de ses rivaux.

Quelle lettre ! elle est éternelle ; pardonne.

Le

Le plaisir de causer avec toi, & le besoin de soulager mon cœur m'ont emporté; j'imaginois, en t'écrivant, défendre mon ami devant tout le public; j'ai oublié que mon apologie alloit expirer dans ton désert. Tu verras au moins qu'on peut être juste, quoiqu'on soit *homme de lettres*; car le succès de quelques bagatelles m'a valu ce titre, dont je m'honore (*). Puissent tous ceux qui le portent en soutenir mieux la dignité, se créer par leurs mœurs un état qu'on dispute à leurs talens, reprendre ces droits méconnus que doivent leur donner des travaux utiles aux hommes, être les organes de la vérité, ses martyrs s'il le faut, préférer une pauvreté libre à un brillant esclavage, ne point se livrer sur-tout à ces inimitiés basses qui retardent le génie, attristent l'ame & corrompent le

(*) Il est tels de nos merveilleux, à peine gentilshommes, êtres ébauchés & fiers d'une existence de la veille, à qui l'on fait accroire qu'ils dérogeroient s'ils cessoient d'être des fots, s'ils exerçoient leur ame & leur esprit, s'ils daignoient se livrer aux lettres, que n'ont point rougi de cultiver les *Nevers*, les *Dumaine*, les *Bouillon*, les *Condé*, les *Lafare*, les *d'Aguesseau*, les *Montesquieu*, & qui font encore aujourd'hui l'amusement d'un grand roi. O *Moliere*, où es-tu!

bonheur ! Puissent-ils ressembler enfin à ce fameux bataillon de Lacédémoniens, à ce corps de héros & d'amis, que leur union rendoit invincibles !

Toi, si tu aimes le calme, & une existence sans témoins ; si, comme je le crois, tu es assez vertueux pour vivre avec toi-même, reste dans tes bois. Nous ne pouvons te donner en échange de ces biens paisibles, que du tumulte, des cabales, des inconséquences, des vices, des noirceurs, & l'opéra-comique.





É P I T R E

D U N C U R É

A L'AUTEUR DE MÉLANIE (*).

PERMETTEZ qu'un simple pasteur,
Humble habitant d'un presbytere,
Qui vous admire, vous révere,
Comme le digne successeur
Et de Corneille, & de Voltaire,
Leve ses regards éblouis
Jusqu'à cette vive lumiere
Etincelante en vos écrits.
Je n'ai point la pompe mondaine
De tous nos modernes prélats,
Dont l'indolence se promene
Sous la moire & le taffetas;
De ces financiers en rabats,
Qui, dans leurs coupables largeffes,

(*) M. Dorat n'a point avoué cette épître, où l'on rend justice à l'un des plus grands hommes du siècle ; mais comme quelques personnes la lui ont attribuée, on a cru pouvoir l'insérer dans sa collection.

De nos dogmes faisant un jeu,
Dépouillent le temple de Dieu
Pour le tempé de leurs maîtresses.
Tapi dans l'ombre d'un camail,
Je suis un bon diable de prêtre,
Qui conduit son petit bercail,
Et qui se borne à se connoître.
Selon moi, la religion
Est pour le peuple un frein utile.
J'espere en la sainte Sion,
Et, pour mieux croire à l'évangile,
J'impose un frein à ma raison;
Mais comme j'aime le beau style,
Quelquefois sous mon capuchon,
Je me délasse avec Virgile,
Des fatigues de l'oraïson.
J'ai lu votre drame sublime,
Et je n'ai pas été surpris
Que les femmes, les beaux esprits,
Qui du Pinde assiegent la cime,
Et qui régendent tout Paris,
De l'art vous décernent le prix
Avec un transport unanime.
Mais comme on poursuit les talens !
Et combien de censeurs iniques ! . . .
Aguerris à fronder les gens,

Ces enforcelés de critiques
Disent que les vers sont traînans,
Et les scènes soporifiques;
Que l'intérêt est divisé;
Que l'action jamais n'avance;
Qu'on dialogue à toute outrance,
Sans aller au but proposé;
Qu'aux jeux de mots on s'abandonne,
Quand la passion doit agir;
Que l'écrivain toujours raisonne
Au moment qu'il faudroit sentir;
Qu'en un mot, ce chef-d'œuvre ennuie;
Et qu'en dépit des *merveilleux*,
La vestale vaut cent fois mieux
Que la bavarde Mélanie.

O crime! ô race de pervers!
Miséricorde! quel blasphème!
Moi, je prononce par moi-même,
Et non par ces échos divers,
Sur qui je lance l'anathème.
J'ai trouvé beau le plan, les vers,
Tout jusqu'aux discours de la fille;
Prête à quitter cet univers,
Il faut du moins qu'elle babille;
C'est le costume de la grille,
Et les mourans sont fort diferts,

Quand ils expirent en famille.

Mais dans cet ouvrage enchanteur,
Ce qui me frappe & m'intéresse,
C'est ce ministre du Seigneur,
Cet apôtre consolateur,
Qui de l'amoureuse foiblesse
Est le sensible protecteur,
Et prend, pour défendre l'erreur,
Le langage de la sagesse ;
Qui parle toujours sagement,
Et vient, lorsque la mort approche,
Avec ses huiles dans sa poche
Pour figurer au dénouement.
Je n'y suis plus, je m'extasie,
Lorsque je vois un saint curé
Qui fait, par le ciel inspiré,
Les honneurs d'une tragédie.

Comme un autre j'en puis juger.
Quelquefois en petite loge
Je mets mon salut en danger.
J'entends la satire ou l'éloge,
J'y vais ou rire, ou m'affliger.
Ma paroissienne favorite
Commet là ses péchés d'élite,
Et m'engage à les partager.
J'ai vu, malgré la canicule,

Mourir de froid Timoléon ;
J'ai vu le public sans scrupule
Bâiller au nez de Pharamon ;
Et par le don de prophétie ,
Je m'écriai dès ce jour-là :
Ce jeune homme prospérera ;
C'est le ciel qui le mortifie.
Il sera sifflé dans sa vie ;
Mais l'avenir le vengera
Et du parterre & de l'envie ,
Et dans mille ans il jouira
Des récompenses du génie.

Déjà , dit-on , vos partisans
Dans les boudoirs criant merveille ,
Sur votre autel portent l'encens
Dont ils feurent le bon Corneille.
Ces aristarques souverains ,
Que toujours le goût illumine ,
Qui tiennent l'urne des destins ,
Ont comparé vos vers divins
Aux vers sonores de Racine ;
Sa lyre a passé dans vos mains :
C'est mon avis ; je pense même ,
Au risque de faire un affront
A ces maîtres du bouble mont ,
Que l'avenir , juge suprême ,

Leur ôtera le diadème ,
Pour le poser sur votre front.
Sans doute ils ont quelque génie.
L'un peignit l'ame des héros ,
Et de la poudre des tombeaux
Fit fortir l'antique Italie.
A tout il fait donner la vie ;
La politique est embellie
Et s'échauffe sous ses pinceaux ;
Il fut un dieu pour sa patrie ,
Et créa même ses rivaux.
L'autre , éloquent , sensible & tendre ,
Peignit les orages du cœur ;
L'amour qui mêle la fureur
Aux soupirs qu'il nous fait entendre ,
Qui s'agite , marche au hasard ,
Attendrit jusques dans ses crimes ,
Et qui pleure sur le poignard
Dont il va frapper ses victimes.
Dans Cinna , dans Britannicus ,
Phedre , le Cid , Iphigénie ,
Mithridate , Sertorius ,
Et Bajazet & Pulcherie , (*)
Je vois des moyens bien tissus ,
Les ressorts de la tragédie

(*) Dans Héraclius.

Déployés fans être apperçus,
Des passions & des vertus
Contrastant avec énergie ;
Un goût délicat, éclairé,
Qui m'entraîne par sa magie :
Mais dans tout cela je défie
Qu'on me fasse voir un curé. . . .
C'est du curé que je rafole.
Si le reste est moins éclatant,
Le curé bientôt me console,
Et je me pâme en l'écoutant. . . .

Je me passionne & me damne,
Voulant imiter votre feu :
C'est la main du prêtre de Dieu
Qui vous ceint du felton profane.
Mes vœux ne seront pas trompés,
Oui, vous ferez, malgré la haine,
Ou le Sophocle de la scène,
Ou le lecteur de nos soupés.
S'il vous prend par fois fantaisie
D'aller entendre mes sermons,
Et de me voir quand j'officie,
Je fais ce que nous vous devons ;
En mémoire d'un tel chef-d'œuvre
Je veux que vous & vos lauriers
Vous soyez installés dans l'œuvre,

346 ÉPITRE D'UN CURÉ.

Près du moins sot des marguilliers.
Ce qui tient à mon ministère,
Pain de vie, exhortation,
Conseil paternel, oraison,
Je vous promets le tout en frere;
Et si jamais l'attrition
Vous invite à rentrer en grace,
Si dans vous l'Esprit-saint remplace
La tragique démangeaison,
Et que d'un illustre renom
Vous cessiez enfin d'être esclave,
Fissiez-vous un autre Gustave,
Comptez sur l'absolution.



R É F L E X I O N S

S U R

LE POÈME ÉROTIQUE.

UN chat, pendant une nuit d'orage, se glisse dans une voliere & emporte une tourterelle ; voilà tout le sujet de ce poëme. Le fond de Ververd, le plus ingénieux badinage qu'aucune langue ait jamais produit, n'est peut-être pas plus riche ; mais le fond le plus aride s'étend, se féconde, s'embellit sous la main d'un peintre habile qui a le secret des couleurs ; & malheureusement, l'aimable & paresseux auteur de la Chartreuse, en renonçant à peindre, a jusqu'ici gardé son secret & ses pinceaux. La molle facilité, la mélancolie douce, ces graces que leur négligence ne rend que plus intéressantes, se sont avec lui réfugiées dans sa retraite ; & il ne nous a laissé que de froids imitateurs, à qui un remord de conscience seroit beaucoup mieux qu'à lui. Cependant, en rendant justice à ses maîtres, il ne faut jamais perdre

l'espérance de marcher sur leurs traces. L'admiration exclusive est le tribut de la foiblesse, & l'art a des ressources qui se multiplient à mesure qu'elles semblent s'épuiser. La poésie est un champ vaste, où l'on moissonne dans tous les tems; & qui veut battre la plaine, rencontre des réduits moins fréquentés, des espèces de réserves où les fleurs sont plus fraîches, plus abondantes & plus nouvelles. Le poëme érotique, par exemple, me paroît offrir des beautés, sinon tout-à-fait neuves, du moins beaucoup plus rares dans notre langue. Nous avons eu, pendant quelque tems, la fureur de l'épopée: de là sont nés la *Moyfiade*, *Childebrand*, la *Magdeleine*, la *Pucelle de Chapelain*, & tous ces monstres épiques qui font rougir le goût & la raison. La légéreté de notre caractère, notre religion auguste, mais triste, sur-tout la monotonie fastidieuse de notre rime, peuvent ne pas convenir à cette sorte de production; & il falloit l'heureuse hardiesse de l'auteur de la *Henriade*, pour lutter contre tant d'obstacles, qu'il avoue lui-même n'avoir pas tous surmontés.

Malherbe & Rousseau ont élevé l'ode à son plus haut degré de perfection: la Motte, après

eux, n'a réussi qu'à être médiocre. Segrais mit l'éclogue à la mode : les madrigaux champêtres de M. de Fontenelle nous en ont dégoûtés. Madame Deshoulières a réussi dans l'idylle ; & il n'est plus possible de chanter, après elle, les fleurs, les ruisseaux & les moutons. Pour la fable & le conte, la Fontaine ne laisse presque plus rien à faire. Boileau nous a enrichis de tous les trésors de la poésie didactique : heureux, s'il n'avoit pas eu le succès déshonorant de la satire ! Regnier, Grécourt, Vergier, & quelques écrivains de nos jours, ont porté aussi loin qu'il pouvoit aller, le cinisme de la poésie libertine. M. de Voltaire, ce composé de tous les esprits, & si l'on peut le dire, le sublimé de toutes les imaginations qui l'ont précédé, a été & est encore tout ce qu'il veut être. Enfin, nous avons des richesses innombrables dans tous les genres, excepté la poésie érotique ou voluptueuse ; pour vingt Clinchstel, à peine pourrions-nous citer un l'Albane. Qu'on ne m'oppose point la foule de nos chansons & de nos poésies légères, brillantes effervescences du génie françois, en général plus badines que délicates, plus galantes que tendres, & plus pensées que senties.

Chaulieu, sans doute, a connu la volupté; mais il ne l'a chantée que par faillies; il en eut toujours la chaleur, jamais le recueillement: ses ouvrages sont des éclairs; & les émotions qu'il donne sont si promptes, que l'ame n'a pas le tems de les rassembler, & d'en former ce sentiment, ce tact intérieur & délicat, qui seul constitue le plaisir. Cela n'empêche pas que Chaulieu ne soit un poète charmant, plein de graces, de naturel, & quelquefois de philosophie.

Par la sorte de poème que j'examine ici, j'entends un ouvrage divisé par chants, dont l'intérêt seroit gradué & continu, où l'on trouveroit tour-à-tour de la gaieté sans emportement, de la mélancolie sans tristesse; dont les couleurs seroient toujours fraîches & animées; où les passions n'auroient qu'une flamme insinuante & douce, & qui reproduiroit à nos yeux toutes les teintes riantes du tableau de la nature. La cause de notre difette à cet égard, vient certainement du fond même de nos mœurs. Toujours distraits, toujours emportés par des courans étrangers; nous ne sommes point assez maîtres de notre ame, pour y recevoir ces sensations

paissibles dont je viens de parler. Tout glisse sur nous : à force de voir, nous ne voyons rien : notre imagination est trop occupée, pour que notre cœur le soit. Tous les objets successifs, que notre tourbillon promène sous nos yeux, nous sommes prompts à les saisir, & sûrs de les bien peindre; mais le plaisir, qui n'est guere parmi nous qu'un délire de convention, les peintures qui s'en rencontrent dans nos écrits, sont, en général, factices, comme ce plaisir même : c'est un verre terne, à travers lequel on cherche à entrevoir les rayons du jour : le tems que nous consumons à être amusés est autant de pris sur le tems que nous devrions employer à être heureux; & nous ne connoissons pas l'expression du bonheur, parce que nous en avons rarement la réalité.

Je crois que plus un peuple est corrompu, moins il doit être voluptueux : c'est que la volupté vraie tient à la naïveté de l'innocence, au calme d'un cœur que la vertu tranquillise, & au petit nombre des besoins. Les jouissances trop multipliées sont nécessairement trop rapides : & qu'est-ce qu'un plaisir auquel ne survit pas le charme de la réflexion, & qui meurt

dans l'ame, sans y laisser de traces, si ce n'est un vuide immense que d'autres plaisirs ne rempliront pas mieux ? Tels sont les objets que nos écrivains ont sous les yeux, & la froideur du modele doit naturellement se communiquer à la copie. Les Allemands, ces esprits tardifs, à qui nous avons appris lentement à devenir nos maîtres, les Anglois si sombres & si durs en apparence, sont plus voluptueux que nous dans leurs écrits. Les poésies des Haller, des Viéland, des Gesner, chez les uns ; chez les autres, celles des Chaucer, des Spenser, des le Prior, des Pope, respirent ce caractere de tendresse, de douceur & de vérité, que nous desirons dans les nôtres. A trente poèmes qu'ils ont dans ce genre, nous ne pouvons guere opposer que l'Adonis de la Fontaine, & le rajeunissement inutile : je ne parle point du lutrin ; c'est un poème satyrique. Verdverd lui-même n'est qu'une critique légère & badine des vétilles du cloître. Je ne m'appuierai pas non plus de quelques (*) poèmes charmans que les graces ont dictés, & que la modestie renferme : ce sont

(*) L'Art d'aimer de M. B. Les Saisons, de M. de S. L.
des

des fleurs qui n'ont encore paru qu'aux yeux de l'amitié, & qui gagneroient sans doute à s'épanouir au grand jour du public ; mais on ne peut se vanter des richesses dont on ne jouit pas ; & d'ailleurs elles ne sont pas tout-à-fait dans le genre dont il est question.

D'où vient donc que, dans ce même genre, les deux nations que je viens de citer sont infiniment plus créatrices & plus fertiles que nous ? C'est que chez elles les hommes sont plus concentrés, & vivent davantage avec eux-mêmes, nourrissent dans le silence cette sensibilité qui s'évapore dans nos cercles, & vont chercher la nature dans le sanctuaire de la solitude ; c'est qu'ayant beaucoup moins de distractions, ils se reposent avec complaisance sur toutes les émotions douces qu'ils éprouvent, & prolongent les plaisirs de l'âme par l'exercice de la pensée. Voilà ce qui donne à leurs ouvrages, même agréables, cette profondeur de sentiment & cette chaleur pénétrante, dont nous n'avons le plus souvent que la grimace & la prétention.

Quoi qu'il en soit, le poème érotique, comme on vient de le voir, offre, à qui voudroit ou

pourroit la courir, une carrière beaucoup moins rebattue que les autres : c'est un rameau de la poésie, qui a toute sa sève, toute sa force, & sa fraîcheur.

Mais nous sommes dans un siècle où ces branches nouvelles doivent être négligées, indépendamment même des raisons que je viens de rapporter. L'esprit de recherche & de combinaison, qui a produit d'autres biens, a nui au progrès de la poésie ; de celle sur-tout qui ne se rapproche pas de cette influence philosophique, répandue sur toutes les parties de la littérature.

A tous ces obstacles se joint le goût exclusif que, depuis quelques années, nous avons montré pour la carrière dramatique ; c'est assurément la plus séduisante, la plus flatteuse, celle où les succès doivent enivrer davantage ; mais n'est-il pas pitoyable que toutes nos jeunes muses poursuivent indiscrettement ce météore brillant qui leur échappe presque toujours, & ne laisse à sa place que l'éclat du ridicule ? Tel fut prédestiné à faire de jolies chansons, qui a l'intrépidité d'écrire une tragédie ; & je crois que si Scarron revenoit parmi nous, on lui conseilleroit de travailler dans le genre pathétique

(car on se donne bien de garde de déroger jusqu'à la comédie). A cet égard la folie du public me paroît toute simple : il entend ses intérêts : le théâtre lui offre cent plaisirs réunis , auxquels rien ne peut suppléer : c'est là qu'il est tyran ou protecteur ; qu'il distribue la gloire ou le ridicule , & qu'il forme un corps redoutable , hérissé de tous les traits de la malignité : c'est là qu'on le flatte , qu'on le caresse , & qu'il s'éleve un trophée des amours-propres qu'il humilie , & des réputations qu'il fait : il jouit en présence , & des craintes du poète , & des soumissions de l'acteur : il satisfait ses haines aveugles , ses prédilections qui ne le sont pas moins ; en un mot , c'est un monarque entouré d'esclaves , dont il affranchit quelques-uns , & dont il immole le plus grand nombre. La gloire que l'on acquiert fourdement loin de ce tribunal , est un larcin que l'on fait à ce public jaloux , dont les traits sont bien moins à craindre , quand ils sont éparpillés. Cette gloire est cependant la seule que la plupart de nos écrivains devroient ambitionner : tous les efforts qu'ils font pour atteindre à la palme du théâtre , ne servent qu'à les épuiser , & les rendre incapables

de cueillir même un laurier plus facile. Pourquoi ne pas consulter ses forces, sur-tout cet attrait que l'on a reçu de la nature? Lui seul applanit les difficultés, dépouille le travail de ce qu'il a d'épineux, & abrége le chemin qui mène à la considération. Mais on diroit aujourd'hui que tous les esprits se ressemblent, & qu'ils ont perdu cette empreinte originale qui distinguoit chacun d'eux, dans les beaux siècles de la littérature. Un succès dans un genre entraîne tout le troupeau servile des imitateurs; ils ne voient que le prix, sans mesurer l'intervalle qui les en sépare. Cela n'annonceroit-il pas un relâchement réel dans les ressorts de l'esprit humain? La variété de la nature prouve sa force & ses ressources; elle s'appauvrit, selon moi, dès qu'elle devient uniforme.

Au reste, je soumets ces réflexions nées sous une plume sans prétention & sans projet, à des juges plus éclairés. J'ai le desir de m'instruire, & non l'orgueil de décider.

La bagatelle que je présente au public, a donné lieu à mes idées; mais, de bonne foi, je suis loin de penser qu'elle en remplisse l'étendue. Je demande, avant de finir, qu'on me

permette un mot de justification pour les héroïnes de l'ouvrage. Ce que c'est que l'esprit philosophique ! Il ne respecte rien : religion , gouvernement , & le profane & le sacré , tout est soumis à la censure de ce siècle frondeur & instruit ; mais , à coup sûr , un de ses plus grands attentats est d'avoir attaqué la fidélité des tourterelles. En vain les poètes toujours si véridiques , les avoient mises en possession de cette vertu ; en vain les amans les en ont félicitées cent fois , dans leurs langoureuses plaintes : il existe , dit-on , une dissertation scandaleuse & fulminante , qui leur dispute ce précieux avantage , & les range dans la classe des oiseaux volages & libertins. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas dit ?

. La tourterelle ,
Qu'on a cru faussement des amans le modèle.

Peut-on déshonorer les gens avec cette légèreté ? Voilà comment , d'un trait de plume , on flétrit les réputations les mieux établies. Pour moi , à des autorités si graves , je ne veux opposer que mon expérience. Je suis à portée de juger des mœurs de celles qu'on accuse ; j'ai

sous mes yeux leur amour, l'union de leur ménage, leurs tendres carettes; & je dois la vérité à l'innocence qu'on opprime.

A l'égard de ce poëme, c'est un badinage que la frivolité met à l'abri de la critique; & je ne réclame point l'indulgence de ceux qui me liront, parce que je n'imagine pas qu'ils puissent se donner la peine d'être sévères. D'ailleurs, je suis parvenu à badiner avec le foible talent que la nature m'a donné: ne l'appréciant que ce qu'il vaut, j'ai éludé sa tyrannie, & n'en ai fait que l'instrument de mon plaisir. Malheur à ces écrivains susceptibles, à ces martyrs littéraires, dont l'amour-propre chatouilleux prête le flanc de tous côtés; qu'un rien affecte, qu'un rien aigrit; qui n'aiment ou ne haïssent qu'à proportion du prix qu'on attache à leurs ouvrages; infortunés toujours mécontents des autres à force d'être contents d'eux-mêmes; qui subordonnent leur bonheur à l'art puérile d'accumuler des rimes, & se repaissent tristement du petit orgueil de transmettre leurs rêves à la postérité! De tous les fous semés sur ce globe, ce sont les plus mornes & les plus insupportables. La gloire est sans doute une chimère éblouiss-

fante que l'homme né sensible & superbe ne fauroit dédaigner ; mais il faut la traiter comme ces maîtresses capricieuses & coquettes, dont on n'obtient les faveurs qu'en paroissant ne les pas trop desirer. Ce que la poésie a de réel pour un philosophe, c'est qu'elle nourrit la sensibilité, étend l'imagination, & fixe pour quelques instans une ame qui s'évite, & un esprit qui se redoute : c'est que dans ces momens, où tout est sombre autour de nous, elle devient un prisme heureux qui colore & embellit l'univers : c'est qu'elle nous aide enfin à charmer l'ennui, qui est, après le crime, le plus horrible fléau de l'humanité.





LES TOURTERELLES

DE ZELMIS,

POÈME.



CHANT PREMIER.

L'HIVER cessoit d'attrister la nature,
L'oiseau déjà chantoit sous la verdure,
Et méditoit de nouvelles ardeurs ;
L'air exhaloit les plus douces odeurs.
Sur l'univers l'amour battant des ailes,
De son flambeau feroit les étincelles ;
Arrondissant la voûte des berceaux,
De frais jasmins enlaçoit leurs rameaux ;
Rioit de voir la rêveuse Egérie,
En soupirant errer dans la prairie,
Cueillir des fleurs, & le sein agité,
Sans le savoir, chercher la volupté.

Dans ces instans que faire dans les villes ?
J'abandonnai nos fastueux asyles,

Et m'envolai vers ces simples réduits,
 Voisins des lieux habités par Zelmis.
 O nom sacré que je redis sans cesse!
 O nom si beau de ma belle maîtresse!
 Toi qui me peins des souvenirs si chers,
 A tout moment, reviens orner mes vers.

Je n'allois point porter dans ma retraite
 D'un cœur usé la froideur inquiète;
 Ces froids dégoûts & ces longs repentirs,
 Presque toujours nés du sein des plaisirs;
 Des sens perdus, un esprit sans souplesse,
 Un foible corps, vieilli par la mollesse.
 J'avois soustrait à l'haleine des vents,
 Tout ce qu'il faut pour jouir au printems.
 L'œil enflammé, l'ame encor neuve & pure,
 J'allois chercher Zelmis & la nature.

Libre de crainte, exempt d'ambition,
 Ivre d'amour, amant de la raison,
 Je m'occupois de ces simples ouvrages,
 Paisibles soins, premiers travaux des sages.
 Le bras armé de flexibles ciseaux,
 Je dirigeois mes jeunes arbrisseaux.
 Je ramenois les branches égarées,
 Calmois la soif des plantes altérées:
 Ma main toujours du matin jusqu'au soir
 Tenoit la serpe ou penchoit l'arrosoir.

362 LES TOURTERELLES

Là j'oublois tout ce peuple frivole,
Peuple d'enfans courbés devant l'idole :
Il faut un monde aux vœux d'un conquérant ;
Mais un jardin remplit ceux d'un amant.

Sous des tilleuls qui, mêlant leur feuillage,
Aux feux du jour oppoient leur ombrage,
Une voliere, en ces réduits charmans,
Emprisonnoit mille oiseaux différens.

Des fils dorés entouroient cette enceinte,
Où l'on chantoit, où l'on aimoit sans crainte.

De toutes parts mille arbustes semés
En couronnoient les lambris parfumés.
Du fein des fleurs une eau riante & pure,
En jets brillans atteignoit la verdure.

Pour les élus, dans ce lieu réunis,
L'amour par-tout avoit posé des nids.

On y voyoit la linotte étourdie,
Allant, venant, toujours vive & hardie,

Et la premiere à saluer le jour,
Rendre gaïment son hommage à l'amour ;

A ses côtés, le serin plus tranquille,
Amant plus tendre & chanteur plus habile,

Qui se taisoit, pour écouter la voix,
Les sons plaintifs de l'Amphion des bois.

Fuyant la foule & les plaisirs vulgaires,
Des tourtereaux, amans plus solitaires,

Bornés au soin d'être toujours heureux,
Chantant moins bien, ne s'en aimoient que mieux.
J'en reçus deux, puis-je compter leurs charmes,
Puis-je en parler, sans répandre des larmes ?
J'en reçus deux de la main de Zelmis,
Qui dès long-tems m'avoient été promis.
Tendre Nitor, ô Blandule plus tendre,
Oiseaux plus chers que tous ceux du Méandre !
Leur col d'albâtre en blancheur surpassa
Le cigne heureux qui séduisit Leda.
Peindrois-je bien leurs graces immortelles ?
Leurs pieds de rose & l'argent de leurs ailes ?
Leurs doux soupirs, leur amoureuse ardeur,
Leur beau plumage aussi pur que leur cœur ?

Zelmis voulut, ô souvenir que j'aime !
Dans leur prison les conduire elle-même,
Et de sa main à mes yeux les plaçant,
Multiplier & parer son présent.
Lorsque Zelmis entr'ouvrit le treillage,
Que vis-je, ô dieux ! quelle riante image !
Tous les oiseaux, qu'elle enchanta soudain,
L'environnoient de leur folâtre essain.
A son aspect, aucun n'étoit farouche :
Leurs becs ardents s'humectotent sur sa bouche.
L'un voltigeoit autour de ses cheveux :
De ses rubans l'autre agitoit les nœuds.

364 LES TOURTERELLES

Mais ceux, hélas ! qui l'aimoient dès l'enfance,
Et qu'elle alloit priver de sa présence,
Ceux-là sur-tout ne peuvent la quitter :
A les reprendre ils semblent l'inviter ;
Semblent lui dire, implorant sa tendresse :
Qu'avons-nous fait, ô charmante maîtresse ?
Ils se fauvoient, se cachoient dans son sein ;
Ils connoissoient un aussi doux chemin.
En vain chassés par une main si belle,
Toujours, toujours ils revoloient près d'elle,
Et, redoublant leurs accens douloureux,
Lui roucouloient les plus tristes adieux.

Nos doux captifs peu faits à l'esclavage,
En longs regrets consumoient leur bel âge ;
L'amour ordonne ; ils vont être soumis :
Lui seul pouvoit consoler de Zelmis.
Jeune Blandule, il est tems d'être mere,
Et que Nitor sente l'orgueil d'un pere.
Je vois déjà ton plumage argenté,
Auprès de lui frémir de volupté.
Pour l'attirer, tu le fuis avec grace :
Son bec déjà dans le tien s'entrelace :
En lui cédant, tu caches tes desirs ;
Et ta pudeur a doublé ses plaisirs.

Ce couple ainsi rappelant son courage,
Se renfermoit dans les soins du ménage,

S'entre-baïsoit, réchauffoit tour-à-tour
 Ses tendres œufs, doux fruits de son amour.
 De la voliere il étoit le modele.
 On leur laïffoit la branche la plus belle.
 Par les attraits & sur-tout par les mœurs,
 De jour en jour ils conquéroient des cœurs;
 On les citoit; & leur constance extrême
 En impositoit au moineau-franc lui-même.

Ah! laïffons-les paisiblement jouir
 De ce bonheur, qui va s'évanouir.
 Tout ici-bas est mêlé d'amertume:
 La rose naît; le soleil la consume,
 Et les humains comme les tourtereaux,
 Dans les plaisirs ont le germe des maux.

C H A N T S E C O N D.

QUELS doux parfums, & que l'air est tranquille!
 Des arbrisseaux la tige est immobile;
 Le ciel plus pur: dois-je en être surpris?
 C'est aujourd'hui la fête de Zelmis.
 Humbles gazons, vous servirez de trônes;
 Flore, Zéphirs, préparons des couronnes:
 Que ces bosquets soient peints de vos couleurs;
 Que ces rameaux soient des branches de fleurs.

Que l'art ici, l'art par qui tout s'altère,
 Ne mêle point sa parure étrangère.
 Qu'ai-je besoin de ces dais fastueux,
 Où l'or semé vient fatiguer mes yeux ?
 De ces tapis, où l'adroite imposture
 Péniblement contrefait la nature ?
 Seule elle doit embellir ce séjour,
 Et former seule un temple pour l'amour.
 Toi qu'elle anime & que son souffle éveille,
 Dieu du printems, prête-lui ta corbeille ;
 Sous ces berceaux, par vous-même arrondis,
 Unissez-vous pour recevoir Zelmis.

Elle va donc, sous ce naissant ombrage,
 Se reposer, sourire à mon ouvrage !
 L'air, le même air qu'ici j'ai respiré,
 Pénétrera dans son sein épuré !
 L'arbre odorant que j'ai planté pour elle,
 Sera touché par la main la plus belle !
 Elle va donc, sur ce riant séjour,
 Lever ses yeux, pour me faire un beau jour !
 Plaisir sacré que le ciel nous dispense,
 O sentiment, charme de l'existence,
 Toi, par qui seul je goûte le bonheur,
 Et ne crains plus de rentrer dans mon cœur,
 Toi, dont l'heureuse & touchante magie
 Change en instans le siècle de la vie ;

O tact brûlant, dans l'ame renfermé,
Toujours actif & jamais consumé,
Qui doubles tout, nous fais chérir nos chaînes,
Et nous appris la volupté des peines,
Combien, hélas, me semble infortuné,
Et qui t'ignore & qui t'a profané!...

Qu'ai-je entendu ! c'est Zelmis !... oui, c'est elle. . .

Elle paroît, & tout se renouvelle.

Roses & lys, prêts à s'épanouir,

Tout dans ces lieux l'attendoit pour fleurir.

Ses longs cheveux flottent à l'aventure :

Elle est parée & n'a point de parure.

Sa robe vole en replis ondoyans :

Son sein se cache à l'ombre des rubans.

Elle intéresse, elle amuse, elle enchante :

Toujours folâtre, elle est toujours décente ;

Elle connoît ce rire précieux,

Qui part du cœur, quand le cœur est heureux.

Phébus déjà, du plus haut de son trône,

Lance les feux qui forment sa couronne.

On se rassemble ; on s'est déjà placé

Près de l'autel que Comus a dressé.

Elle s'affied : un pavillon de roses,

Jeunes comme elle, avec l'aurore écloses,

Parfume l'air & tient lieu de lambris :

L'amour y plane ; il sourit à Zelmis,

Et sur son front balance un diadème
 De myrtes frais qu'il a cueillis lui-même.
 Des instrumens les accords les plus doux,
 Par intervalle arrivent jusqu'à nous.
 L'œil de Zelmis & s'anime & s'enflame :
 Tout son esprit est puisé dans son ame.
 Sa belle main verse dans les crystaux
 Ce jus ambré, mûri sur les côteaux.
 De sa vapeur, l'éclair de la faillie
 Naît sans effort, brille & se multiplie.
 Chaque convive en ces momens heureux,
 Boit le plaisir dans la coupe des dieux.

L'air est plus frais : le folâtre Zéphire,
 Sous la verdure exerçant son empire,
 Disperse au loin les plus douces odeurs,
 Qu'il vient d'extraire, en caressant les fleurs.
 Zelmis s'échappe, & court à la voliere,
 Que son présent doit lui rendre plus chere.
 Elle y revoit ses jeunes tourtereaux,
 Bien moins heureux, mais toujours aussi beaux,
 A peine ils ont apperçu leur maîtresse ;
 Dieux ! qui peindroit leurs transports, leur ivresse !
 En cris de joie ils changent leurs soupirs ;
 Ils quittent tout, leurs nids & leurs plaisirs.
 Il faut les voir lui porter leur hommage,
 Passer leurs becs à travers le treillage,

Battre

Battre de l'aile , & tous deux s'élancer
Vers cette main qui vient les caresser.
Ingrats humains , suivez de tels modeles :
Toujours heureux , & jamais infideles ,
Ils font bien plus ; on ne les voit jamais ,
Ainsi que vous , oublier les bienfaits.
A ces amans un fils venoit d'éclore ,
Gage chéri qui les unit encore :
Vers son berceau rappelés par ses cris ,
Ils semblent fiers de l'offrir à Zelmis.
Veillez sur eux ; gardez bien , me dit-elle ,
Un si beau couple , un couple si fidelle.
Pendant ce tems , tous les autres oiseaux
Par mille jeux font plier les rameaux.
Tout s'attendrit , tout brûle en ces asyles :
On n'y voit point de cœurs froids & tranquilles :
La jouissance est un nouvel attrait ;
L'amour renaît de l'amour satisfait.
L'affreux dégoût , enfant de la foiblesse ,
N'y corrompt point cette immortelle ivresse.
Ce ne font point de passagers desirs :
C'est le bonheur fixé par les plaisirs.
Que de soupirs ! que d'ardens sacrifices !
Que de baisers , de feux & de délices !
Chaque panier , dans ce séjour charmant ,
Renferme un pere ou renferme un amant.

Tristes mortels, cœurs glacés & paisibles,
Ah! malheureux, qui n'êtes point sensibles;
Vous, fages vains, qui raisonnant toujours,
Effarouchez l'enfance des amours;
Et vous sur-tout, innombrables coquettes,
Qui de nos feux égayez vos toilettes,
Dont le sourire annonce nos tourmens,
Qui par orgueil commandez à vos sens,
Accourez tous autour de ma voliere:
Que ce tableau vous frappe & vous éclaire.
Venez y voir l'image du bonheur,
L'amour sans voile & sans masque trompeur;
Les desirs vrais & la volupté pure,
Qu'à chaque instant reproduit la nature;
D'un peuple ailé ce délire éternel;
Ces œufs cachés sous le sein maternel;
Les doux refus de l'amante embellie,
L'art innocent de la coquetterie.
Venez apprendre avec mes tourtereaux
Tout ce qui seul pourroit charmer vos maux:
Apprenez d'eux le prix de la constance,
Et des baisers la profonde science;
Tous les secrets des transports amoureux,
L'art de jouir, & celui d'être heureux.
Sur ces objets, renouvelés sans cesse,
L'œil de Zelmis se fixe avec tendresse.

Son front se voile; une douce langueur
Vient s'y répandre & parler à mon cœur.
Sa main sur moi tombe avec négligence.
Zelmis se tait: voluptueux silence!
Bien plus ému, son sein dans ce moment,
Ressemble au lys agité par le vent,
Près de ces lieux par l'instinct enchainée,
De son désordre elle semble étonnée;
Pour le cacher accroît son embarras,
Veut fuir, revient, & tombe entre mes bras...
Pardonne, amour; amour, qu'elle étoit belle!
Tu m'enivrais; j'étois seul avec elle.
Son voile errant avoit quitté son sein;
Son cœur battoit sous ma tremblante main.
J'osai, grands dieux! pouvois-je m'en défendre?
J'osai cueillir le baiser le plus tendre.
Oui, sur sa bouche, où respirent les fleurs,
J'osai cueillir les premières faveurs.
Premier baiser, que vous avez de charmes!
Mais quelquefois vous coûtez bien des larmes.
Vous arracher, c'est vouloir vous ternir;
Pour vous goûter, il faut vous obtenir.
Qu'ai-je entendu? Précurseur de l'orage,
Un vent affreux fait gémir le feuillage.
L'astre des nuits, dans son cours emporté,
Ne verse plus qu'une pâle clarté.

La foudre gronde , & déchirant la nue ,
 Me laisse voir une sphere inconnue ;
 Et dans les cieux ouverts & refermés ,
 L'éclair s'échappe en fillons enflammés.
 Dieux ! voulez-vous , dans cette nuit obscure ,
 Pour un baiser , consterner la nature ?

Zelmis s'enfuit , peut-être sans retour ;
 J'ai troublé seul le soir d'un si beau jour.
 Le vent redouble , & pour dernier ravage ,
 De la voliere il brise le treillage.
 Un épervier , ô désastre ! ô douleur !
 D'un vol bruyant y tombe avec fureur.
 Figurez-vous l'alarme universelle !
 J'entends gémir sous la ferre cruelle ,
 Ce peuple doux , paisible & défarmé ,
 Fait pour aimer , & fait pour être aimé.
 Le ravisseur ensanglante l'asyle
 De l'innocence & du sommeil tranquille.
 De toutes parts les nids font renversés ;
 Les tendres œufs , amour , sont fracassés.
 Blandule , hélas ! mere trop malheureuse ,
 Couvroit son fils de son aile amoureuse ;
 Et résolue à lui servir d'appui ,
 En s'oubliant , ne trembloit que pour lui.
 Le monstre approche , à ses yeux le dévore ;
 Teint de son sang , il la poursuit encore.

Nitor en vain déploie en son courroux,
 L'ame d'un pere & le cœur d'un époux.
 Nitor blessé ne fauroit la défendre.

On la ravit à l'époux le plus tendre ;
 Et l'épervier , s'élevant dans les airs ,
 Porte sa proie au fond de ses déserts.

Malheur affreux ! ô nuit épouvantable !
 Oui , telle fut cette nuit lamentable
 Qui précéda les horribles destins
 Et le trépas du plus grand des Romains.



CHAN T T R O I S I E M E.

SUR les rameaux abattus par l'orage ,
 Au frais matin l'oiseau vient rendre hommage.
 Déjà l'aurore , au front pur & riant ,
 De son écharpe embrasse l'orient ;
 De son éclat déjà le ciel se dore ,
 Et par degrés l'univers se colore ;
 Elle s'étonne , & cherche en vain des fleurs ,
 Pour y verser le trésor de ses pleurs.
 Roses & lys sont tombés de leur trône ;
 Flore gémit de se voir sans couronne.
 Vertumne , en vain rappelant les zéphirs ,
 N'étale plus sa robe de saphirs ;

374 LES TOURTERELLES

Et le soleil : perçant la nue obscure,
 Pourra lui seul réchauffer la nature.
 Plein de Zelmis, occupé de mes feux,
 Je favourois mes ennuis amoureux ;
 Et ce baiser, qui l'avoit offensée,
 Venoit toujours s'offrir à ma pensée ;
 Douces langueurs, aimable souvenir,
 Où se confond la peine & le plaisir !
 Je quitte enfin la retraite obscurcie,
 Où l'homme meurt, la moitié de sa vie ;
 Asyle sombre, & qui sert, tour-à-tour,
 D'antré aux foudris, & de dais à l'amour.

Sous ces berceaux quelle horreur répandue ?
 Dieux ! quels objets présentés à ma vue !
 Que je te plains, époux abandonné,
 Des tourtereaux le plus infortuné !
 De ses ennuis rien ne peut le distraire ;
 Rien n'interrompt sa douleur solitaire ;
 Il redemande aux échos attendris
 Sa jeune amante, & son unique fils.
 Tel autrefois le chantre de la Thrace
 Aux autres sourds apprenoit sa disgrâce ;
 La redisoit de réduit en réduit,
 A la nuit sombre, à l'astre qui la suit ;
 Du ciel barbare accusoit l'injustice,
 Et répétoit le beau nom d'Euridice,

Amour, amour, si mon cœur t'est soumis,
Rends-moi l'oiseau que m'a donné Zelmis.
Tu fais, amour, combien Zelmis est belle :
Tu la formas ; tu dois agir pour elle.

L'amour alors arrêté dans Paris,
Cachoit les pleurs sous le voile des ris ;
De nos Laïs dirigeoit les caprices,
Formoit leur cœur, fertile en artifices ;
Sur leurs habits & sur leurs chars brillans
Répandoit l'or de nos fots opulens ;
De cent milords réglant les destinées,
Dans nos boudoirs il semoit leurs guinées ;
D'un sein fané relevoit les débris,
Récépiffoit de vieux attraits flétris,
Et triomphoit de voir l'adroite Hortense
Plaire, à trente ans, par un air d'innocence.
Enfin ce dieu, de ruses excédé,
L'aile traînante & le carquois vidé,
Las & content, s'en alloit à Cythere,
Se reposer sur le sein de sa mere.
Sous mes tilleuls il s'arrête un moment ;
Sous ces tilleuls, où Nitor gémissant
Faisoit entendre une voix si touchante,
Et rappelloit sa malheureuse amante.
L'amour, avant de retourner aux cieus,
Veut s'égayer par quelques nouveaux jeux.
Toujours léger, dangereux & frivole,

376 LES TOURTERELLES

Il est cruel, même alors qu'il s'envole ;
Et lorsqu'à nuire il vient de s'occuper,
Le dieu malin se délasse à tromper.

Point de repos ; signalons ma puissance,
Et de Nitor éprouvons la constance,
Dit-il, voyons s'il mérite le prix
Que je lui garde, & les soins de Zelmis.
Lorsque tout vole à des ardeurs nouvelles,
Les tourtereaux sont-ils les seuls fidelles ?
Puis-je le croire ? Il dit ; & de sa main,
Dans la voliere il introduit soudain
Un autre oiseau, l'image de Blandule ;
C'est elle-même, ou du moins son émule,
A cet aspect Nitor est enchanté ;
Déjà près d'elle il s'est précipité :
Ivre de joie, heureux par l'imposture,
L'amant charmé ne sent plus sa blessure ;
Mais s'élançant vers l'ombre du bonheur,
Il est bientôt averti par son cœur.
Tous les oiseaux autour d'elle s'empressent ;
Leurs becs unis à l'envi la caressent ;
C'est leur Blandule échappée au trépas,
Tous sont trompés ; Nitor seul ne l'est pas.
Le même instant voit éteindre sa flamme ;
L'erreur des yeux ne va point jusqu'à l'ame.
Il est, il est d'invisibles attraits,
Dont le cœur seul a connu les secrets.

Tendre Blandule, oui, c'est ta ressemblance,
C'est ta beauté, mais non ton innocence.

Sous ces bosquets où la belle Cypris
Sourit aux jeux de ses oiseaux chéris,
Son fils lui-même éleva cette Hélène,
Au milieu d'eux prenant des airs de reine.
Elle attiroit cent jeunes tourtereaux,
Et leur donnoit cent pigeons pour rivaux.
Combien hélas, furent quittés par elle !
Toujours charmante, & toujours infidelle,
Elle amusoit les loifirs de l'amour,
Qui la forma pour briller à sa cour.
Comme son maître, elle est légère & vive,
Toujours enchaîné & n'est jamais captive.
Ce dieu souvent la posoit sur son sein,
Lui fourioit, careffoit de la main
Les lys mouvans de son aile badine,
Mouilloit son bec sur sa levre enfantine,
Et lui souffloit les folâtres desirs,
Et l'inconstance, & le goût des plaisirs.

Ton ennemie est déjà sous les armes.
Nitor, Nitor, vaincras-tu tant de charmes ?
Lorsqu'à ses yeux le plaisir a brillé,
L'amour séduit est bientôt consolé.
Près de Nitor, déjà l'enchanteresse,
Pour mieux lui plaire, imite sa tristesse.
Il faut la voir avec empressement

378 LES TOURTERELLES

Suivre les pas de son nouvel amant,
Le prévenir par mille soins perfides,
Risquer souvent des caresses timides,
Ne point quitter le rameau qu'il choisit,
Renouveler le duvet de son lit,
Et sous les soins de l'amante inquiète
Cacher la fraude & l'art de la coquette.
Nitor résiste : on s'arme de courroux ;
On veut le vaincre en le rendant jaloux.
A cent oiseaux elle affecte de plaire ;
Corrompt, hélas ! les mœurs de la volière ;
Aux tourtereaux si constans, si vantés,
Elle apprend l'art des infidélités,
L'art de trahir ! elle entraîne, elle amuse :
Des cœurs gâtés le plaisir est l'excuse.
A peine éclos, l'œuf périt sans chaleur :
L'épouse en vain fait parler sa douleur :
L'épouse ennuye, & n'est point écoutée :
La courtisane est seule respectée,
Divise tout, brise les plus saints nœuds,
Et s'embellit, en faisant des heureux.
Telle autrefois on vit la jeune Armide,
Cachant ses vœux sous un maintien perfide,
De notre foi séduire les soutiens,
Et diviser tout le camp des chrétiens.
Parmi ces feux, ce trouble, cette ivresse,
Nitor commence à craindre sa foiblesse :

Il interrompt ses lugubres accens ;
Et le desir vient effleurer ses sens.
Plus sage alors, l'adroite tourterelle
Prend un maintien, & lui paroît plus belle,
Vole avec lui de rameaux en rameaux,
Avec dédain éconduit ses rivaux,
Et sous l'abri d'un tranquille feuillage,
Va pour lui seul déployer son plumage.
La voyez-vous suivre le beau Nitor,
Le béqueter, le béqueter encor,
Développer mille graces nouvelles,
Éparpiller l'albâtre de ses ailes,
Et s'agiter, & peindre le desir,
Et roucouler le signal du plaisir ?
Nitor soupire ; il combat, il balance,
Quel doux chemin nous mene à l'inconstance !
Déjà leurs becs viennent se caresser :
Leurs cols déjà sont prêts à s'enlacer ;
Voici l'instant . . . ô courage ! ô prodige !
Nitor soudain reconnoît le prestige.
Nitor s'envole ; il fuit, il est vainqueur ;
Blandule encor va régner sur son cœur.
Triomphe enfin ; ta Blandule est sauvée.
Zelmis l'aimoit ; l'amour l'a conservée.

Dans ces momens, sur un rameau voisin,
Elle attendoit quel seroit son destin.
Son cœur flottant, lorsque Nitor balance,

380 LES TOURTERELLES DE ZELMIS.

S'ouvre à la crainte & s'ouvre à l'espérance.

Elle retient ses tendres mouvemens,

Et ses soupirs, & ses roucoulemens.

Voyant, hélas ! sa rivale si belle,

Elle a tremblé d'aimer un infidelle.

Mais sûre enfin des feux de son époux,

Elle se livre aux transports les plus doux,

Se précipite, & d'une aile légère,

Passé, repassé autour de la volière.

Nitor la voit ; ce n'est plus une erreur.

Il croit ses yeux ; il en croit plus son cœur.

Dans ses regards que d'amour se déploie !

Il meurt, renaît, & se pâme de joie.

Que de baisers, par ces tendres oiseaux,

Donnés, reçus, en dépit des barreaux !

Zelmis accourt, par moi-même conduite.

Dieux ! quel tableau ! comme son cœur palpite !

Déjà Blandule a volé sur nos pas,

Nous reconnoît, & tombe entre nos bras.

Combien Zelmis la flatte & la caresse !

Combien Nitor lui prouve sa tendresse !

Tous deux enfin, par l'amour réunis,

Vont être heureux sur le sein de Zelmis.

Dans leur réduit la paix est revenue ;

La corruptrice est déjà disparue ;

Et dans ce jour, à jamais fortuné,

Jusqu'au baiser, tout me fut pardonné.

É P I T R E

A C A T H E R I N E I I ,

I M P E R A T R I C E

D E T O U T E S L E S R U S S I E S .

R É F L E X I O N S P R É L I M I N A I R E S .

DE tous les objets qui nous environnent, & de tous ceux que peut créer l'imagination, rien n'est étranger à la poésie. Aussi variée que la nature, elle lui rend en fictions tout ce qu'elle en reçoit en réalité. Elles se prêtent des secours mutuels, & les ornemens de l'une composent toujours la parure de l'autre.

Telle est l'idée que je me suis faite de l'art des Miltons, & des Voltaires : des esprits froids voudroient en vain lui donner pour limites, les limites même de leur génie ; a poésie étend ses ailes, & plane au-dessus d'eux. Elle descend quelquefois de cette sphere brillante,

& se montre sous des traits moins fiers ; la flamme qui brûloit sur son front , fait place à des rayons plus doux. La déesse imposante devient une mortelle aimable , qui retrouve en séduction ce qu'elle vient de perdre en majesté. Le monde physique , le monde moral , les plis les plus secrets du cœur humain , l'éclair de la pensée , tout lui est assujetti , tout s'anime & se reproduit par elle.

Mais , parmi les sujets innombrables qu'elle embellit de ses couleurs , elle doit préférer sans doute ceux qui la ramènent à la noblesse de son origine. Le berceau de la poésie étoit entouré de vertus. Les premiers poètes furent les premiers législateurs , les premiers pontifes ; ils ne célébroient que la divinité , & les belles actions des hommes qui lui ressembloit. Ils éternisoient la gloire des bienfaiteurs du monde , & l'opprobre de ses tyrans. Quel art sublime ! & combien sont coupables ceux qui l'ont dégradé !

Qu'on ne dise point que son appauvrissement vient de la disette des modèles. Le bien & le mal sont repartis sur chaque siècle dans une égale mesure. Il n'y a de différence que dans la forme. La même alternative de vices & de

vertus ramene naturellement les mêmes fatyres & les mêmes éloges. Depuis que ce globe existe, tous les peuples unis en corps de nation, se font ressemblés, si l'on en excepte les habits, le langage, & quelques usages ridicules que l'on confond trop souvent avec les mœurs générales.

Ces fous mélancoliques, qu'on appelle moralistes, & qui perdent la morale, ont prononcé que ce siècle-ci est plus corrompu qu'un autre; je ne crois ni à leur délire, ni à leur décision. Chaque jour fournit de grands exemples, & des actes de bienfaisance, dignes des âges les plus épurés, & qui n'attendent que des panégyristes.

Parmi ces actions qui méritent une place dans les fastes de l'humanité, on ne doit point oublier ce que vient de faire l'impératrice de Russie pour un homme de lettres célèbre, mais qu'une considération infructueuse ne mettoit point à l'abri de l'infortune. M. Diderot, par une de ces circonstances que le génie dédaigne de prévoir, se trouvoit réduit à se défaire de sa bibliothèque. Il avoit communiqué son dessein à quelques amis, qui bientôt le rendi-

rent public. Le bruit en parvint jusqu'au trône d'une souveraine qui protege à cinq cents lieues de nous les arts & la philosophie.

Voici la lettre qu'elle a fait écrire à ce sujet à un de ses correspondans , homme de lettres lui-même , & ami de M. Diderot.

A Pétersbourg, ce 5-16 mars 1765.

« LA protection généreuse, monsieur, que
 » notre auguste souveraine ne cesse d'accorder
 » à tout ce qui a rapport aux sciences, & son
 » estime particuliere pour les savans, m'ont
 » déterminé à lui faire un fidele rapport des
 » motifs qui, suivant votre lettre du 10 février
 » dernier, engagent M. Diderot à se défaire de
 » sa bibliotheque. Son cœur compatissant n'a
 » pu voir sans émotion que ce philosophe si
 » célèbre dans la république des lettres, se
 » trouve dans le cas de sacrifier à la tendresse
 » paternelle l'objet de ses délices, la source de
 » ses travaux & les compagnons de ses loisirs.
 » Aussi Sa Majesté Impériale, pour lui donner
 » quelques marques de sa bienveillance, &
 » l'encourager à suivre sa carrière, m'a chargé
 » de

„ de ne faire pour elle l'acquisition de cette
 „ bibliotheque au prix de quinze mille livres
 „ que vous proposez , qu'à cette seule condi-
 „ tion , que M. Diderot , pour son usage , en
 „ fera le dépositaire jusqu'à ce qu'il plaise à
 „ Sa Majesté de la faire demander. Les ordres
 „ pour le paiement de seize mille livres sont
 „ déjà expédiés au prince Galitzin , son minist-
 „ tre à Paris. L'excédant du prix , & toutes
 „ les années autant , est encore une nouvelle
 „ preuve des bontés de ma souveraine pour
 „ les soins & peines qu'il se donnera à for-
 „ mer cette bibliotheque. Ainsi c'est une affaire
 „ terminée.

„ Témoignez , je vous prie , à M. Diderot
 „ combien je suis flatté de l'occasion d'avoir
 „ pu lui être bon à quelque chose. J'ai l'hon-
 „ neur d'être , monsieur , &c.

Signé , J. BETZKY.

Peut-on se défendre , en lisant cette lettre ,
 de cette émotion délicieuse , de cet épanouisse-
 ment de l'ame , que produit toujours le spec-
 tacle ou le récit d'une belle action ? Que de
 ménagemens & de délicatesse ! Combien la re-

connoissance est douce , quand la main du bienfaiteur se cache , & ne laisse voir que le bienfait ! L'art d'obliger ainsi , est un art vraiment digne du trône. Il semble au vulgaire , que les souverains , ces êtres privilégiés , si peu faits à se croire nos égaux , pourroient se dispenser , lorsqu'ils répandent leurs graces , de ces égards ingénieux qui font des devoirs pour les particuliers.

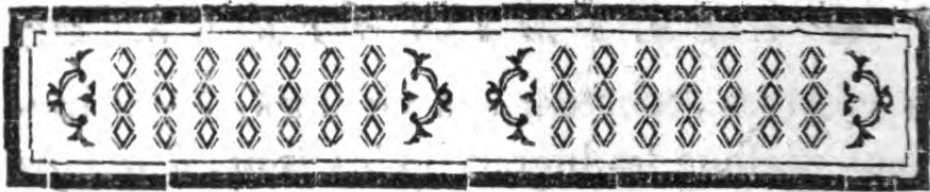
Mais les grandes ames dépouillent tous ces préjugés brillans , cette féerie des rangs & des honneurs , ce triste sentiment de supériorité qui brise tous les liens , détruit tous les rapports , & corrompt la source même de la bienfaisance. Elles réduisent le monarque au titre primitif , au titre sacré d'homme , obligé de secourir son semblable.

Tels ont été sans doute les motifs sublimes qui ont conduit l'Impératrice dans le bel exemple qu'elle vient de donner aux souverains. Quelle leçon sur-tout pour ces protecteurs subalternes , qui ne font que vains , & se vantent d'être sensibles , qui rendent vil le malheureux qu'ils obligent , lui font boire la lie du bienfait , paient des flatteurs , pensionnent

dés esclaves , achètent des victimes , & justifieroient presque les ingrats qu'ils font , si le plus bas des vices pouvoit trouver une excuse. Entre la plus affreuse indigence & la protection d'un sot , il ne faut pas balancer un moment. Le malheur n'est rien auprès de l'humiliation. L'avilissement est une mort lente qui ne laisse pas même à l'ame le droit consolant de se croire immortelle ; & l'orgueil , ce vice de la prospérité , est ou doit être la vertu de l'infortune.

Mais n'altérons point par ces tristes réflexions le plaisir pur que doit laisser dans tous les cœurs sensibles , le trait que j'ai osé célébrer pour l'honneur du trône , l'émulation des rois , & le bien de l'humanité.





É P I T R E

A C A T H E R I N E I I ,
I M P E R A T R I C E D E R U S S I E .

BRILLANTE encor des fleurs de l'âge,
Tu ceignis le bandeau des rois ;
Le Soli-kam te rend hommage ;
La Næva, fiere de ses droits,
Aime à réfléchir ton image,
Et fans envier l'or du Tage,
Roule ses glaçons sous tes loix.
Tu régis cet empire immense,
Dont la nuit couvre l'orient,
A l'instant que des feux qu'il lance
Le jour embrase l'occident.

Un vaste & merveilleux ouvrage, (*)
Ce lien de deux grands états,
Te fait toucher à ces climats
Où, respectable sans combats,
On est soumis sans esclavage ;
A ces rivages florissans,

(*) *La grande muraille.*

ÉPITRE A CATHERINE II. 389

Habités par ce peuple antique,
Qui depuis près de cinq mille ans,
Dans un calme philosophique,
Echappe au ravage des tems ;
Sous le voile de ses pagodes
Adore un Être protecteur ;
Trafique avec nous de ses modes,
Et garde pour lui son bonheur.

Mais tout ce brillant apanage,
Ces titres superbes & vains,
Et ce dangereux avantage
De gouverner quelques humains,
Ne font rien aux regards du sage.
Il vient, la balance à la main,
S'asseoir sur les marches du trône.
Ses yeux, fermés sur la couronne,
Ne fixent que le souverain.

Le cri d'une injuste victoire,
Qui se mêle au cri des mourans,
Egorgés des mains de la gloire,
Pour l'affreux plaisir des tyrans ;
Tout pouvoir qui nuit & qui blesse,
Tout sceptre lâchement porté,
Et tout laurier ensanglanté,
Sont vils aux yeux de la sagesse.
Quand elle ose élever sa voix,

C'est pour ceux que le ciel fit naître
Puiffans & justes à la fois ;
A qui l'on permet d'être rois ,
Parce qu'ils font dignes de l'être ;
Pour qui l'auguste vérité
N'a point encor perdu ses charmes ;
Qui , comme toi , sechent les larmes
De la plaintive humanité ;
Dont l'inquiete bienfaisance
Adoucit les secrets tourmens
De la courageuse indigence ;
Des muses ranime les chants ,
Et va répandre l'abondance
Dans l'asyle obscur des talens.

Combien il faut que l'on t'admire ,
Et qu'on répète à l'univers ,
Qu'une souveraine respire ,
Dont les yeux font toujours ouverts
Sur l'infortuné qui soupire ,
Qui prévient ses timides vœux ,
Du bienfait tremble de l'instruire ,
Et dans un transport généreux ,
Loin des bornes de son empire ,
Cherche à faire encor des heureux !
Ainsi ce globe de lumière ,
Qui , sous un ciel brillant & pur ,

Poursuivant sa vaste carrière,
 Roule des flots d'or & d'azur,
 D'un seul point luit sur tous les mondes,
 Eclaire le noir Africain,
 Blanchit la perle au sein des ondes,
 Et dans ses cavernes profondes,
 Va mûrir l'or du Mexicain.

Par tes soins il va donc renaître
 Ce philosophe respecté,
 Et qui fut malheureux, peut-être
 Pour trop aimer la vérité.

Déformais, vainqueur de l'envie,
 Dans son heureuse obscurité,
 Il peut, sans redouter la vie,
 Aller à l'immortalité.

Homere, Virgile, Pindare,
 Vous ne lui ferez point ravis.
 Une faveur sublime & rare
 Lui rend ses dieux & ses amis;
 Ses vrais amis, les seuls fidelles,
 Les seuls que l'on retrouve, hélas!
 Au sein des disgraces cruelles;
 Les seuls qui ne soient point ingrats.
 Dans le cours de ces doctes veilles,
 De ces laborieuses nuits,
 Qui font éclore les merveilles

Dont nous allons être enrichis,
 D'un esprit actif & paisible
 Il poursuivra ses longs travaux,
 Sans craindre le retour horrible
 Des foudres, pires que les maux.
 Il aura du plaisir encore
 A voir, dans son humble séjour,
 Poindre la clarté de l'aurore
 Et les premiers feux d'un beau jour,
 Alors, si tu viens à paroître,
 Toi, sa fille, objet de ses vœux,
 Des pleurs couleront de ses yeux.
 Orgueilleux de t'avoir fait naître,
 Il osera se croire heureux,
 Dans l'espoir que tu pourras l'être;
 Et, te soulevant dans ses bras,
 Bénira la main tutélaire,
 Qui par des secours délicats
 Tranquillise le cœur d'un père.

Quel grand exemple pour les rois!
 Leur suprême magnificence
 Brille moins dans la récompense,
 Que dans l'équité de leur choix.

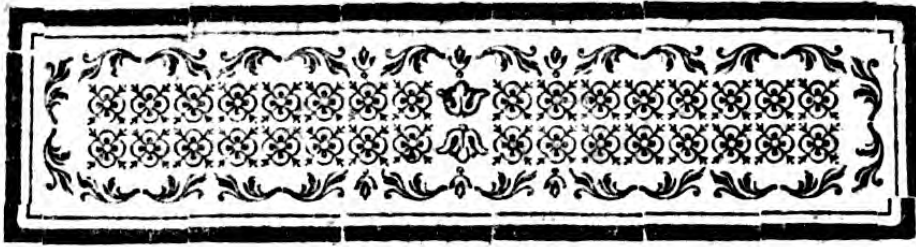
Poursuis, illustre CATHERINE!
 Tu sens ces grandes vérités,
 Par qui sont toujours cimentés

Les trônes que le ciel destine
A de hautes prospérités.
PIERRE s'éleve ; la Ruffie,
Pour naître, attendoit ce héros.
Sous les ailes de son génie
Il va féconder ce chaos ;
En vain son sang brûle & bouillonne,
Il est toujours maître de foi ;
Il fait descendre de son trône,
Pour y remonter en grand roi.
Il foule aux pieds ces vains fantômes,
Qui pouvoient retarder ses vœux.
PIERRE a su te créer des hommes,
Et tu fauras les rendre heureux.
Borné par toi dans sa puissance,
Par toi resserré dans ses biens,
L'oïsis clergé que tu retiens
Dans une paisible indolence,
Ne dévore plus la substance
Des plus utiles citoyens.
Déjà dans une cour polie
Tout fert & prévient tes desirs ;
Ta voix excite l'industrie,
Le goût ennoblit tes plaisirs.
L'effain des amours t'environne ;
Je les vois, jouant près du trône,

A la palme auguste des arts
Enlacer les fleurs les plus vives ,
Et réchauffés par tes regards ,
Ne point envier d'autres rives.
Tu ne dois point le dédaigner ,
Ce culte flatteur & sincere ;
Plus d'une femme a fu régner ;
Bien peu de reines ont su plaire.

Jouis de ces faveurs des cieux.
Pour moi , caché sous un nuage ,
Permits que j'échappe à tes yeux.
Content , à l'abri de l'orage ,
Je ne demande rien aux dieux.
Si j'avois été malheureux ,
Tu n'aurois point eu mon hommage.





LE POT-POURRI,

ÉPI TRE

A QUI ON VOUDRA.

Ainsi donc, changeant de pinceau,
Ma muse docile & volage,
Va, pour toi, de notre voyage
Crayonner le léger tableau.
Mais laisse-moi, belle ÉMILIE,
L'heureuse & douce liberté
De me livrer à ma folie.
La nature toujours varie;
D'objets en objets emporté,
Je veux imiter sa magie
Qui naît de la diversité.
Loin de moi le style apprêté,
Et la froide monotonie.
Tantôt disciple d'Hamilton,
Qu'à tous nos fages je préfère,
Je m'efforcerai, pour te plaire,
D'imiter son aimable ton;

Tantôt , sérieux par prodige ,
Et raisonnable par accès ,
Je sortirai de mon vertige ,
Je rembrunirai tous mes traits.
Sombre comme un docteur de Londres ,
Je me guinderai vers les cieux ,
Et je t'ennuierai de mon mieux :
C'est de quoi j'ose te répondre.
Quelquefois même plus heureux ,
Je t'arracherai quelques larmes.
Le sentiment si plein de charmes ,
Viendra se mêler à mes jeux.
Philosophe dans mon délire ,
Je m'applaudis de soupirer.
Celui qui ne fait pas pleurer ,
N'a pas acquis le droit de rire.
Me voilà prêt , allons , fuis-moi.
Tu crains la longueur de la route ?
Mille fleurs y naîtroient sans doute ,
Si je la faisois avec toi.

Nos chevaux , pleins d'honneur & d'ame ,
Nous traînent en grand appareil ,
Et déjà respirent la flamme ,
Comme les courriers du soleil.
Déjà dans notre course agile ,
Nous voyons fuir ces beaux remparts ,

Où s'endort un peuple futile
 Au sein des plaisirs & des arts.
 Déjà sur un côteau fertile
 Nous laissons errer nos regards,
 Lassés du faste de la ville,
 Où l'ennui roule dans des chars.
 Du zéphir l'haleine est plus pure;
 D'un lieu tristement fortuné
 Nous quittons l'air empoisonné,
 Pour les parfums de la nature.
 Et le plaisir, & le chagrin,
 Tout est compensé dans le monde;
 Oui, dans cet immense jardin
 La rose avec l'épine abonde.
 Dieu fit, je le crois volontiers,
 Pour l'agrément de nos voyages,
 Ces beaux vallons, ces payfages;
 Mais, pour le supplice des sages,
 Le diable a créé les rouliers.
 Que peut une frêle voiture
 Contre ces gros mondes roulans,
 Trainés par six monstres pesans,
 Aussi mal appris, je te jure,
 Que leurs guides impertinens,
 Toujours ivres, toujours jurans,
 Aveugles, sourds, impitoyables,

Qu'il faut tuer de tems en tems ,
Pour les rendre un peu plus traitablés.
Grace aux chocs devenus fréquens ,
Cent fois notre conque légère
Pensa se briser comme un verre ,
Et nous laisser , le long des champs ,
Philosopher sur la pousière.
A la fin un peu mécontents ,
Appellant l'adresse à notre aide ,
A ces petits défagrémens
Nous fûmes chercher le remede ,
Chez un armurier d'Orléans.

Nous primes chacun , sans mot dire ,
Un de ces tubes menaçans ,
Qui , lorsqu'on les présente aux gens ,
Font que soudain on se retire.
Comme la frayeur rend polis !
Il falloit voir , humbles , soumis ,
Tous nos animaux de la veille ,
D'un certain éclat éblouis ,
Se détourner , baisser l'oreille ,
Et saluer nos deux fusils.
Sans embarras & sans contrainte ,
En vainqueurs nous marchons enfin ;
Et le spectacle de leur crainte
Charme les ennuis du chemin.

Que dis-je ! l'ennui, je t'assure,
 Sous un ciel toujours varié,
 Loin du bruit & de l'imposture,
 N'approche point de l'amitié
 Qui voit fourire la nature.
 O lieux ! ô rivages chéris !
 Fleuve fécond, superbe Loire,
 Jamais, jamais tes bords fleuris,
 Où Cérès, le front ceint d'épis,
 Étale sa pompe & sa gloire,
 Le cours paisible de tes eaux,
 Ces prés, ces bois & ces côteaux
 Ne sortiront de ma mémoire. . . .

Quels feux colorent l'horizon !
 O dieux ! quelle belle soirée !
 Du soleil le dernier rayon,
 Jouant sur la voûte azurée,
 Ne peut quitter cette contrée,
 Malgré l'ordre de la saison.
 Son or & sa pourpre mobiles,
 Au fond des flots sont réfléchis.
 La présence de deux amis
 L'a suspendu sur ces asyles.
 Il voit en son immense cours
 Cent mille amans & leurs maîtresses,
 Se jurant de fausses tendresses,

Gémir dans le sein des amours.

Il voit des ames orgueilleuses

Qui n'ont que leurs desirs pour loix,

Il voit des vertus fastueuses,

Des rois malheureux d'être rois.

De toutes parts il voit le crime,

Sous cent formes multiplié,

Et presque jamais l'amitié

Ne s'offre à son regard sublime.

Cette noble fille des cieux,

Toujours plus riante & plus belle,

Quand elle vient frapper ses yeux,

Vaut bien qu'il s'arrête pour elle.

Enfin son disque éblouissant

Roule sous un autre hémisphere,

Et Phébé vient en rougissant

Nous prêter sa douce lumière.

Remplis de ces vastes objets,

Offerts par des plaines fécondes

Qu'entourent les plus belles ondes,

Où regne une touchante paix,

Nous nous disions : que ce rivage

Du bonheur nous peint bien l'image!

Ici rien n'attriste les yeux.

O ciel ! dans un si court voyage

Aurions-nous trouvé des heureux ?

Le payfan laborieux,
 Recueillant le fruit de son zele,
 N'a-t-il à craindre dans ces lieux,
 Ni la taille ni la gabelle ?
 Ce pays, par-tout habité,
 Est par-tout riant & tranquille.
 N'est-il point encore infecté
 Par l'avarice de la ville ?
 Inspirés par l'humanité,
 Nous chérissions de si doux songes.
 Au défaut de la vérité,
 Il faut embrasser des mensonges,
 Du récit j'observe les loix ;
 Quand on conte, il faut aller vite.
 Je ne t'arrête point au gîte,
 Et je touche aux remparts de Blois.

Déjà s'éleve dans la nue
 Cet amphithéâtre vanté,
 Qui, par la Loire répété,
 Satisfait doublement la vue.
 On découvre sur la hauteur
 Ce palais vaste & magnifique
 Qu'habite, au sein de la grandeur,
 Avec un faste canonique,
 Dans le costume évangélique,
 Un des apôtres du Seigneur.

Tu connois ce châtel antique
Que fit bâtir François Premier ;
Mazure bizarre & gothique ,
Mais qu'il ne faut point oublier.
Sur-tout son concierge fidele
Mérite bien d'être cité.
C'est un monsieur , tout plein de zele ,
Et très-plaisant en vérité.
Malgré la pesanteur de l'âge ,
Et ses deux aunes de visage ,
Il va grim pant , trottant , soufflant ;
Vous indique chaque passage ,
Et s'extasie à tout instant.
Il voit de la magnificence
Où l'on ne voit que des débris ;
Il n'est point de trou de fouris ,
Qui ne fasse honneur à la France.
Dans les recoins les plus obscurs
Très-gravement il vous promene ;
Il vous fait admirer les murs
Comme les murs de porcelaine.
Souvent , pour vous instruire mieux ,
Il s'arrête , ferme les yeux ,
Met ses deux mains sur sa bedaine ,
Et puis , voilà mon gros menteur
Qui , sans oser reprendre haleine ,

Vous dit tout son château par cœur.

Passons des discours si sublimes.

Dans ce château, jadis fameux,

Où, parmi les ris & les jeux,

La haine marquoit ses victimes,

Séjour brillant & dangereux,

Où logeoient les rois & les crimes,

Logent aujourd'hui la candeur,

Et la vérité sans nuage,

La vertu sans trop de rigueur,

Et le bon ton sans étalage.

Par fois on y rencontre un sage,

Jusqu'à plaie osant s'abaisser ;

Un bon humain, très-peu sauvage,

Qui fait rire & qui fait penser ;

Savant sans faste & sans rudesse ;

Charmant, quoiqu'il dise la messe :

Un simple, un fortuné mortel,

Qui ne rougit point d'être aimable,

Et fait quitter le saint autel,

Pour venir s'amuser à table.

Qu'avec plaisir j'ai contemplé

Ce séjour (*) respecté par l'âge,

Où l'on vit jadis assemblé

Un vénérable aréopage !

(*) *La salle où se tenoient autrefois les états.*

Dans ce vaste asyle autrefois
L'altiere & puissante noblesse,
Le clergé toujours plein d'adresse,
Et le peuple immolé sans cesse,
Pesoient & défendoient leurs droits:
Aujourd'hui, c'est dans ce lieu même
Que, le jour penchant vers sa fin,
Des Blésoises le jeune effain
Vient rendre hommage au dieu suprême
Qui tient un flambeau dans sa main.
L'obscurité les favorise
Sous ces lambris majestueux.
Chaque colonne a sa devise,
Ses vers & son chiffre amoureux.
Les meres en sont exilées;
On n'entend que tendres soupirs,
Et ces voix inarticulées,
Organes confus des plaisirs.
L'amour dans les airs s'y balance,
Applaudit à ces doux ébats,
Et rit de tenir ses états,
Où se tenoient ceux de la France.
Dans ces effets, qui sont des jeux,
Je reconnois la main des dieux.
Tout meurt, se dissout & s'écoule;
Tout renaît sous des traits divers.

Le torrent des âges qui roule
Use & reproduit l'univers.
Athenes n'est plus qu'un village ;
Les arts fleurissent à Berlin.
Le François frivole & volage
Peut cesser de l'être demain.
Du midi le nord est l'école ,
Le Ruffe est devenu badin ;
On dit la messe au capitolé.
Prêtant le flanc de toutes parts ,
Rome en proie aux esprits crédules ,
A des croix au lieu d'étendards ;
Et c'est un vieux pontife en mules
Qui regne où régnoient les Césars.
O tems ! exerce ton ravage ,
Et plane sur les élémens.
De ce monde , où passe le sage ,
Sappe en secret les fondemens.
Que me fait ta faux vengeresse ,
Si je conserve des desirs ,
Si l'ami , que le ciel me laisse ,
Préside à mes heureux loisirs ,
Si tu respectes mes plaisirs ,
Et les charmes de ma maîtresse ?
Mais de ces différens tableaux ,
Qu'a tracés ma muse légère ,

Amante des objets nouveaux,
Venons à ceux que je préfère.

Ciel, quel spectacle attendrissant !
Je vois, dans leur transport sincère,
Une fille, un fils, une mere,
Rire & pleurer en s'embrassant.
Tu partageas bien cette joie,
Toi, le témoin de leur bonheur,
Toi, dont le front serein déploie
Et la franchise & la candeur ;
O toi ! philosophe sensible,
Qui, dans ta retraite paisible,
Jouis du ciel & de ton cœur.

Réjouis-toi, ma tendre mere,
Toi, la mere de mon ami ;
Tu n'es point heureuse à demi,
On t'aime autant qu'on te révere.
Renaiss au sein de tes enfans :
Que leur jeunesse te couronne,
Et que l'éclat de leur printems
Embellisse encor ton automne !
Ce sont deux fleurs, tu le vois bien,
Que fit éclore la nature,
Pour servir enfin de parure
A l'arbre qui fut leur soutien.

Notre compagne de voyages

Est plus aimable que jamais.
Compte qui voudra ses attraits,
Je n'aime point les longs ouvrages,
Loin du tourbillon des amans,
Libre, fatigée & tranquille,
Elle moissonne dans les champs
De nouveaux charmes pour la ville.
Fuyant les dieux & leurs lambris,
C'est Vénus qui se fait bergère.
Malheureusement le pays
Est très-stérile en Adonis.
On prétend qu'il n'en fournit guère;
Et Mars, qui vaudroit encor mieux,
Mars, à vaincre toujours habile,
De Chambor a quitté l'asyle,
Pour aller habiter les cieux.

On ne fait point feindre au village.
Une simple & champêtre cour
Vient offrir à mon jeune sage
Des cœurs sans fard, un pur hommage,
Payés du plus juste retour.
Maître Colas & maître Pierre,
Bons Auvergnacs, remplis de sens,
Très-peu versés dans la grammaire,
Prononcent leurs lourds complimens,
Bien incultes, bien éloquens,

Bien au dessus du fade encens
De la politesse ordinaire.
Oui, j'aime mieux ces vrais humains,
Ne toisant jamais leur langage,
Que ces discoureurs enfantins,
Toujours enchainés par l'usage,
Qui vont distillant la fadeur,
Que rien n'attendrit & ne touche ;
Qui vous disent avec la bouche
Ce qu'il faut dire avec son cœur.

Ah ! sans cesse je me rappelle
Ce jour de fête & de bonheur,
Cette scene pour moi nouvelle,
Que dédaigneroit la grandeur,
Toujours froide & toujours cruelle.
Dès le matin, dans le château
On fit entrer tout le village.
Téniers, prête-moi ton pinceau,
Toi, la Fontaine, ton langage ;
J'en ai besoin pour ce tableau.

Déjà le flageolet gothique
A donné le signal des jeux ;
Et de l'allégresse rustique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On se mêle, on choisit sa place,
Par instinct on va s'embrasser ;

Déjà chaque main s'entrelace,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le ciel résonne;
Colinette, pour refuser
Ce que pourtant Life abandonne,
Vous attrape un bon gros baiser,
Qu'en riant Mathurin lui donne.
Sans trop songer aux spectateurs,
On fait faire un faut à Pérette;
Zéphis, qui dans les airs la guette,
L'expose aux regards des railleurs.
Pérette ignore la décence,
Ne fait point qu'il faut se fâcher,
Et croit n'avoir rien à cacher,
Parce qu'elle a son innocence.
Plus loin des groupes de buveurs
Trinquent sur une vaste tonne,
Qu'une branche verte couronne;
Le vin ruissele sur les fleurs.
Des vieillards assis sous l'ombrage,
Semblent ranimer leur langueur.
Leur front, tout sillonné par l'âge,
Reprend la vie & la couleur.
La joie a passé dans leur ame,
Ils se rappellent leur printems,
Et leur œil presque éteint s'enflame.

De la gaité de leurs enfans.
Je vois des laboureurs naiffans
Courir fans guide & fans lifieres.
Les plus jeunes , plus careffans ,
Reviennent , auprès de leurs meres ,
Jouer avec les cheveux blancs
Et la barbe de leurs grands - peres ,
Qui vont bientôt mourir contens,
Émilie , à ce bal rustique
Que je viens d'offrir à tes yeux ,
Comparons nos bals fastueux ,
Notre danse soporifique ,
Nos quadrilles si langoureux ,
Et notre ennui si magnifique ,
Et notre effort pour être heureux.
Pourquoi d'un carton odieux
Charger les traits de l'allégreffe ?
Rougiſſons-nous de notre ivreſſe ?
Le maſque eſt-il fait pour les jeux ?
J'aime ces fronts où tout respire ,
Où des cœurs ſe peint le délire ,
Ces miroirs de la vérité ,
Que nulles vapeurs ne terniſſent ,
Où dans leur jour ſ'épanouiſſent
Tous les rayons de la gaité.
Par-tout nous portons nos entraves ,

De rien nous ne favons user :
Nous ressemblons à des esclaves,
Que l'on condamne à s'amuser.
Perdu dans la foule bruyante
On se coudoie, on se poursuit,
On bâille, on ment, on se tourmente,
Chacun ou se cherche, ou se fuit.
On voit des graces douairieres,
Allant, précipitant leurs pas,
Et resserrant leurs vieux appas
Dans des juste-au-corps de bergeres;
Des ours chamarrés de rubans,
Des diables pleins de gentilleffe;
Et sur-tout des jeunes sultans,
Qui n'ont pas même une maîtresse.
On s'échappe, on déferte enfin.
L'ennui seul veille au fond des ames;
Et les nerfs de toutes nos femmes
Sont ébranlés le lendemain.

Je l'avourai, belle Émilie,
Je puise ici des goûts nouveaux;
J'aime la pente des côteaux,
D'où l'œil commande à la prairie,
Où serpentent mille ruisseaux.
Soit que l'astre du jour acheve
Le cours qu'il décrit dans les airs,

Ou soit que l'aurore souleve
Le grand rideau de l'univers ;
Toujours ma rapide pensée
S'élançe , & me fait des plaisirs ;
Mon ame sans cesse exercée ,
Forme sans cesse des desirs.
Je vois & j'entends la nature ;
Elle vole avec les zéphirs :
Dans cette source elle murmure ,
Et semble , sous cette verdure ,
Laisser échapper des soupirs.
Son empreinte est dans ces nuages ,
Dont le voile obscurcit les cieux ;
Elle tonne avec les orages ,
Elle étincele dans les feux.
Par-tout de sa main bienfaisante
Je reconnois les vastes dons :
Elle parle , sa voix puissante
Fait rouler le char des saisons ,
Et c'est aux frimats qu'elle enfante
Qu'on doit l'or flottant des moissons.
Ici je pense , je suis homme . •
Philosophes que l'on renomme ,
Je vous surpasse en ce moment :
J'en atteste la raison même ,
Vous fûtes sages par système ,

Et je le suis par sentiment.

En ces lieux au moins je puis rire
 De tes prétendus beaux-esprits,
 Fameux dans l'art de la satire,
 Briguant à grands frais le mépris;
 Sans qu'un pareil choix leur déplaise,
 J'y puis être sot à mon aise,
 Et me moquer de leurs écrits.
 Pourvu qu'au soir je me repose
 Après les plaisirs d'un beau jour,
 Et que ma main cueille une rose
 Sur les arbuttes d'alentour,
 Qui peut me nuire ou me distraire?
 Que me font les vaines rumeurs,
 Les libelles & leurs auteurs?
 Cet asyle est un sanctuaire
 D'où n'approchent point leurs fureurs.
 Je voue à l'amitié fidelle
 Mes instans, fortunés par elle.
 Que dis-je! en cet heureux séjour,
 Il en est aussi pour l'amour.
 Dans la retraite solitaire
 Le cœur est prompt à s'enflammer;
 A la ville on ne veut que plaire,
 C'est dans les champs qu'on veut aimer.
 Après les frivoles tendresses

De nos élégantes beautés ,
Ce long commerce de foiblesse ,
D'ennuis & d'infidélités :
Après ce triste persiflage ,
Que l'on appelle sentiment ,
La fatigue d'être volage ,
Ou le dégoût d'être constant :
Combien il est doux pour le sage
De s'envoler dans les forêts ,
Et de chiffonner les attraits
De quelques nymphes de village !
Toi , l'unique objet de mes vœux ,
Aline , ô toi que je préfère ,
Sans ornemens tu fais me plaire ,
Sans art tu fais me rendre heureux.
Va , ton art est d'être sincere.
Pour moi , je n'oublierai jamais
Ce jour où , près d'une bruyere ,
J'appris à ma jeune bergere
De l'amour les premiers secrets.
Quelle vérité ! que d'attraits !
Dans ton sein couloient quelques larmes :
Elles humectotent nos baisers ;
Et déjà tes voiles légers
Cessoient de m'envier tes charmes.
Heureux le mortel transporté ,

Qui réalisant l'espérance,
Saisit le moment souhaité,
Triomphe de la résistance,
Et fait sentir à la beauté
La douloureuse volupté,
Où meurt la timide innocence!
Bannis sur-tout de vains regrets.
Pour un bien que l'amour moissonne,
Il en est mille qu'il nous donne,
Et ses larcins sont des bienfaits.
Ce dieu nous couvre de son aile,
Mon bonheur peut être ignoré;
Aime-moi bien, fais-moi fidelle,
Et n'en dis rien à ton curé.





LE MALHEUR.

O D E.

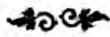
C OUVRE-TOI de voiles funebres,
Muse, prends tes plus noirs pinceaux :
Que la douleur, de ses ténèbres,
Obscurcisse tous mes tableaux.
Loin de moi cette ardente ivresse
Qui peignoit tout à ma jeunesse
Sous les traits les plus séduifans.
Soleil, dérobe ta lumière ;
Et toi, dirige ma carrière,
O nuit, préside à mes accens.

—
Quels cris jusqu'à moi retentissent ?
Quel deuil remplit tout l'univers ?
Combien de malheureux gémissent
Sous le triste poids de leurs fers ?
Dieux ! quelle illusion touchante
D'un spectacle qui m'épouvante
Vient me retracer les horreurs ?
Oui, de tous les mortels ensemble
Ma pitié sous mes yeux rassemble
Et l'infortune & les erreurs.

—
Je vois des êtres innombrables,

Éternels

Éternels jouets de la mort,
Et des arrêts irrévocables
Que contr'eux a lancés le fort.
En vain leur raison enchaînée
A la sévère destinée
Voudroit opposer son orgueil.
L'astre sanglant qui les domine,
Les entraîne vers leur ruine,
Et les plonge dans le cercueil.



L'un, fier d'un courage stoïque,
Inaccessible au sentiment,
De sa fermeté tyrannique
Se fait un éternel tourment.
L'autre, moins malheureux peut-être,
Au plaisir immole son être,
Sous le joug des sens abattu ;
Et chacun, dans sa folle ivresse,
Change son erreur en sagesse,
Et sa passion en vertu.



Où suis-je ? quels climats sauvages !
Quels sacrifices odieux !
Quoi, le meurtre sur ces rivages
Est l'encens que l'on offre aux dieux !
Quels sont ces monstres exécrables,

Qui dans le sein de leurs semblables
 Plongent leurs parricides mains ?
 Ils se repaissent de carnage ;
 Et je vois leur tranquille rage
 S'abreuver du sang des humains.

✻

Grand Dieu ! quelle ardeur de vengeance
 Remplit mon cœur épouvanté !
 Mais non , plaignons leur ignorance ,
 En détestant leur cruauté.
 Du préjugé qui les maîtrise ,
 De l'erreur qui les tyrannise ,
 Ils suivent l'ascendant affreux ;
 Et fouillés du sang des victimes ,
 Ils font , au milieu de leurs crimes ,
 Moins coupables que malheureux.

✻

Ah ! sur cette image sanglante
 Jetons plutôt un voile épais.
 Ma muse interdite & tremblante
 Ne fait point chanter les forfaits.
 Parcourons les peuples célèbres ,
 Que de ses profondes ténèbres
 L'ignorance n'offusque pas ;
 Et de leur raison infidelle
 Voyons si la foible étincelle
 Vers le bonheur conduit leurs pas.

✻

De cette pompe fantastique
Que l'éclat est vain & trompeur !
Le dedans n'est qu'un corps étique
Que mine en secret le malheur.
Par le droit de nuire enhardie,
La ténébreuse perfidie
Des loix y brave les efforts ;
Et nos arts , de nos maux complices ,
Sans borner le nombre des vices ,
N'y font qu'augmenter nos remords.

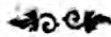


Ainsi l'on voit dans une plaine
Brillante de mille couleurs ,
Rouler les flots d'une fontaine
Dont le cours est semé de fleurs.
Brûlé d'une soif dévorante ,
Vers l'onde pure & transparente
Vole un voyageur entraîné ;
Mais par cette liqueur traîtresse ,
Sur cette rive enchantéresse ,
Il tombe & meurt empoisonné.



Vantez moins , villes florissantes ,
Ce faux bonheur qui vous séduit.
La cause qui vous rend puissantes ,
Insensiblement vous détruit.

Colosses qui touchez la nue,
 Frappés d'une main inconnue,
 Bientôt on vous verra tomber;
 Un terme vient où tout expire;
 Le plus grand, le plus vaste empire,
 Est le plus près de succomber.



Quel démon, quel divin génie
 Me transportera dans des lieux
 D'où l'infortune soit bannie,
 Climats favorisés des cieux!
 Souhaits impuissans & stériles!
 Mortel, tes cris sont inutiles!
 Du destin respecte des loix:
 Le malheur est ton apanage;
 Il flétrit la vertu du sage,
 Et descend dans le cœur des rois.

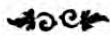


Leur félicité n'est qu'un rêve
 Dont un instant détruit le cours;
 Un seul cheveu retient le glaive
 Sans cesse étendu sur leurs jours,
 Du monde possédant l'empire,
 Le vainqueur d'Arbelles soupire,
 De paresse accuse son bras.
 Il part, vole, rien ne l'arrête;

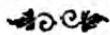
Mais le malheur est sa conquête,
Et son triomphe le trépas.



O toi, de qui la prévoyance
Connoît jusqu'à nos moindres maux,
Toi, qui fis sortir l'existence
De l'abyme obscur du chaos:
Au sein de ta gloire immobile,
Avec un œil sec & tranquille,
Peux-tu voir ces tristes mortels,
Dont l'obéissante foiblesse,
Soumise à ta sombre sagesse,
T'éleve en tremblant des autels ?



Si ton inflexible justice
Exige un servile tribut,
Sans doute la bonté propice
Est ton plus sublime attribut.
Du bonheur sur notre hémisphere
Répands un rayon salutaire,
Du haut du céleste séjour;
Et bientôt, offert sans contrainte,
L'encens que tu dois à la crainte,
Tu le devras à notre amour.



Qu'avec plaisir je t'envifage

Abaisant tes yeux satisfaits
Sur des êtres de qui l'hommage
Seroit le prix de tes bienfaits !
Jouis d'un si beau privilege !
L'infortune qui nous assiege
Souille tes regards généreux.
On hait les tyrans redoutables ;
Et si les dieux sont adorables ,
C'est quand les mortels sont heureux.

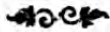




L' O R.

O D E.

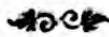
DANS les flancs de la terre avare,
Voisin du gouffre des enfers,
L'or, ce triste enfant du Ténare,
Laissoit respirer l'univers.
En ce premier âge du monde,
On goûtoit une paix profonde,
Que ne troubloient point les forfaits :
Au sein d'une volupté pure,
Nos cœurs soumis à la nature,
Étoient heureux par ses bienfaits.



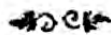
Alors on ignoroit encore
L'orgueil des titres & des rangs,
Et ces fléaux que l'homme honore
Du nom pompeux de conquérans.
Jouissant des droits de son être,
Il ne courboit point sous un maître
Un front au joug accoutumé :
Libre à l'instant de sa naissance,
Il ne devoit l'obéissance
Qu'aux dieux seuls qui l'avoient formé.



Quel fracas ! ô fureur ! ô crime !
 Arrêtez , aveugles humains !...
 Où courez-vous ? Ciel ! quel abyme
 Creusent leurs sacrilèges mains !
 La clarté fait frémir les ombres :
 Ils vont jusqu'aux cavernes sombres
 Braver les enfers étonnés :
 L'erreur à cette race avide
 Présentant le métal perdue ,
 Irrite leurs vœux effrénés.



D'une main obscure & brillante
 Je les vois , ces spectres affreux ,
 Suivre la trace étincelante
 Au fond des antres ténébreux.
 L'avarice pâle & défaite ,
 Avec une joie inquiète ,
 Éclaire leurs sombres travaux.
 Que le ciel tombe , qu'ils périssent ,
 Pourvu que leurs efforts ravissent
 Ce qui doit enfanter leurs maux !

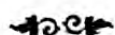


Dieu puissant , lance ton tonnerre :
 Punis ces mortels indiscrets ,
 Qui jusqu'au centre de la terre
 Vont te dérober tes secrets.

Mais non ; suspends , suspends ta foudre ;
C'est peu de les réduire en poudre ,
Laisse-les sentir leurs malheurs ;
Et que ce monstre , dont leur rage
Se fait une si belle image ,
Te venge , en déchirant leurs cœurs.



Oui , je le vois , ce monstre impie
Franchir les bords du Phlégéon ,
Et sous les traits d'une furie ,
S'élançer du sein de Pluton.
Des gémissemens moins funebres
Retentissent dans les ténèbres
De ses royaumes souterrains ;
Et loin de retenir sa proie ,
Tout l'enfer tressaille de joie
Du présent qu'il fait aux humains.



Couvert de vaisseaux innombrables ,
Déjà l'océan courroucé
Sous l'effort des rames coupables
Frémit de se voir traversé :
Parcourant les plaines profondes ,
Quels nouveaux souverains des ondes
Semblent défier les revers ?
Le ciel en vain lance des flames :}

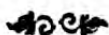
L'ardeur qui dévore leurs âmes,
N'a de bornes que l'univers.



Thémis s'enfuit épouvantée
Aux cris lugubres des mourans,
Et sur la terre ensanglantée
Je vois naître les conquérans.
Sur leur tête gronde la foudre.
Leurs pieds écrasent dans la poudre
Le front avili des mortels;
Et déifiés par les crimes,
Leurs pontifes font leurs victimes,
Et des tombeaux font leurs autels.



Ils parlent ; on construit des villes :
Peuples dignes de vos malheurs,
Quoi , vous élevez des asyles
Pour y recevoir vos vainqueurs ?
Vous baisiez la main qui vous blesse ?
Je vois , je vois votre bassesse
De vos tyrans faire des rois :
Le vil intérêt les couronne,
L'injustice entoure leur trône ;
La crainte éternise leurs droits.



Tandis qu'une lâche industrie
S'empresse à combler leurs desirs ;
Privés du soutien de la vie,
Vous gémissiez de leurs plaisirs.
Gagés pour encenser des vices,
Leurs flatteurs de vos maux complices,
Recueillent seuls tous les bienfaits ;
Et leur orgueilleuse opulence
Semble insulter à l'indigence
Des infortunés qu'ils ont faits.



Contraste affreux ! funeste image !
O honte de l'humanité !
Est-ce là ce juste partage
Prescrit par la divinité ?
Lorsque plus riante & plus belle
La terre active renouvelle
Le germe dans ses flancs caché ;
Le chêne, fier de son ombrage,
Voit-il l'arbrisseau sans feuillage
Près de lui mourir desséché ?



De nos maux source enchanteresse,
Du monde ressort dangereux,
Ah , que ne restois-tu sans cesse
Enseveli loin de nos yeux !

Terre, reprends dans tes abymes,
Reprends tes trésors & nos crimes.
Reviens, généreuse équité,
Et parmi nous ramene encore
Les seuls biens que mon cœur implore,
Le bonheur & l'égalité.

FIN du Tome premier.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce premier volume,

<i>Lettre de l'auteur.</i>	page 5
<i>Barnevelt.</i>	9
<i>Extrait des mémoires du comte de Comminges.</i>	26
<i>Lettre du comte de Comminges.</i>	35
<i>Lettre de Philomele à Progné.</i>	50
<i>Lettre à madame de C**.</i>	62
<i>Lettre de Zéila.</i>	73
<i>Lettre de l'auteur.</i>	87
<i>Réponse de Valcour.</i>	95
<i>Apologie de l'héroïde.</i>	109
<i>Lettre de Valcour à son pere.</i>	119
<i>Octavie à Antoine.</i>	129
<i>Héro à Léandre.</i>	143
<i>Abailard à Héloïse.</i>	151
<i>Épître à Corine.</i>	164
<i>Lettre de Julie.</i>	166
<i>Lettres d'une chanoinesse de Lisbonne, à Melcour, officier françois.</i>	177
<i>Ma philosophie.</i>	271
<i>Idylles de Saint-Cyr.</i>	296
<i>Lettre d'un philosophe.</i>	314

<i>Épître d'un curé à l'auteur de Mélanie.</i>	339
<i>Réflexions sur le poëme érotique.</i>	347
<i>Les tourterelles de Zelmis, poëme.</i>	360
<i>Épître à Catherine II, impératrice de toutes les Russies.</i>	381
<i>Le pot-pourri, épître à qui on voudra.</i>	395
<i>Le malheur, ode.</i>	416
<i>L'or, ode.</i>	423

FIN de la Table.

61627464

1000



1

7

